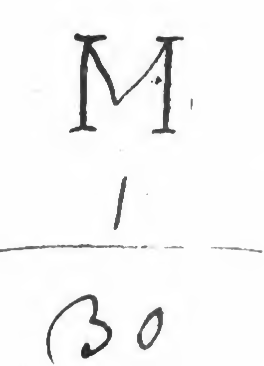

CENTRALE V E II



# RELATION
## DE LA NOVVELLE MISSION DES PERES DE *LA COMPAGNIE DE IESVS*, AV ROYAVME DE LA
# COCHINCHINE.

*TRADVITE DE L'ITALIEN DV Pere Christofle Borri Milanois, qui fut vn des premiers qui entrerent en ce Royaume.*

PAR LE PERE ANTOINE DE la Croix, de la mesme Compagnie.




A LILLE,
De l'Imprimerie de Pierre de Rache, à la Bible d'Or, 1631.
*Auec Priuilege & Approbation.*

## A NOSTRE TRES-SAINT PERE le Pape VRBAIN VIII.

TRES-SAINT PERE,

*Ie n'ay iamais pensé que ce mien petit narré de ces pays, de la Cochinchine, meritast d'estre presenté à vostre Sainctété, laquelle est occupée au gouvernemẽt spirituel de tout le monde comme Vicaire de IESVS-CHRIST. Toutesfois parce qu'il y est parlé de la conuersion des ames dont le soin a esté commis à Vostre Sainctété, & qu'elle mesme m'a tesmoigné qu'elle prendroit plaisir à le voir, c'est pourquoy ie le vous viens offrir me prosternant à vos pieds en toute humilité en vous demandant vostre Saincte Benediction.*

C'est

Pere Tres-sainct

Vostre tres-humble seruiteur,

CHRISTOFLE BORRI,

## *PERMISSION DV REVE-rend Pere General.*

CEſte Relation de la nouuelle Miſsion des Peres de la Cõpagnie de IESVS en la Cochinchine, compoſée par le Pere Christofle Borri, qui fut vn des premiers Peres qui entrerent en ce Royaume, ſe peut mettre en lumiere ſous le bõ plaiſir de Monſeigneur le Reuerendiſsime Vicegerent, & de Reuerendiſsime Pere le Maiſtre du ſacré Palais. Fait à Rome ce 21. Ianuier 1631.

*Au lieu † du cachet*

Mutio Vitelleſchi General, de la compagnie de IESVS.

---

Imprimatur, ſi videbitur Reuerendiſſ. Patri Magiſtro Sacri Palatij Apoſtolici.

*A. Epiſc. Bellicaſtren. Viceſg.*

---

Imprimatur.

*Fr. Nicolaus Riccardus Sacri Palatij Apoſtolici Magiſter.*

---

Vidit etiam & approbat IOANNES PARENT cenſor librorum Inſulis die 6. Octobris 1631.

# RELATION
## DE LA COCHINCHINE
### DIVISEE EN DEUX PARTIES.

EN L'UNE DESQUELLES IL SE TRAITE *de l'Estat temporel de ce Royaume, & en l'autre de ce qui concerne le Spirituel.*

---

## PREMIERE PARTIE.
### De l'estat temporel du Royaume de la Cochinchine,

## CHAPITRE I.
### *Du nom, situation, & grandeur de ce Royaume.*

LA Cochinchine ainsi nommée des Portugais, s'appelle en la langue des originaires du pays *Anam*, qui vaut autant à dire comme quartier Occidental, ce Royaume eu

 esgard

esgard à la Chine tirãt veritablement du costé de l'Occident. C'est pour ce mesme sujet que les Iaponois luy ont doné le nom de *Coci*, qui en leur langue naturelle, signifie le mesme que *Anam* en langue Cochinchinoise. Mais les Portugais s'estant introduits dans *Anam*, pour y trafiquer, sont ceux qui de ce mot Iaponois *Coci*, & de celuy de Chine, ont fait, & composé ce tiers nom de Cochinchine, l'appropriants à ce Royaume, comme qui diroit Cocin de la Chine, pour le mieux distinguer de Cochin Cité de lI'nde, hantée aussi des Portugais. Et quant à ce que dans les mappemondes, la Cochinchine se trouue ordinairnment marquée sous le nom de Cauchinchine, ou Cauchine, ou autre semblable, cela n'est point prouenu d'ailleurs, qu'ou bien de la corruption du nom propre, ou pource que les Autheurs de ces Cartes ont voulu donner à entendre, que ce Royaume estoit l'entrée & commencement de la Chine.

Ce Royaume du costé de Midy, confine à celuy de Chiampa, en eleuation d'vnze degrez du Pole Arctique: du costé du Septentrion, vn peu deuers Northest, il touche le Tunchim. A l'Orient il a la mer de la Chine: & à l'Occidẽt, sur le Maestral ou Northouest,

le

le Royaume des Lys.

Quant à sa grandeur, ie parle seulement icy de la Cochinchine, qui est vne partie du grand Royaume du Tunchim, possedée par vn Roy grand Pere de celuy, qui tient à present la Cochinchine, & qui se reuolta contre le grand Roy dudict Tunchim. D'autant que iusques à present les Portugais n'ont negotié qu'en cette Prouince, & que c'est la seule ou les Peres de nostre Compagnie ont trauaillé iusques à present, pour y establir le Christianisme. Bien est vray qu'on nous escrit que depuis mon retour en Europe le Pere Alexãdre de Rhodes natif d'Auignon, & le Pere Pierre Marquez Portugais y sont entrées & y gaignent vn grand nombre d'ames à Dieu, sous la faueur du Roy, qui les voit de fort bon œil.

La Cochinchine s'estend donc plus de cent lieuës au long de la Mer, commençant depuis le Royaume de Chiampa en la susdite eleuation d'vnze degrez du Pole Arctique, iusques au Golfe d'Aniam en eleuation d'enuiron dix-sept degrez, ou commence l'estat du Roy du Tunchim. Sa largeur n'est pas de grande estendue, se trouuant resserré dans l'espace d'enuiron vingt mille d'Italie tout de plat pays, borné d'vn costé de la mer, & de

autre d'vne grande file & traisnée de montagnes habitées des Kemoïs, nom qui signifie sauuages: Car quoy qu'ils soient Cochinchinois, si ne veulent ils recognoistre le Roy, ny luy obeir en chose quelconque, se cantonants & tenants forts dans leurs montaignes presque inaccessibles.

La Cochinchine se diuise en cinq Prouinces. La premiere ou le Roy fait son seiour, & qui touche le Tunchim, s'appelle Sinuua. La seconde, à nom Cacciam, & en celle cy reside le Prince fils du Roy, en qualité de Gouuerneur. La troisieme se nomme Quamguia. La quatrieme, Quingnim, à laquelle les Portugais ont donné le nom des Pulucambis. La cinquieme tout ioignant le Royaume de Chiampa, est dite Renram.

## CHAPITRE II.

### *DV CLIMAT ET QVALITEZ DV pays de la Cochinchine.*

CE Royaume estant, ainsi comme il a esté dit, entre l'vnzieme & dix-septieme degré d'eleuation du Pole Arctique: de la s'ensuit

'ensuit consequemment que le pays est plus
haud que froid. Mais quoy que cela soit
ien vray, si n'est il pas pourtant si chaud
omme est l'Inde, encore qu'il soit en mes-
ne eleuation de Pole, & sous la Zone torride.
La raison de cette difference vient, de ce que
lans l'Inde, il n'y a distinction aucune des
uatre saisons de l'année. Pour autant que
'Esté y dure l'espace de neuf mois continus,
ans qu'en tout ce temps-là, on se puisse ap-
perceuoir d'vne seule petite nuée dans le
Ciel, ny iour ny nuict: de façon que l'air
lemeure tousiours embrazé par la reuerbera-
ion des rais du Soleil. Les autres trois mois
s'appellent d'hyuer, non qu'ils manquent
le chaleur: mais à raison des pluyes conti-
nuelles, qui se font pour l'ordinaire iour &
nuict en ceste saison: Et nonobstant qu'il sem-
ble que naturellement parlant, ces pluyes
ainsi continuelles, deuroient vn peu rafrai-
chir l'air. Neantmoins comme elles tombent
durant les mois de May, Iuin, & Iuillet, lors
que le Soleil est en son plus haut point, & au
Zenith de l'Inde, n'y ayant pour lors aucuns
vents qui tirent, qui ne soient fort chauds,
l'air reste si tres-fort estouffé, que telle fois
les chaleurs, y sont moins tolerables, qu'au
milieu de l'Esté mesme, durant lequel pour la

plusꝑart du temps, viennent de la mer des vents gratieux, pour le rafraicissement de la terre. Et sans cela, & si Dieu n'y eust pourueu en ceste sorte, par vne prouidence tres-particuliere, ces pays seroyent tout à fait inhabitables.

Il n'en est pas ainsi de la Cochinchine, laquelle iouyssant des quatres saisons de l'année encore qu'elles n'y soyent pas si parfaitement reglées qu'en l'Europe, elle en demeure beaucoup plus temperée: Nonobstant qu'en son Esté, qui comprend les trois mois de Iuin, Iuillet, & Aoust, elle ait de grandes chaleurs, comme estant ausi située sous la Zone torride, & pour auoir le Soleil en ces mois là, au plus haut point d'eleuation qu'il puis estre sur leur teste. Neantmoins en Septembre, Octobre, & Nouembre qui sont leur Automne, les chaleurs cessent, & l'air reste fort temperé, à raison des pluyes continuelles qui ont coustume de choir en ces temps-là sur les montaigne des Kemois: D'où viennent des eaux en telle abondance qu'elles inondent tout le Royaume, & se ioignans auec la mer, on diroit que ce n'est qu'vne mesme chose. Au demeurãt ces deluges d'eau viẽnent ordinairemẽt de quinzaine en quinzaine & leur durée est de trois iours par chaque fois

Le

Le bien qu'ils font ,c'eſt non ſeulement de rafraichir l'air: mais auſsi d'engraiſſer la terre, la rendant plus fertile, & abondante en toutes choſes: & ſur tout en ris, qui eſt la meilleure manne, & plus commune nourriture de tout le Royaume. Et en autres trois mois de l'hyuer, qui ſont Decembre, Ianuier, & Feurier, il ſouffle des vents Septentrionnaux, qui ameinent des pluyes ſi froides, qu'elles ſuffiſent pour diſtinguer l'hyuer, des autres ſaiſons de l'année. Finalement aux mois de Mars, Auril, & May, ſe voyans les effects d'vn agreable Prin-temps, tout ſe monſtrant vert & fleury.

Au ſurplus, combien que deſia nous ayons parlé de ces inondations, ſi ne veux ie pas finir ce Chapitre, ſans remarquer au preal able quelque curioſitez qui s'y rencontrent.

La premiere ſera, qu'elles ſont vniuerſellement deſirées de tous, non ſeulement parce qu'ils en ont vn air plus frais, & plus doux: mais bien d'auantage à cauſe de la Fertilité, qu'en retire leur terre. D'où vient, que ſi toſt qu'ils les voyent, le plaiſir, & contentement, qu'ils en ont, eſt tel & ſi grand, qu'ils le font aſſés paroiſtre: s'entreuiſitants, & feſtoyants & s'eſtrenants les vns les autres, criants tous d'alegreſſe, & repetants par pluſieurs fois

*Daden Lut*. *Daden Lut*, c'est à dire voila desia leau venuë, la voicy desia venuë. Au reste il n'y a personne de quelque qualité qu'il soit qui ne prene part à la feste, iusques au Roy mesme.

Et d'autant que ces inondations viennent tant à coup, & à l'improuiste, que souuent il arriuera, que sans qu'au soir ils y ayent pensé, ils s'en trouueront au matin inuestis de toutes pars, & enfermez dans leurs maisons, & cela par tout le pays. De la naist, que souuent ils y perdront leur bestial, qui n'aura pas eu loisir de se refugier aux montagnes, & lieux plus esleuez.

A cette occasion, il y a vne loy fort gratieuse en ce Royaume, qui porte que les Bœufs, Cheures, Pourceaux, & autres bestes, qui seront noyées dans ces eaux, soient perduës pour leurs maistres, & appartiennent de bon droit, à qui le premier s'en pourra saisir. Ce qui est encore vn sujet de grand, & singulier plaisir : d'autant qu'a l'arriuée du *Lut*, ils se iettent tous dans des barques, à la chasse & à queste du bestial noyé, dont par apres ils font leurs festins & banquets.

Les ieunes enfants, y ont pareillement leurs yeux, & esbats proportionez à leur âge pour ce que ces grandes plaines couuertes de ris,

ris, fourmillãts en rats & souris, l'eau remplissant leurs tanieres, force leur est d'en sortir à la nage, & se sauuer sur les arbres, si qu'il y a vn plaisir incomparable, de voir leur branches toutes chargées de souris au lieu de fueilles & de fruicts. Sortent la dessus à l'enuy dans leurs barquerotes les bandes de petits garçons à la secousse des arbres, pour en destascher & noyer ces animaux. D'où vient outre leur esbat & passetemps enfantin, vn grand bien à toute la terre, qui demeure par ce moyen deschargée & repurgée de ceste vermine, qui autrement petit à petit feroit vn merueilleux degast dans ces larges & vastes campaignes.

Pour derniere commodité qu'apporte quant & soy le *Lut*, & qui ne doit pas estre mise au rang des moindres, c'est que chacun fournit & pouruoit sa maison de tout ce qui luy est necessaire: Car dans ces trois iours elle rend le pays nauigable de tous les endroits, & auec tant d'aisance & de facilité, qu'il n'y a rien qui ne se puisse mener & transporter d'vne ville à l'autre. Et aussi pour ce suject remet-on à ce temps la les foires & marchez plus celebres, qui soient au Royaume: ou alors le concours est bien plus grand qu'en tout le reste de l'année. C'est encor durant ces iours-là qu'ils font amas de

bois

bois pour leur chauffage, & pour leurs baſtiments, s'amenant des montaignes ſur leurs barques, qui paſſent aiſement par les rues, & vont meſme iuſques dans les maiſons, qui ſont à cet effet montées ſur des rangs de colomnes fort haut eſleuées pour donner à l'eau l'entrée & l'iſſue fort libre. Chacun ſe retirant cependant au plus haut eſtage de ſa maiſon iuſques ou, ce qui ne ſe peut aſſez admirer, iamais ne mont le *Lut*, pource qu'ils prennent ſi bien leurs meſures, dans la longue experience qu'ils ont, de la hauteur des eaux, qu'ils ne les apprehendent pas, eſtants bien certains, qu'elles demeureront touſiours au deſſous de leurs baſtiments.

## CHAPITRE III.

### *DE LA FERTILITÉ DE LA TERRE.*

ENCORE qu'on puiſſe aiſement iuger de la fertilité de la Cochinchine, par les profits que luy apporte le *Lut*, ainſi que nous venons de dire, ſi ne laiſſerons nous pourtant d'en dire quelque choſe plus en particulier.

La terre demeure ſi graſſe & ſi feconde de ce *Lut*, ou desbordement d'eau, qui l'arrouſe ſi a point, que trois fois tous les ans on y recueille

lle du ris,& ce en ſi grande quantité, &
ndance, qu'il ne ſe trouue perſonne, qui
ille trauailler pour gaigner ſa vie, chaſcun
nt dequoy ſe nourrir plantureuſement.
a quantité & varieté des fruicts y eſt grãde
te l'année, & d'autant d'eſpece quen l'In-
auſsi la Cochinchine eſt elle en meſme cli-
t. Elle a toutesfois en particulier des Orã-
; bien plus groſſes, que celles que nous auõs
ns noſtre Europe, & fort ſucculentes. Elles
t l'eſcorce fort deliée, tendre, & ſauoureuſe
maniere qu'elle ſe mange auſsi bien que le
dans, qui en eſt agreable, & de pareille ſa-
ur, que les limons en Italie. On y voit en-
ɪre certains fruits nommez des Portugais
ınanes, & des autres figues d'Inde, quoy
ı'aſſez mal à propos à mon iugement, pour-
: que ny l'arbre qu'en l'Inde on appelle fi-
ɪier, ny celuy de la Cochinchine, n'a rien de
ɔmmun auec nos figuiers, ny en ſon bois, ny
ı ſon fruict. Et quant à l'arbre, il eſt ſembla-
le à la plante, que nous appellõs blé de Tur-
uie, bien plus haut toutesfois: & les feuilles
n ſont ſi longue, & ſi larges, que deux ſeu-
:ment, ſeroient baſtantes de couurir vn hom-
ıe de pié en cap, & l'enuironner de toutes
ıarts, De la eſt venu que quelques vns ont
voulu dire, que ce fut l'arbre du Paradis ter-
reſtre

reſtre dont Adam priſt les fueilles, pour courir ſa nudité. Cet arbre pouſſe tout au haut de ſa tige vne grappe de vingt, trente, ou quarante fruićts, attachez enſemble, chaſcun deſquels reſſemble, tant en ſa forme, qu'en ſa lõgueur, & groſſeur aux communs citrons d'Italie. Quand le fruićt n'eſt point encore paruenu à ſa maturité, l'eſcorce en eſt verte, & par apres elle iauniſt, ne plus ne moins que les citrons. On n'a pas beſoin de couteau pour ouurir & peler ce fruićt : mais ſon eſcorce ſe leue auec la meſme facilité, que nous leuons celle des feues nouuelles. L'odeur en eſt fort agreable, il a la moüelle ou chair de dedans toute iaune, & aſſez ferme, comme celle d'vne poire de bergamotte bien meure, qui ſe fondroit en la bouche. D'où ſe voit, que cet arbre n'a rien de noſtre figuier, que la ſaueur & douceur. Il ſe trouue auſsi vne autre eſpece de ces fruićts, qu'on ne mange que roſtis & mis dans le vin. La plante ſe ſeiche tous les ans, apres auoir donné ſon fruićt, laiſſant au pié vn reietton, qui croiſt par apres pour l'année ſuiuante. Celuy au reſte qu'en Italie nous appellons figuier d'Inde, n'a rapport quelconque, ny auec la plante, ny auec le fruićt de ces Bananes, dont nous parlions maintenant, de maniere que ce n'eſt non plus celuy,

ſe trouue en ces quartiers, & que nous
ımmons figuier d Inde.
e fruict au ſurplus eſt commun à toutes
Prouinces de l'Inde: Mais dans la Cochin-
ne s'en voit vne ſorte, qu'on ne trouue
nt ny dans la Chine ny dans toute l'Inde.
ſt de grandeur eſgale aux plus grands ci-
ns que nous ayons en Italie, & de telle
ſſeur, qu'il n'en faut qu'vn pour raſſaſier
homme, ils ont la chair au dedans fort
nche, & ſont pleins de force petits grains,
irs, & ronds, leſquels eſtants machez en-
nble auec la chair, ſont fort agreables au
uſt, & tres-ſalutaires pour les cours de vêtre
.l y a encore dans la Cochinchine vn autre
uict, que ie n'ay veu nulle autre part dans
nde, ils le nomment *Can*, il reſſemble pour
forme & nature de l'eſcorce à noſtre grena-
:: mais il a au dedans vne moüelle vn peu li-
ıide, qui ſe prend, & mange auec la cueillier,
a ſaueur aromatique, & eſt de couleur preſ-
ıe ſemblable à vne neffle bien meure.
D'auantage ils en ont auſsi qui ſemblent à
ɔs ceriſes, ſinon que leur gouſt eſt comme
eluy du raiſin, en leur langage ils luy don-
ent le nom de *Gnoo*.
Ils ne manque pas de melons, mais qui ne
ɔnt pas ſi bons que les noſtres, & ne le man-
gent

gent qu'auec le sucre, ou le miel. Les concombres ou melons d'eau, comme les autres lés nomment, y sont fort grands & tres excellẽts.

Il y naistre encore vn fruict appellé Gyaque qui est commun ailleurs en l'Inde; mais non pas si beau à beaucoup pres qu'en la Cochinchine, il vient sur vn arbre de la hauteur du noyer, & du chastaigner, & à les espines beaucoup plus longues. Ce fruict esgale en grosseur les plus grãdes citrouilles d'Italie, & n'en faut qu'vn, pour faire la charge d'vn homme. Au dehors il a la forme d'vne pomme de Pin, mais le dedans est tendre & mol. Il est plain de certains espics iaunastres, dont les grains sont plats & ronds, comme vn Iule d'Italie ou vn teston, & au milieu de chasque grain se troue l'os, qu'on iette quand on le mange. Ce fruict est de deux sortes l'vne appellée des Portugais *Giaca barca*, & quitte le noyau, la chair en est ferme: l'autre ne le quitte point & n'a pas la chair si ferme: mais plustost mollasse, & comme de la colle. La saueur de celuy la, & de ce dernier encore, approche fort de ce fruict si delicieux qu'on appelle Durion, duquel nous allons parler.

Le Durion est vn des excellents fruicts qui soit au monde, il n'y en a point ailleurs qu'à Malacca, Borneo; & autres Isles circonuoisines.

s. Il n'y a gueres à dire entre l'arbre qui le
rte, & la Giaque. Son fruict mesme ressem-
e encore à l'exterieur, aussi bien qu'à la Gia-
e, à nostre pomme de Pin, tant en sa gros-
ır, qu'en la durté de son escorce. La chair
nt à l'os comme colle, & est merueilleuse-
ent blanche, & sa saueur & douceur reuient
blanc-manger des Italiens. Ceste chair au
ste, & ceste liqueur, est distribuée au dedans
la pomme en dix ou douze petites cellules,
ıascune desquelles contient son blanc-man-
er au tour de son os, qui est de la grosseur
vn gros marron. Et faut sçauoir qu'en la
ımpant, & ouurant, on est seruy d'vne odeur
ırt desagreable, comme pourroit estre celle
vn oignon pourri & gasté: encore que le de-
ans ne s'en ressente aucunement, & soit tres-
greable au goust. Auquel propos ie raconte-
ıy vne histoire ariuée en ma presence. Quel-
u'vn eust enuie de faire gouster de ce fruict
vn Prelat, venu de nouueau à Malacca, & sãs
penser autrement, l'ouurit deuant luy, d'où
sortist vne odeur si forte, & si desagreable,
ue ce Prelat en prist vn tel degoust, qu'il ne
ıy fut iamais possible de se resoudre à en ta-
er. Mais comme il se fut mis en table pour
isner, entre les autres seruices, luy fut pre-
enté vn plat, où il n'y auoit que le dedãs de ce
fruict

fruict qui en odeur & en saueur, est si sẽblable au bãc manger, qu'il fut aisé au Prelat de s'y tromper, comme à tout autre qui ne l'auroit veu apprester. Comme donc il y eut porté la main, au premier morceau qu'il en prist, il le trouua d'vn goust tant exquis, qu'en s'estonnant il demãda, qui estoit le cuisinier, qui sçauoit faire vn blanc-manger si delicieux. A quoy celuy qui le traittoit en sa maison respondit en sousriant, qu'autre cuisinier n'y auoit mis la main, que le grand Dieu qui auoit pourueu ce pays d'vn si rare fruict, qui n'estoit autre que le Durion, dont il auoit pris d'abord telle horreur. A ce mot le Prelat demeura merueilleusement estonné, & en mangea de si bon apetit qu'il ne s'en pouuoit saouler. Or ce fruict est si excellent, qu'à Malacca mesme où il vient, il se vendra par fois vn escu la piece.

La Cochinchine foisonne encore en vne autre certaine sorte de fruicts, que les Portugais appellent Ananes. Et jaçoit qu'il n'y ait rien de plus commun en toute l'Inde, & au Brasil: toute-fois pource que ie ne les trouue assez bien descrits à mon gré par ceux qui en ont parlé i'ay pensé d'en dire vn mot. Ce fruict ne croist point sur les arbres, ny ne viẽt point de semence,

: ſemence mais de racine, comme nos arti-
iaūts. La tige & la fueille eſt tout à fait pa-
ille à celle des cardes & artichauts, Il eſt de
gure ronde,en forme d'vne colomne de neuf
ouces de long,& gros en ſorte, que c'eſt bien
ur ce qu'on peut faire ſi on l'empoigne des
:ux mains. La charnure de dedans en eſt
rrée & comme celle des raues,mais l'eſcorce
i eſt vn peu plus dure, & eſt fait en eſcailles,
ii reſſemblent a celles des poiſſons. Quand
eſt meur,il eſt iaune au dedans,& par dehors
ſe nettoye auec le couteau,& ſe mange tout
u d. Il eſt d'vn gouſt aigre- doux & pris en ſa
aturité,il a la delicateſſe de la poire de ber-
.motte.

Se voit auſsi en la Cochinchine vn autre
iit, qui luy eſt particulier, les Portugais le
ommment Areca. Il a le tronc tout droit com-
: la palme,il eſt creux au dedans, & ne iette
; fueilles que tout au haut ſeulement, ſem-
ibles à celles du palmier: Au milieu d'elles,
iſſent de petits rameaux, ou pend le fruict,
i eſt de la forme, & grandeur des noix: la
uleur en eſt verte comme l'eſt auſsi l'eſ-
rce des noix , & la moüelle toute blan-
e,& dure comme la chaſtaigne, & n'a ny
uſt ny ſaueur aucune. Ce fruict ne ſe mange
; tout ſeul, mais couuert de quelque fueil-

les de Betlé, plante fort cogneu dans toute l'Inde: dont les fueilles sont comme de lierre de nostre Europe, & la plante auec, qui s'attache aux arbres, comme le lierre. On decoupe ces fueilles par petites pieces, & dans chacune d'elles, se met vn morceau d'Aareca, tellement que de chasque fruict, on en fera bien quatre ou cinq mourceaux. On met encore auec l'Areca de la chaux, qui se fait en ce pays-la non de pierre comme en Europe, mais d'escailles d'huistres. Et cõme icy en chasque maison, il y à des personnes distinées pour faire la cuisine, la despence, & les autres offices: ainsi en la Cochinchine, en chasque maison, il y à vne personne, qui n'a autre mestier que d'enuelopper ces morceaux d'Areca auec le Betlé, & les officiers qu'on employe à cela, qui pour l'ordinaire sont des femmes, s'appellent Betleres. Ces morceaux ainsi apprestez se mettent dans des boettes, & en vont maschant tout au long du jour, non seulemẽt quand il demeurent au logis, mais allants & venants par la ville, en parlant mesme, en tout lieu, & en tout temps: mais apres les auoir long temps maschez & pourmenez dãs la bouche, sans les aualler, on les crache, n'en gardãts que la seule odeur, & qualité qui conforte merueilleusement l'estomach. Ce fruict ainsi

ainsi preparé par morceaux, est tellement en vsage, que quelqu'vn allant en la maisou d'vn autre, pou le visiter, il en porte auec soy vne boette toute pleine, & en presente aussi tost à celuy qu'il visite, qui le met soudain en la bouche. Et deuant que celuy qui rend la visite prene son congé, celuy qui est visité, commande à la Betlere de sa maison, de luy bailler vne boette, qu'il offre à celuy, qui l'estoit venu voir, comme pour rendre la courtoisie qu'il en à reçeu. De maniere que par necessité il en faut faire sans cesse, & si grand est le profit , qui se tire de cest Areca que le plus grand reuenu de ce pays, cõsiste a auoir des champs plantez d'Areca, comme parmy nous de vignes, & d'oliuiers, l'vsage du Tabac, ou Petun y est aussi, mais non pas si frequent, que de leur Betlé. Il y a encore des courges de toutes sortes en abondance : aussi bien que des cannes de sucre. Les fruicts de nostre Europe ne sõt point encore venus iusques à ceste heure en la Cochinchine. Ie crois toutesfois que la vigne, & le figuier y prendroient fort bien. Nos herbes comme les laictuës, la chicoree, les choux & autres semblables viennent en la Cochinchine, comme en toute l'Inde: Elles ne produisent cependant que des fueilles sans porter aucune semence, & quand on en veux

ſemer de nouueau, il en faut faire venir d'Europe.

La chair y eſt en tres grande abondance, tant pour le nombre tres grand des beſtes à quatre piez, qu'on y nourriſt dans les maiſons, comme vaches, cheures, pourceaux, Bufles, & autres ſemblables, & de ſauuages, comme de cherf, beaucoup plus grands qu'en Europe, ſangliers, & pluſieurs autres: qu'à raiſon encore de la volaille, comme poules, domeſtiques, & ſauuages, dont les campagnes ſont couuertes, de tourterelles, de pigeons, de canars, d'oyes, & de gruës qui ſe trouuent fort agreables au gouſt, & en fin de pluſieurs autres ſortes, que nous n'auons point en Europe.

La peſche y eſt encore fort foiſonnante, & le poiſſon qu'on y prend eſt d'vn gouſt ſi exquis, & releué, qu'apres auoir trauerſé tant de mers, que i'ay faict, & couru tant de pays. il me ſemble qu'en aucun autre endroit ie n'en ay point trouué, qui puiſſe eſtre comparé à celuy de la Cochinchine. Et d'autant que comme il a eſté dict, le pays s'eſttend le long de la mer, il y a vn ſi grand nombre de barques pour la peſche, & ſi grande quantité de chaſſe marées qui portent le poiſſon par tout le Royaume, qu'en toute verité il fait bon voir ces longues files de perſonnes, qui de la mer
menent

ıenent ſi ſouuent du poiſſon iuſques aux
ıontaignes, qu'infailliblement des vingt-
uatre heures du iour les vingt pour le moins
ſont employées. Et bien qu'il ſoit vray que
:s Cochinchinois facent plus de cas du poiſ-
ɪn, que de la chair: toutefois ce qui fait prin-
palement qu'ils s'addonnent tant à la peſche,
eſt l'enuie quils ont de ſe pouruoir d'vne
ertaine ſauſſe, qu'ils appellent *Balaciam*, qui
fait d'vn poiſſon ſalé ramolly, & deſtrempé
ans l'eau. C'eſt au demeurant vne liqueur
ıordante, aſſez ſemblable à la mouſtarde,
ɪaſcun en pouruoit ſa maiſon en ſi grande
uantité, qu'ils en rempliſſent les tonneaux,
: les cuues, de meſme façon qu'en plu-
eurs endroits de l'Europe, ſe font les pro-
iſions de vin. Cette viande priſe à part tou-
: ſeule, ne vaut rien à manger mais elle leur
rt pour donner gouſt, & reſueiller l'appetit
manger leur ris, qu'ils trouueroient fade &
ns ſaueur s'ils n'y apportoient ceſte ſauſſe.
e ris eſtant donc la plus commune, & ordi-
ɪire nourriture de la Cochinchine, il eſt be-
in de faire de ce *Balaciam*, (ſans lequel ils
y auroient aucun gouſt) en vne prodigieuſe
ıantité, & par conſequent que la peſche ſoit
ɔntinuelle. Il n'eſt pas moins abondant en
ɔquillages, huiſtres, & autres fruits de la mer,

& principalement d'vne certaine ſorte, qu'ils appellent **Cameron.**

Mais ſur tout ce qui a eſté dict la prouidence de Dieu les à priuilegiez d'vn certain manger rare, & exquis, qui à mon auis, ne peut eſtre mieux comparé qu'à la manne, de laquelle fut nourry le peuple choiſi dans le deſert, & ce manger eſt ſi particulier à la Cochinchine, qu'il ne ſe retrouue nulle autre part. Ce que i'en diray ne ſera point par ouir dire, & ſur le rapport d'autruy, mais par la propre experiẽce que i'en ay, en ayant veu, & mangé ſouuent. Se retrouue en ce pays vn petit oyſillon ſemblable à l'Arondellé, lequel attache ſon nid aux eſcueils, & rochers, ou ſe rompent les flots de la mer. Ce petit animaillon prend auec ſon bec de ceſte eſcume de la mer, & auec vne certaine humeur, qu'il tire luy meſme de ſon eſtomach meſlant l'vn auec l'autre, il en forme vne ie ne ſçay qu'elle bouë, ou bitume, dont par apres il ſe ſert pour baſtir ſon nid: qui s'eſtant depuis deſſeiché, & endurcy, deuient trãſparãt, & d'vne couleur meſlee de iaune & de vert. Or ces nids ſont ramaſſez par ceux du pays, qui eſtants amolis, & defaits dans l'eau, ſeruent d'aſſaiſonnement aux viandes, ſoient de chair, de poiſſon, d'herbe, ou de quelque autre ſorte, & leur communique vne telle diuer-

ſité

ité de gouft,& ſi propre à chacũ,qu'on diroit qu'il auroient eſté appreſtez, auec poiure, canelle,cloux de giroffles,& toute autre ſorte d'eſpicerie, ſi bien que ce ſeul petit nid,peut ſuffire à aſſaiſonner toute ſorte de viandes, ſans qu'il ſoit beſoin d'y employer ny ſel, ny huile,ny lard, ny autre aſſaiſonnement quelconque. Ce qui m'à fait dire,qu'il reſſembloit veritablement à la manne, qui auoit de ſoy le gouſt de tous les plus ſauoureux mangers,ſinon que celuy cy n'eſt que louurage d'vn petit oyſeau, ou l'autre eſtoit peſtri des mains des Anges du grand Dieu. Et il s'en trouue en telle quantité, que moy meſme i'ay veu charger iuſqueſ à dix petites barques de ces nids ramaſſez le long des rochers,dans l'eſpace de moins d'vne demie lieue. Mais d'autant que c'eſt vne choſe ſi exquiſe, il n'y a que le Roy qui en trafique,ils luy ſont tous reſerués & le plusgrand debit qu'il en fait eſt pour le Roy de la Chine, qui les a en tres grãde eſtime

Ils ne ſe ſeruent nullement de laitages, tenants à grand peché de traire les vaches,& autres animaux,donnants,pour raiſon du ſcrupule qu'ils font en cela, que le laict eſt deſtiné de la nature, pour la nourriture des petits. Cõme ſi celuy a qui appartienent les petits,ne pouuoit diſpoſer de l'aliment qui leur eſt deu.

Ils mangent de certaines choses, que nous auons en horreur parmy nous, & que nous tenons pous venimeuses, comme des cameleons, qui sont vn peu plus grands, que ceux, qui dessechez, apportez des pays estranges, se voyent frequentement en Italie. I'en ay veu acheter par vn mien amy quelques vns, liez, & empaquetez qu'il ietta sur la braise, & leur lien s'estant bruslé, ils marchoient tout bellement à leur mode sur ces charbons ardents, iusques à ce qu'ils sentirent la force du feu, à laquelle ils resisterent pour vn pen de temps, comme estants grandement froids, mais en fin ils s'y rostirent, & grillerent. La dessus ce mien amy vous les tire, & raclant auec vn couteau ceste peau bruslée, la chair se trouua parfaictement blanche, qu'il broya par apres: & les fist cuire auec vne certaine sausse, reuenant au beurre & les mangea, comme vne viande tres-excellente, en m'inuitant d'estre de la partie, mais ie me contentay bien ce la veüe.

Pour ce qui touce le reste de l'entretien de la vie humaine, la Cochinchine en est pareillement tres bien pourueue, Premierement parlant des habits, il y a si grande quantité de soye que les manœuures & gens de peu s'en seruent à tous les iours. D'où vient que i'ay pris plus que d'vne fois tres-grand plaisir, de

voir

ir les hommes, & les femmes trauailler à
rter des pierres, de la terre, de la chaux, & au
es choses semblables, sans se soucier le moins
u monde de prendre garde à ne point deschi-
er ny souiller les beaux & riches habits, dont
s sont couuerts. Et cecy ne semblera point
estrange, à qui sçaura que ces hauts meuriers,
dont les fueilles nourrissent les vers à soye, se
ement dans de larges plaines comme icy le
chanure, & ne mettent pas plus de temps à
croistre. De maniere que dans peu de mois les
vers en sortent, & s'en nourrissent a l'air, filent
en leur temps la soye, & forment leuts petits
blots & pelotōs, en si grande quantité, & abō-
dance que non seulement les Cochinchinois
en ōt assés pour leur besoin & necessité parti-
culiere: mais en pouruoyent aussi le Iapon, &
en enuoyēt au Royaume des Laïs d'où apres
elle est encore departie au Thibet. Car bien
que cette soye ne soit pas si fine, & delicate,
elle est neantmoins plus forte, & solide que
celle de la Chine. Pour leurs bastimens & edi-
fices quoy qu'il ne soyent que de bois, si n'ont
ils dequoy porter enuie pour ce regrrd à au-
cune autre Prouince: puisque sans aucune ex-
aggeratiō, le bois de ce pays est le meilleur qui
soit au reste du monde, au iugement de ceux
qui ont esté sur les lieux. Dās le tres grand nō-
bre,

bre, & tres-grãde diuersité d'arbres qu'ils ont, il y en à deux, qui sont employés plus communement aux bastimens, & sont de telle façon incorruptibles, qu'ils ne s'endommagent ny dans l'eau, ny sous la terre, & sont si solides, & si pesants, qu'ils ne nagent nullement sur l'eau, & seruent d'ancre aux nauires. L'vn de ces bois est noir, non pas tant toute-fois que l'Ebene: l'autre est roux, & tous deux estants pelez demeurent si polis & lissez, qu'ils n'ont pas besoing de rabot. Ces arbres s'appellent Tin, & possible que celuy ne se tromperoit gueres, qui diroit que ce fut de ceste sorte d'arbres incorruptibles, dont se seruit le Roy Salomon pour la structure de son Temple, veu que desia nous sçauõs par l'escriture sain-cte, qu'ils s'appelloient d'vn nom fort approchant de ceux cy, *Ligna Thyina*. Les Montaignes de la Cochinchine sont toutes couuertes de ces arbres, extrememement droits, & d'vne hauteur si desmesurée, qu'on diroit que de leur sime ils touchent les nuées, & de telle grosseur, que deux hommes ne les sçauroient embrasser. C'est de ces arbres que les Cochinchinois bastisent leurs maisons, estant permis à tout chascun d'en prendre sur les montaignes tant que bon luy semble. Toute la structure de leurs maisons, se porte sur

des

s colomnes fort hautes,ſolides, & bien ap-
yees: dans leſquelles s'enchaſſent des plan-
:s, qui s'oſtent & ſe mettent, comme ils
ilent, pour les pouuoir changer auec des
illis de cannes, & de roſeaux, qu'ils entre-
ent curieuſement pour donner paſſage à
r, durant les chaleurs: en partie auſsi pour
ſer l'entrée, & l'iſſue libre à l'eau, & aux
ques, au temps des inondations comme
us diſons cy deſſus, Il font en outre mille
ites gentilleſſes, & inuentions d'eſprit
ır enioliuer leurs maiſons, ouurageants, &
bourants leurs ais, ce qui les pare à mer-
lles.
Et puiſque nous ſommes deſia ſur le diſ-
ırs des arbres, deuant que paſſer outre,
Iiouſteray quelque choſe d'vn bois, qui eſt
plus pretieuſe marchandiſe, qui ſe puiſſe
r de la Cochinchine pour eſtre portée aux
's eſtranges. C'eſt ce tant renommé bois
uila, & Calamba: qui ſont meſme choſe
ır le bois, mais bien diuers, quant à l'eſti-
, qu'on en fait, comme auſsi en leur vertu.
Il ſe trouue quantité de ces arbres, parti-
erement ſur les montaignes des Kemois,
ſont, & fort gros, & fort haut. Que ſi
bois ſe coupe d'vn ieune tronc, c'eſt l'A-
la, dont il y a aſſes grande quantité, & tout
chaſcun

chascun en emporte tant qu'il peut. Mais quand le bois est pris d'vne bien vielle souche, c'est le Calamba, qui seroit fort difficille à recouurer, si la nature mesme, n'y auoit pourueu, faisant naistre ces arbres à la sime la plus haute & la plus roide des plus difficiles montaignes, ou ils ont tout loisir de se viellir, sans qu'il leur soit fait aucun tort. Il en tombe de temps en temps quelquel branches, qui se rompent, & deprenent d'elles mesmes du tronc, ou par trop de seicheresse, ou par trop grande vieillesse, & partant on les trouue toutes cariées, & vermouluës : & cestuy cy est le tant prisé & renommé Calamba qui surpassent notablement en vertu, & en suauité d'odeur l'Aquila commud . Tout chascun vend l'Aquila comme il luy plaist, mais le trafic du Calamba est reserué au Roy seul, à cause de l'excellence de son odeur, & de sa vertu. Et certainement il est sur les lieux ou il se recueille, si doux, & si odorant, qu'en ayant voulu esprouuer quelques pieces qui m'auoyent esté données, ie les enseuelis sous terre à la profondeur de plus de cinq piez & nonobstant se faisoient sentir, & cognoistre par leur odeur. Le Calamba pris ou il s'amasse vaut cinq ducats la liure, mais sur le porte de la Cochinchine, ou le commerce

s'en-

n fait, il ſe vend bien d'auantage, & ne l'au-
t on pas à moins de ſeize ducats la liure,
nſporté au Iapon la liure en vaut deux
ɔs ducats. Mais ſi on en rencontre vne piece
telle groſſeur, qu'il puiſſe ſeruir à faire vn
eiller, ou trauerſin de lict; les Iaponois l'a-
etent au prix de trois cẽs & quatre cens du-
s la liure. Et cela vient de ce qu'il ont ex-
rimenté que mieux vaut pour ſa ſanté d'a-
ir en dormant quelque choſe de dur ſous
teſte, qu'vn oreiller de plume, mal ſain, &
ıladif, pour l'ordinaire ils ſe ſeruent d'vne
ece de bois, que chaſcun ſelon ſes moyens
ut eſtre du plus pretieux, qu'il peuuent
couurer. Et ſi c'eſt du Calamba c'eſt vn
euet digne ſeulement d'vn Roy, ou de
elque bien grand Seigneur. L'Aquila bien
e moins eſtimé, & de moindre prix que le
lamba, eſt bien tel cependant qu'il ne faut
vne nauire chargé Aquila, pour rendre
ımarchant riche, & opulent pour toute ſa
. Et la meilleure recompenſe que puiſſe
nner le Roy au Capitaine de Malacça, c'eſt
uy permettre vne traict d'Aquila. Car
Brachmanes & Banians de l'Inde, ayants
ıſtume de bruſler les corps de leurs morts
c ce bois, tres odorant, ſont cauſe
il s'en depeſche auſsi-toſt vne infinie
quantité.

En fin la Cochinchine a quantité de minieres des plus pretieux metaux, & d'or principalement. Et pour comprendre en peu de mots ce qui meriteroit bien d'estre estendu plus au long touchant la fertilité de ce pays. Ie conclurray ce chapitre auec ce qu'en disent les Marchands Europeans qui y vont, que les richesses de la Cochinchine sont plus grandes, que celles de la Chine mesme, que nous sçauons toutefois estre si riche, & opulente en toutes choses.

Il faudroit adiouster en cet endroit quelque chose des animaux, que nous auons desia dit estre en grand nombre en la Cochinchine: mais pour ne me point trop espancher, ie veux seulement parler des Elephants, & Abades ou Rinoceros, qui se trouuent en ces pays la principalement, & beaucoup de choses bien curieuses s'en peuuent dire, que plusieurs n'auront possible iamais ouy.

---

## CHAPITRE. IV.

### *DES ELEPHANTS ET ABADES*

IL y a force Elephãts dãs les bois de la Cochinchine, dont ils ne se seruent pas, pour

n'auoir

uoir l'addresse de les prendre, & de les ap-
ıoiser . Ainsi les ameine-on desia tous
ssez, & disciplinez de Cambogia, qui est
ıutre Royaume voisin.Ceux-cy sont deux
; plus grands que ceux de l'Inde. Le pas, &
tige,qu'ils laissent apres eux, n'a pas moins
n pié & demi de diametre. Les dents qui
r sortent de la bouche, desquelles se faict
ıoire ont bien souuent treize à quatorze
z de longueur aux masles, les femelles les
: de beaucoup plus courtes. D'où il est aisé
uger,de combien plus grands sont les Ele-
nts de la Cochinchine, que ces autres,
ɔn va menant,& monstrant par l'Europe:
lents desquels ne passent pas plus de deux
: & demi de long.

s viuent longues années, & comme vne
i'eusse demandé quel age auoit vn que
ɔyois son conducteur me respondit, qu'il
ıuoit soixante de Cambogia, & quarante
ı Cochinchine. Et parce que i'ay voyagé
ieurs fois sur des Elephāts par ce Royau-
i'en pourray rapporter plusieurs choses,
auront de la nouueauté, mais qui sont
ıtmoins tres-vrayes.

lephant porte d'ordinaire treize ou qua-
e personnes,qui s'y accommodent en ce-
çon. Tout ainsi comme nous mettons
vne

vne selle sur nos cheuaux, ainsi ils agencent sur leurs Elephants vne certaine machine, en la forme d'vne grande litiere, en laquelle sont quatre siege, & elle se lie auec des chaines sous le ventre de l'Elephant, comme la selle d'vn cheual auec ses sangles. La litiere a deux entrées sur les costez, ou sont six personnes, rangées trois à trois, & vn autre sur le derriere, ou se placent deux autres personnes, & finalement le Nayre, qui est comme le carrossier qui se met sur la teste de l'Elephant, pour le regir & gouuerner. Il ne m'est pas seulement arriué de voyager par terre en la façon susdite, mais ẽcore plusieurs fois par eau, passant en cette sorte quelque bras de mer essoigné de la terre de plus d'vne demy-lieüe. Et a dire le vray c'est vne chose merueilleuse, à qui ne l'a iamais esprouué, de voir vne si grãde, & vaste masse de chair, chargée d'vn si grand fais, aller nageant à trauers les eaux ressemblant à vne barque poussee de ses rames. Bien est-il vray qu'il faisoit assez paroistre qu'il souffrioit beaucoup, tant à raison de la peine qu'il auoit à porter la grande masse de corps, que pour la difficulté de la respiration, tellement que pour se soulager & rafraischir en cest ahan, il prenoit l'eau auec sa trompe, & la reiettoit si tres-haut en l'air, qu'on eust dit

dit

dit que c'estoit vne Baleine qui n'auoit dans l'Ocean.

A raison mesme de ceste si grande corpulence, il a vne difficulté extreme à se courber. Et quoy qu'il soit necessaire qu'il le face pour la commodité des voyageurs qui ont à sortir ou entrer dans la litiere, il ne le fait pas neantmoins sans le commandement du Nayre, & si pendant qu'ils se tient courbé quelqu'vn s'amuse vn peu trop, soit pour faire des compliments à ses amis, soit autrement, il se dresse sur ses piez d impatience qu'il a de plus attendre, tant il luy est violent de se tenir en ceste posture.

Il n'y a pas moins dequoy s'estonner, de voir qu'au commandement du mesme Nayre, il fait de son corps, pour ainsi, dire comme vne eschelle, pour la plus grande commodité de ceux qui doiuent entrer dans la litiere. Pour premier eschelon il donne le pié, qui est assez esleué de terre. Pour le second, il present le haut du pasturon, qui en est assez esloigné, & pour le troisiesme, il plie le genoüil. Le quatrieme est l'os du flanc, qui se iette vn peu en dehors à cet effect, & de la il vous reçoit sur sa trompe, & vous porte, a vne chaine attachée à la litiere.

D'icy se voit bien euidamment combien

ceux-la se sont mespris qui ont dit & laissé mesme par escrit, que l'Elephant ne se pouuoit ny courber ny coucher, & que pour le prendre l'vnique moyen estoit, de sier l'arbre contre lequel il se deuoit appuyer pour dormir, parce que tombant à la cheute de ce soustien trompeur, il luy estoit force de demeurer là, sans se pouuoir releuer, & que par ce moyen la proye demeuroit asseurée au Chasseur qui la poursuiuoit. Tout cela n'est qu'vne fable, encore qu'il soit hors de doute que pour dormir, il ne se couche iamais, ceste situation luy estant si incommode & violente comme il a esté dit. Et pourtant il dort tousiours debout auec vne continuelle agitation de teste.

Aux occasions de guerre & de bataille on oste le ciel de la litiere, d'où comme d'vne tourelle les soldats combattent auec flesches & mousquets, & par fois encore auec pieces de campagne : les forces ne manquant pas à l'Elephant pour les porter estant vn animal grandement fort, s'il y en a aucun autre. Et i'en ay veu moy-mesme vn lequel auec sa trompe portoit des fardeaux excessifs : vn autre qui enleua vne grosse piece d'artillerie; & vn autre aussi qui tout seul tira dix galiotes l'vne apres l'autre, les prenant entre ses dents

dents auec vne merueilleuſe dexterité,& les jettant dedans la mer. I'en ay veu d'autres arracher de gros arbres auec auſsi peu de peine que nous pourrions faire vn chou, ou vne laituë. Auec la meſme facilité ils jettent par terre,& renuerſent les maiſons, abbattants les ruës entieres quand cela luy eſt commandé en guerre,pour endommager l'ennemy & en paix pour couper chemin aux flammes en cas de feu & d'incendie.

La trompe eſt longue par proportion à la hauteur du reſte du corps,de ſorte que ſans ſe pancher ou courber il peut aiſement prendre à terre ce que bon luy ſemble. Elle eſt composée de pluſieurs petits nerfs liez,& enchaiſnez l'vn auec l'autre, en ſorte que d'vn coſté ils la rendent tellement flexible & maniable qu'il l'eſtend comme il veut pour prendre les choſes les plus petites, & d'autre part dure & forte comme nous auons dit.

Tout le corps eſt couuert d'vne peau rude,& aſpre,de couleur de cendre, le chemin qu'il fait ordinairement eſt de douze lieux par iour. Son mouuement à qui n'y eſt accouſtumé, cauſe la meſme incommodité qu'experimentent quelques-vns, peu faicts aux voyages de Mer par le branſle du nauire.

Pour la docilité de l'Elephant,i'en diray

chofesplus merueilleufes que ce qui s'en raconte d'ordinaire: qui feront bien voir qu'auec raifon vn certain à dit que *Elephanto belluarum nulla prudentior*, veu que il fait des chofes qui feroient croire iuftement qu'il opere auec intelligence & auec prudence. Premierement encore que le Nayre le ferue d'vn inftrument de fer long de quatre palmes, qui par vn bout à vn crochet auec lequel il le bat & le pique, à ce qu'il s'efueille & fe rende attentif à ce qui luy eft commandé, auec tout cela cependant d'ordinaire il le gouuerne & regit de parole, de façon qu'il femble qu'il entende bien fon l'angage, & s'en trouue quelques vns qui en fçauent trois où quatre tres-difficiles felon les diuers pays, & Royaumes dans lefquels ils ont vefcu. Ainfi fembloit-il que celuy fur lequel i'ay voyagé entendift la langue de Cambogia, d'où il eftoit venu, & celle de la Cochinchine où il feruoit. Mais qui ne s'efmerueilleroit de voir le Nayre deuifer auec fon Elephant, l'informer de fon voyage, & des chemins qu'il doit prendre, par ou il doit paffer, en quelle hoftellerie il s'eft refolu de loger, ce qu'il y trouuera à manger, & en fin luy raconte par le menu tout ce qu'il deura faire cefte iournée la: Et que l'Elephant execute ce qui le regarde

auec

auec autant de punctualité, que le pourroit faire vn homme de bon & sain iugement. Tellement qu'apres que l'Elephant semble auoir bien entendu le lieu ou il doit aller, il s'y porte tout droit par le plus court, sans s'amuser à cercher le chemin le plus battu, & sans s'estonner au rencontre, ny des fleuues, ny des bois, ny des montaignes, mais s'imaginant fort bien qu'il passe aisement par tout, il prend son chemin & le poursuit, passant par dessus toutes sortes de difficultez. Et s'il a vne riuiere à trauerser, ou il la guée, ou il s'en tire à la nage. S'il luy faut aller au trauers de quelque bois, il met en pieces les branches qui l'empeschent, arrache les arbres entiers auec sa trompe, & tranche les autres auec vn fer bien affilé, fait en guise de faux, qu'on attache à cet effect sur le deuant de la litiere, & quand l'occasion s'en presente, il tire premierement les branches à soy, puis il vous empoigne ce fer & les couppe & abbat, se faisant par tout vn chemin large & aisé, donnant le gast aux forests pour fortes & espaisses qu'elles puissent estre, si qu'on s'apperçoit bien que l'Elephant y a passé, & s'y est ouuert son chemin. Et tout cela pour executer le commandement du Nayre, auec autant de facilité que de promptitude & sou-

daineté. Vne seule chose incommode fort cet animal, & luy donne bien de la peine, c'est quand quelque espine, ou chose semblable luy blesse la plãte du pied, qu'il a merueilleusement tendre & sensible, & pourtant il va auec grande circonspection, & pas mesurez, quand il passe par des lieux dangereux pour tels rencontres. Ie me suis trouué vne fois dans vn voyage, où il y auoit sept ou huict Elephants qui marchoient tous de compagnie, lors que i'ouys les Nayres qui auisoient chascun le sien, qu'ils se prissent bien gardes où ils mettoient le pied, d'autant qu'vne demy-lieuë durant ils deuoient passer par certaines sablonieres, dans lesquelles ont coustumes de naistre des espines.

A cet aduis les Elephants baisserent la teste, & ouurant bien & beau les yeux, comme quand on est en peine de trouuer quelque petite chose qui se seroit esgarée, ils alloiẽt pied à pied auec attention, autant que dura ce chemin, iusques à tant qu'estants aduertis, qu'ils n'auoient plus que craindre, ils haussserẽt aussi-tost la teste, & continuerent leur chemin comme deuant. Arriuez qu'ils furent le soir à l'hostellerie, les Nayres commanderent aux Elephants d'aller pasturer dans vn bois, sans leur oster la litiere de dessus le dos, & comme

ie

ie leur demandois , pourquoy ils ne les def-
chargeoient point , ils me refpondirent que
les Elephãts fe paiffoiẽt de troncs d'arbres,&
qu'afin qu'ils les peuffent tailler à leur pofte,
auec la faux que nous auõs dit il eftoit necef-
faire de leur laiffer leur litiere. Le iour fuiuãt
ayants à gifter en vn lieu,où il n'y auoit point
de bois,chafque Nayre y porta vn fagot de
troncs verds & affez gros pour fon Elephãt.
Ie m'entretins auec vn fingulier contente-
ment à en confiderer vn qui prenoit ces bran-
ches auec fa trompe plus habilement que les
autres,les peloit auec les dents , & puis le
mangeoit aufsi vifte,& auec autant d'appetit,
que nous mangerions vne figue, ou quelque
autre fruict. Me trouuant le iour d'apres à de-
uifer auec les autres voyagers qui eftoient
bien vne vingtaine : ie leur dis le fingulier
plaifir que i'auois pris à voir la gentilleffe de
cet Elephant à manger ces branches d'arbre.
Sur l'heure le Nayre par commandement du
feigneur de cet Elephant, l'appella à haute
voix par fon nom de *Gnin*,& comme il eftoit
vn peu à l'efcart,il hauffa foudain la tefte pour
prefter l'oreille , à ce qu'il luy vouloit dire.
Reffouuiẽs toy,dit le Nayre,de ce Pere paf-
fager, qui te regardoit hier manger auec plai-
fir,prens tout à cet heure vn tronçon comme

 celuy

celuy que tu auois,& viens-t'en en sa presence faire cõme tu faisois. Le Nayre n'eust pas plustost parlé, que voila l'Elephãt venu deuãt moy, tenant de sa trompe vn tronc d'arbre, & me remarquant entre tous les autres, me le presenta, le pela, & le mangea, puis m'ayant fait vne profonde reuerence, il se retira quasi comme en se riant, auec des signes d'aise, & de resiouyssance: Et moy ie restay fort estonné, de voir en vn animal tant d'aptitude à cognoistre & à faire ce qui luy estoit commandé, il n'obeyt pourtant qu'au Nayre, ou à son Maistre, & ne peut voir que personne autre le monte, & si quelqu'vn l'entreprenoit, & que l'Elephant s'en apperceut, il seroit bien à craindre qu'il ne iettast la litiere cõtre terre, & ne le tuast auec la trompe. C'est pourquoy quand quelqu'vn le doit mõter, le Nayre luy couure les yeux de ses oreilles, qui sont fort grandes, & difformes. Quand il se monstre retif à ce qui luy est commandé, & qu'il ne le fait si promptement qu'il deuroit, le Nayre ayãt les deux pieds sur sa teste, le bat, & chastie fort, & ferme, & luy descharge de grands coups de bastons sur le milieu du front. Et cõme vne fois nous estions plusieurs de compagnie sur vn Elephant qui nous portoit, le Nayre le bastonnãt en la façon que nous venons

nons de dire, à chaſque coup qu'il receuoit on euſt dit, qu'il nous alloit tous jetter par terre. On luy donne d'ordinaire ſix ou ſept coups dans le milieu du front: mais auec tant de vehemence, que l'Elephant en tremouſſe tout: ce que toutesfois il endure auec beaucoup de patience.

Il n'y a qu'vn ſeul rencontre, auquel il refuſe d'obeyr au Nayre, & à qui que ce ſoit, qui eſt quant à l'improuiſte, il entre en rut: car pour lors comme eſtant tout hors de ſoy, il ne ſouffre perſonne, & prend la litiere auec ſa trompe, & tous ceux qui ſont dedans maſſacrant, fracaſſant, & mettant tout en pieces. Toutesfois le Nayre s'en apperçoit ordinairement vn peu auparauant, par certains ſignes, & mettant ſoudain pied à terre auec toute ſa compagnie, il le deſcharge auſsi de ſa litiere, & le laiſſe tout ſeul à l'eſcart, iuſques à tant que ſa chaleur ſoit paſſée. Apres laquelle s'auiſant de ſes deſordres, & comme ayant honte de ſoy-meſme, il va la teſte baiſſée receuoir les baſtonnades, qu'on luy doit dõner, luy ſemblant qu'ils les a bien meritées.

On s'en ſeruoit autres fois fort vtilemẽt en guerre, & les armées qui ſortoiẽt en campaigne, auec de bonnes bandes de ces animaux eſtoient à craindre. Mais depuis que les Portugais

tugais trouuerent l'inuention de leur ietter au nez, des torches & brandons de feu, ils deuindrent plustost dommageables qu'autrement. Pource que ne pouuants souffrir ces flammes allumées, qui leur donnoient dans les ieux, ils se mettoient furieusement en fuite, & iettoient leurs propres armées en desroute, tuants & bouluersants, tout ce qui se presentoit en leur chemin.

L'Elephant priué ne combat que deux animaux, qui sont l'Elephant sauuage, & l'Abade ou Rinoceros, cestuy cy, il le surmonte: mais de l'autre, ordinairement il est vaincu.

L'abade est vn animal qui à quelque chose du bœuf, & du cheual, gros pourtant comme vn petit Elephant. Il est tout couuert d'escailles, dont il est armé comme de plastrons. Il n'a qu'vne seule corne au beau milieu du front, toute droite en forme de piramide, & a les piez & les ongles comme le Bœuf. Comme i'estois à Noüocmon, ville de la Prouince des Pulucambis, le Gouuerneur sortit vne fois pour aller à la chasse d'vne Abade, qui estoit dans vn bois proche de nostre demeure. Il s'estoit accompagné de plus de 100. hômes, qui alloyent auec luy, partie à pié, partie à cheual, & auoit auec cela huict ou dix Elephants. L'Abade sort du bois, & à la veüe de tant d'ennemis,

nemis, non seulement, elle ne donna aucun signe d'apprehension, mais s'estant ramassé ses forces elle s'en vint furieusement contre eux tous, la dessus la compagnie se diuise & fend en deux aisles, au trauers desquelles passa l'Abade à la course, & arriua à l'arriere garde ou estoit le Gouuerneur qui l'attendoit pour la tuer, monté sur vn Elephant, lequel tascha de l'empoigner auec sa trompe: mais il n'en peut iamais venir à bout, tant elle faisoit de sauts & de bonds, ains elle s'efforçoit d'éferrer l'Elephãt auec sa corne. Le Gouuerneur sçachãt tres bien qu'elle ne pouuoit estre offensé que au defaut de ses escailles, & s'il ne luy donnoit dans le flanc, attendit qu'en sautant; elle luy descouurit le ventre, & alors prenant son à point, auec vne merueilleuse dexterité, il vous luy lança vn dard, & la transperça de part en part, auec les acclamations, & cris d'allegresse de tous ceux de sa bande, qui sans attẽdre autre chose, firent sur le champ vn grand amas de bois, auquel on mit le feu, & tandis que les escailles de cet animal se brusloient, & qu'il se rostisoit, ils balloient, & sautoient tout à l'entour, en tranchant chascun l'vn apres l'autre sa carbonnade, à mesure que le rosti se cuisoit, & les mangoient ioyeusement. Cela fait ils ouurirent l'Abade, pour en tirer le cœur, le

foye,

foye, & le cerueau, dont ils firent vn plat plus honneste, qu'ils presenterent au Gouuerneur, qui s'estoit tiré vn peu à l'escart, en vn lieu assez esleué, prenant son plaisir, & passetemps à regardes ce ieu. Et moy qui me trouuay present à ceste deffaite, i'eu pour ma part les ongles, que i'obtins du Gouuerneur, lesquelles ont, à ce qu'on tient, les mesme vertus, & proprietez que celles de l'Elãt. La corne aussi en est souueraine contre les poisons, ne plus ne moins que celle de la Licorne.

---

## CHAPITRE. V.

### DV TEMPERAMENT, MOEVRS & Coustumes des Cochinchinois, de leur façon de viure, vestir, & se medicamenter.

LEs Cochinchinois ne different gueres pour la couleur du visage des Chinois, & ont tous le teint oliuastres, parlant de ceux qui sont plus voisins de la mer: car pour les autres, qui sont plus auant dans la terre iusques au Tunchim, ils sont aussi blancs que les Europeans. Pour les traits de visage ils retirent encore aux Chinois, ayants comme eux

le

le nez plat, les yeux petits, & quant à leur stature; elle est mediocre, ie veux dire, qu'ils ne sont, ny si petits que les Iaponnois, ny si hauts que les Chinois. Mais en force & disposition du corps, ils les surpassent les vns & les autres, & en courage & valeur, ils deuancent les Chinois, seulement les Iaponnois les surmontent en vne chose, qui est le mespris de la vie, dans les perils & combats. Car les Iaponois n'en font point de cas, ne craignants la mort en façon quelconque. Le Cochinchinois est plus d'oux, & plus courtois en sa conuersation, qu'aucun autre peuple d'Orient, & quoy que d'vn costé ils se prise beaucoup de sa valeur, si tient il d'autre part à grande infamie de se laisser transporter à la cholere Et la ou toutes les autres nations Orientales tiennent les Europeans pour gens profanes, & que naturellement ils les ayent en horreur, tellement que quand nous abordons à quelqu'vne de leurs terres, ils se mettent tous en fuite Le contraire se fait toutes-fois dans la Cochinchine, ils nous acostent à l'enuy, ils nous fōt mille demādes, nous prient de māger auec eux, bref ils vsēt de toutes sortes de courtoisie, ciuilité, & priuauté en nostre endroit. Ainsi m'arriua il, & a mes autres cōpagnons, à nostre premiere entrée en ce pays ou

on

on eust dit que nous estions parmy nos plus grands amis, & qu'on nous y cognoissoit de longue main. Qui est vne belle porte ouuerte aux Predicateurs de IESVS-CHRIST, pour y prescher le sainct Euangile.

De ce naturel qu'ils ont si complaisant, & de cette facilité de mœurs, s'ensuit pareillement vne grande vnion, & bonne intelligen- qu'ils ont par entre eux, traictants par ensembles les vns auec les autres, auec autant de franchise, & de candeur, comme s'ils estoient tous freres, nourris, & esleuez en mesme maison, encore qu'ils ne se soient iamais veus ny cogneus. Et seroit estimé grande vilenie parmy eux, que quelqu'vn mangeast quelque chose pour petite qu'elle fust, sans en faire part à ceux qui sont auec luy, donnant à chascun son morceau. Ils sont d'inclination liberaux, & bien faisans aux pauures à qui ils ont coustume de ne iamais refuser l'aumosne, qu'ils demandent: & penseroient auoir bien fort manque à leur deuoir, s'il la leur auoient desniée, comme s'y tenants obligez par iustice. De la est que quelques estrangers s'estants vne fois sauuez d'vu naufrage en vn port de la Cochinchine, & n'ayants aucune cognoissance de la langue pour pouuoir demander ce qui leur faisoit besoin, il ne leur

fallut

fallut apprendre que ce tout seul mot, *Doij*, qui veut dire iay faim. Car tout aussi tost qu'ils entendirent ces estrangers se plaindre de cette sorte, & s'en aller criants aux portes de leurs maisons *Doij*, ils sortoient tous à l'enuy touchez de compassion, & leurs donnoiẽt à manger, si bien qu'en moins de rien ils amasserent tant de prouision, qu'vn nauire leur ayant esté depuis accordé du Roy, pour retourner en leurs pays, il ne s'en trouua pas vn qui voulut se resoudre a prendre ceste commodité, tant ils s'estoient affectionnez à vn pays, ou ils auoient troué des personnes, qui leurs fournissoient si liberalement dequoy s'entretenir, sans trauailler. Si bien qu'il fut necessaire que le Capitaine du nauire les contraignist à grand coups de baston, & de plat d'espée à s'embarquer, comme ils firent, chargeants leur nauire du ris qu'ils auoient recueillis, allãts seulement crians par les portes iay faim.

Mais autant que les Cochinchinois se monstrent prompts & liberaux à donner, autant & plus le sont ils à demander tout ce qu'ils voyent: aussi nont ils pas plustost ietté les ieux sus les choses, qu'ils pensent estre rares & curieuses, qu'ils leur en prend enuie, & vous disent aussi tost *Sin mocaij*, qui veut dire donnez

donnez moy vne de ces choses la. Et tiennent à si grande discourtoisie, qu'on leur refuse vne chose, bien que rare, & pretieuse, & que l'on n'ait que celle la que, quiconque leur fera ce refus, il sera aussi tost pris pour vn vilain. Si que il est besoin, ou de cacher ce qu'on a ou d'estre prest à le donner, a qui le demande.

Vn marchant Portugais ne prenant pas plaisir a ceste facon de faire, si extraordinaire, comme il y en a bien peu qui s'y plaisent, & se voyant tous les iours importuné en ce pays, de donner ce qu'on luy voyoit de beau entre ses mains, s'aduisa vn iour de se gouuerner de mesme façon auec eux. Il s'approche à ce dessein, de la barque d'vn pauure pescheur, & mettant la main à vn grand panier, qu'il auoit plein de poisson, luy dist en langue du pays *Scin mocaii*, donnes-moy cela, le bonhomme sans autre discours luy bailla le panier, tel qu'il estoit pour l'emporter, comme fit le Portugais, en sa maison, non sans s'estonner, & s'esmerueiller, de la liberalité des Cochinchinois. Bien est vray qu'ayant pitié du pauure pescheur, il luy paya depuis, ce que pouuoit valoir son poisson.

Les termes d'entretient, courtoisie, & ciuilité, sont à plus pres les mesmes que ceux des Chinois. Les inferieurs traitants auec beau-

coup

coup d'eſgard auec leurs ſuperieurs, comme auſſi les eſgaux entre eux, pratiquants toutes les petites punctualitez, & menus compliments, que nous ſçauons eſtre tous particuliers aux Chinois: & ſpecialement ce grand reſpect qu'ils rendent aux plus vieux, preferants touſiours les plus âgez en toutes choſes, en quelque degré, & condition qu'ils ſoient, & donnant à la vieilleſſe toute ſorte de preeminence par deſſus les ieunes. Et par ainſi quelques vns de ces ſeigneurs, nous eſtants venu pluſieurs fois viſiter en noſtre maiſon, encore qu'ils euſſent eſté aduertis par l'interprete, qu'vn bon Pere, plus âgé que les autres, n'eſtoit pas noſtre Superieur, il ne leur fut pas toutefois poſsible ne s'abſtenir de ſaluer le vieillard deuant le Superieur, qui eſtoit beaucoup plus ieune. Dans toutes les maiſons des Cochinchinois pour pauures qu'elle ſoient, on garde trois manieres de ſe ſeoir. La premiere & moindre de toutes, ſe fait ſur vne natte eſtenduë à platte terre, & c'eſt de la ſorte, que s'aſſoyent les perſonnes qui ſont de meſme qualité. La ſeconde ſur certaines cordes, ou ſangles tenduës, & reueſtuës de natte bien plus fine, & delicate que l'autre, ou ſe mettent les perſonnes plus honorables. La troiſieſme eſt ſur vne tente, eſleuée de terre d'en-

 uiron

uiron deux pieds & demy, dressée en forme de lict, & qui se presente aux Gouuerneurs seulement, & Seigneurs du lieu, ou aux personnes dediées au seruice diuin, aussi y font-ils tousiours seoir nos Peres.

De ceste gentilesse & agreable humeur des Cochinchinois, naist l'estime, qu'ils font des estrangers, ausquels ils donnent la liberté de viure chacun selon sa loy, & de se vestir comme bon leur semble. Ains ils loüent leurs façons de faire, admirent leur doctrine, & la preferent librement à la leur : tout au contraire des Chinois, qui ne font estat que de leur pays, façons de faire, & doctrine.

Pour ce qui est de leurs habillements, nous auons desia dit, que la soye est si commune en la Cochinchine, que tous en vont vestus. Reste seulement de parler de la façon qu'ils y gardent. Et pour commencer par les fēmes, il faut aduoüer que leur habit m'a tousiours semblé le plus modeste de toute l'Inde, puis qu'elles ne pourroient souffrir qu'aucune partie de leurs corps fut descouuerte, nõ pas mesme durant les plus grandes chaleurs. Elles portent cinq ou six taffetas, l'vn sur l'autre, & tous de differentes couleurs. Le premier descend iusques à terre, & elles le font traisner auec telle grauité, bien-seance, & majesté,

qu'on

qu'on ne peut mesme apperceuoir le bout de leurs pieds, suit apres le second plus court que le premier de quatre ou cinq doigts, puis le troisiesme plus court, que le second, & ainsi du reste, auec proportion de l'vn à l'autre. De maniere que toutes les couleurs, s'y voyent dans leur varieté. C'est là l'habit que portent les femmes de la ceinture en bas: Car pour le corps elles le couurent de certains corps de cote, faits en eschiquier, tous diuersifiez en couleur, jettans par dessus vn voile si fin, & delié, qu'on voit aisement à trauers, toute ceste bigarreure, qui represente vn riant & gracieux printemps, mais accompagné de beaucoup de grauité, & de modestie.

Elles portent leurs cheueux espars, & flottants sur les espaules, & les laissent croistre à telle longueur, qu'ils battent iusques en terre, & plus ils sont longs, plus sont-ils trouuez beaux. Elles ont sur la teste vne grande capelle, qui a les bords si larges, qu'elle leur cache tout à fait la face, sans qu'elles puissent porter la veuë plus loing, que trois ou quatre pas deuant elles. Et ces capelles sont entretissuës de soye, & d'or selon la qualité des personnes. La courtoisie n'oblige les femmes à autre chose, quand il faut saluër ceux qui les rencontrét, que de hausser leurs

chapeaux, autant qu'il suffit pour se faire voir en face.

Les hommes au lieu de hauts de chausses, s'enuelopent d'vne piece d'estoffe toute entiere, se suruestant pareillement cinq ou six habits longs & larges, tous de fine soye de differentes couleurs, auec de grandes & larges manches, comme pourroient estre celles des Peres de S. Benoist. Ces habits de la ceinture en bas, sont tous tailladez & deschiquetez à belles mouchetures. Si bien qu'allants par la ville, ils font parade de toutes ces couleurs meslées ensemble : que si quelque doux ventelet vient à donner dedans, qui les enleue, & face voltiger, on diroit proprement que ce sont autant de Paons qui font la roüe, & estallant la varieté de leurs plumes.

Ils nourrissent vne longue perruque comme les femmes, laissants tomber leurs cheueux iusques aux talons, & ont aussi leurs capelines. Ceux qui ont de la barbe qui sont assez rares, ne se la coupent iamais, se conformants en cela aux Chinois, aussi bien encore qu'à laisser croistre les ongles de leurs doigts, que les nobles ne roignent iamais, les gardants pour marques de noblesse, & pour se distinguer du menu peuple & des artisans, qui ne les peuuent auoir longues, à cause qu'ils

qu'ils en ſeroient empeſchez dans les meſtiers qu'ils exercent : là où les Caualiers les ont ſi longues qu'ils ne peuuent rien ſerrer dans le poing. Ils ne peuuent gouſter noſtre façon de couper les cheueux, & roigner les ongles, leur eſtant aduis qu'ils ont eſté donnez de la nature pour l'ornement de la perſonne. Ainſi comme on parloit vne fois des cheueux, ils firent vne objection à laquelle il ne fut ſi aisé de reſpondre du commencement. Si, diſoiẽt-ils, le Sauueur du monde, à qui vous faictes eſtat de vous conformer en toutes vos actions, portoit les cheueux longs, & vne perruque à la Nazareene, comme vous l'aſſeurez vous meſmes, & nous le faictes voir en vos peintures, pourquoy ne faictes vous pas le meſme. Adjouſtants à cela, pour plus grande force, que le Sauueur du monde s'eſtant ſeruy d'vne longue perruque, donnoit bien à cognoiſtre que ceſte façon eſtoit la meilleure. Ils ſe contenterent neantmoins quand nous leurs diſmes que l'imitation ne conſiſtoit pas en l'accouſtrement.

Les gens de lettres & Docteurs s'habillent vn peu plus grauement, ſans tant de couleurs & deſchiquetures, ains ils couurent toutes les autres d'vne robbe de Damas noir; ils portent en outre vne forme d'eſtolle qu'ils pen-

dent à leur col, & au bras vn manipule de soye bleuë, se couurans ordinairement la teste de certains bonnets, à la façon d'vne mitre pontificale. Les hommes aussi bien que les femmes ont tousiours entre les mains vn esuantail fort semblable à ceux d'Europe, qu'ils portent plus par contenance qu'autrement. Au lieu que nos Europeans durant le dueil ont coustume de se vestir de noir, ils prennent la couleur blanche. Quand ils saluent quelqu'vn, iamais ils ne se descouurent la teste, tenant cela à discourtoisie en quoy ils ont mesme sentiment que les Chinois, qui tiennent ceste action si peu sortable à gens d'honneur, & tant pleine d'irreuerence, que pour s'accommoder en cela à leur sentiment, il fut besoin que les Peres de la Compagnie obtinssent de nostre S. Pere le Pape Paul cinquiéme permission de pouuoir celebrer le S. Sacrifice de la Messe en ces quartiers la teste couuerte.

Les Cochinchinois en fin ne se seruẽt point du tout, ny de chausses, ny de souliers, prenãs tout au plus pour se garãtir la plãte des pieds, de ce qui la pourroit offenser, vne semelle de cuir retenuë, & reliée au dessus du pied, de quelques boutons, & rubans de soye, en façõ de sandales, n'estimãs, nõ plus qu'il soit contre

tre

tre la biẽ-ſeance, d'aller tout à fait déchaux. Et quoy que marchants de ceſte ſorte, auſsi bien chauſſez, que déchauſſez, ils ſe crottent les pieds, à bon eſciẽt, ils ne s'en mettẽt guere en peine, ayans à cet effect, en toutes leurs maiſons à l'entrée de la ſale vn baſsin d'eau biẽ nette, dãs laquelle ils ſe lauẽt les pieds: & ceux qui ſe ſeruent de ſandales les y laiſſent pour les reprendre au ſortir, n'en ayans pas beſoin au logis, ou le pauemẽt eſtant couuert de natte, ils ne doiuent apprehẽder de ſe ſalir.

Nos Peres qui ſont en ces quartiers là ont deſia cela, que les Cochinchinois n'eſtants ſi fort attachez à leurs façons de faire, qu'ils meſpriſent celles des eſtrangers comme les Chinois, ils n'ont pas ſujet de changer la forme de leur habit, qui ne differe en rien du commun de toute l'Inde. Ils portent vne ſottane de cotton bien delié, qu'ils appellent *Ebingon*, & qui eſt pour l'ordinaire de couleur bleuë, & marchẽt ainſi en public, ſans autre robbe ny manteau. Ils ne ſe ſeruent point toutesfois de ſouliers, ſoit de la façõ d'Europe, ſoit de celle du pays: car de ceux-là ils n'en peuuent auoir, n'y ayant là perſonne qui les ſçache faire; & quant à ceux cy ils ne s'en peuuent aider, eſtans fort incõmodes à ceux qui n'y ſont pas accouſtumez, ains ils

leur font beaucoup de mal, pource que les boutons qui les reſerrent eſcartent les doigts des pieds,& les ſeparent par trop l'vn de l'autre,& par ainſi ils ayment mieux aller pieds déchaux, & s'expoſer aux choliques continuelles,que cela leur apporte, ſpecialement és commencements,tant à cauſe de l'humidité de la terre,que pour n'y eſtre encore faits. Bien eſt vray qu'en bien peu de temps la nature s'y habituë,& la peau s'endurcit de telle ſorte,qu'on n'y ſent plus aucune peine,encore qu'il faille marcher par des chemins pleins de pierres,& au trauers des eſpines. Pour moy i'y eſtois tellement fait, que retourné que ie fus à Macao, i'auois bien de la peine à endurer des ſouliers,qui me ſembloient grandement peſants & fort embaraſſants à mes pieds.

La nourriture plus ordinaire des Cochinchinois eſt le ris,& c'eſt vne choſe eſtrange que ce pays foiſonnants en toute ſorte de chair, volaille, poiſſon,& en fruicts de tant d'eſpeces,que cependant leur meilleur repas, ſoit de ris,dont ils s'empliſſent au commécement de la table, & puis vont effleurant & gouſtant comme par ceremonie de toutes les autres viandes. Si que leur principale nourriture eſt le ris,comme à nous autres le pain, qu'ils mangent tout ſeul ſans ſauſſe ny façon quelcon-

quelconque , de peur de s'en degouster à la longue,ainsi ils n'y mettent ny beurre , ny sel,ny huyle,ny sucre. Mais ils le font cuire auec de l'eau simple , & encore n'en mettent-ils qu'autant qu'il en faut , pour empescher qu'il ne s'attache au pot,& qu'il ne se brusle. C'est pourquoy les grains en demeurent tous entiers, n'estants qu'vn peu ramollis & humectez.Ils experimentent en outre que n'assaisonnant point leur ris, il se digere bien plus aisement , d'où vient que ceux qui en viuent par tout l'Orient, ont coustume d'en manger pour le moins quatre fois le iour,& en grande quantité, pour fournir au besoin qu'en a la nature.

Les Cochinchinois mangent assis par terre,& les pieds croisez,ayants deuant eux vne table ronde,esleuée à la hauteur de l'estomac, fort iolimenr trauaillée , & dont la bordure sera argentée,ou dorée selon la qualité, & les moyens des personnes,qui s'en seruent.Ceste table n'est pas fort grande,la coustume estãt, que chascun ayt la sienne à part , de maniere qu'autant qu'il y a de conuiez à vn banquet autãt faut-il dresser de tables,ce qui se garde mesme quand ils mangent en leur particulier, si ce n'est que par fois le mary & la femme, le Pere & le fils s'aydent d'vne mesme table.

Ils

Ils n'ont ny couteaux, ny fourchettes sur table, n'ayans aucunement besoin ny de l'vn, ny de l'autre: non de couteaux, pource qu'on leur tranche leurs morceaux à la cuisine, & qu'au lieu de fourchettes, ils ont de petits bastons bien polis, qu'ils mettent entre leurs doigts, dont ils se seruẽt auec tant d'addresse, & d'habilité, qu'il n'y a riẽ qu'ils ne prennent auec. Ils n'ont non plus besoin de seruiettes, ne se salissants du tout point les mains, ne les mettant iamais à la viande sans ces bastons.

Les banquets sont fort frequents parmy eux entre les voisins, dans lesquels ils seruent beaucoup de viandes fort diuerses, de celles que nous auons dites iusques icy. Ils n'y seruent point pourtant de ris, supposants que chacun en a chez soy. Et pour pauure que soit celuy qui traitte, on ne croit pas qu'il ait fait honnestement, si chacun des conuiez n'a pour le moins sa table couuerte d'vne cẽtaine de plats. Et pource qu'ils ont coustume d'inuiter à ces banquets tous leurs amis, parens, & voisins, iamais banquet ne se fait, où il n'y ait trente, quarante, cinquante, par fois cent, & mesme deux cens personnes, & ie me suis vne fois trouué à vn de ces plus solẽnels festins, ou les conuiez n'estoient pas moins de deux mille. Aussi faut-il que tels bãquets

se

ſe facent à la campagne, à ce que le lieu ſoit aſſez grand pour loger tant de tables. Perſonne ne doit trouuer eſtrange que les tables eſtant peu capables, comme nous auõs dit, on y ſerue cependant pour le moins cent plats, d'autant qu'en ces occaſions par vn merueilleux artifice, ils vous mettent ſur la table vn chaſtelet, ou dreſſoir de cannes de ſucre à diuers eſtages, ſur lequel ils arrangent & entaſſent de fort bonne grace tous ces plats, leſquels doiuent auoir de tout ce que le pays produit, ſoit de chair, ſoit de poiſſon, volailles beſtes à quatre pieds, tant domeſtiques que ſauuages, auec toutes les ſortes de fruicts, qui ſe rencontrent en la ſaiſon. Autrement ſi vne ſeule eſpece y manquoit, ce ſeroit vn grand reproche à celuy qui traitte, & on ne daigneroit pas donner à ce repas le nom de banquet. Les maiſtres mangent les premiers, & ſe font ſeruir par les plus honorables de leurs domeſtiques, puis quand les maiſtres ſe ſont leuez de table, ces plus honorables ſeruiteurs prennent leur place, ſeruis par d'autres valets de moindre conſideration, qui leurs ſuccedent auſsi à leur tour. Et pour ce qu'ils ne peuuent fournir à déconfire tout ce grand appareil, & que ſelon la couſtume, tous les plats ſe doiuẽt vuider, ſaoulez que ſont ceux-

cy,

cy, vient vn autre table de valets de plus bas estage, qui en mangent tant qu'ils peuuent, & mettent le reste dans certains bissacs, qu'ils destinent à cet effet, & le portent à leur maison pour en festoyer les ragasches, & soüillons de cuisine qui en font grande chere, & là se termine toute la ceremonie.

La Cochinchine n'a point de raisins, & partant au lieu de vin, ils se seruent pour boisson d'vn ris distillé par l'alambic, qui a le goust d'eau de vie, à laquelle il est semblable en couleur, de mesme acrimoine, subtilité, & viuacité. Ils en ont si grande abondance que tous en boiuent communement, tant qu'ils veulent, & ne s'en enyurent pas moins qu'on feroit de vin en ces quartiers. Les personnes neantmoins plus considerables, ont coustume de tremper cette boisson d'vn autre, distillé, qui se fait du Calamba, qui luy communique vne odeur tout à faict aggreable, & ils en font vn meslange tres parfait.

Sur iour ils ont coustume de boire d'vne certaine eau bien chaude, en laquelle se cuit la racine d'vne herbe nommee Chia, qui donne le nom à cette boissõ, laquelle est fort cordiale, & n'aide pas peu à destacher les mauuaises humeurs de l'estomac, & a faciliter la digestion. Les Iaponois & Chinois en vsent

aussi,

aussi, excepté qu'en la Chine, au lieu de la racine ils y font cuire les fueilles de l'arbre, & au Iapon on les puluerise, mais les effets en sont les mesmes, & le tout s'appelle Chia.

C'est vne chose incroyable que nous autres Europeans, parmy vne si grande quantité de viandes, & abondance de tout, nous souffrions cependant beaucoup de faim, & de soif, non tant à faute de viandes, que pour n'estre accoustumez à semblables aliments, la nature patissant beaucoup de se voir priuée tout d'vn coup du pain, & du vin. Et ie crois que les Cochinchinois experimenteroient le mesme, s'ils venoient en Europe, ou ils n'auroient plus leur ris, encore qu'ils y eussent plusieurs autres viandes exquises en abondance. Ie raconteray à ce propos ce qui nous auint auec vn Gouuerneur de la Cochinchine. Celuy-cy cõme nostre amy intime, fut inuité de nous de prẽdre son repas en nostre maison, & pour luy tesmoigner auec plus d'affection l'amitié que nous auions pour luy, nous taschâmes de luy faire plusieurs seruices apprestez à la façon de nostre Europe. Il se met donc en table, & au lieu que nous esperions, qu'il nous sçauroit bon gré de nostre bonne volonté, qu'il la loüeroit, & nous remercieroit de ceste grande nouueauté, attendu que nous n'y auiõs point
espargné

espargné nostre peine, essayé qu'il eust tous les plats l'vn apres l'autre, il n'y en eust pas vn, duquel il luy fut possible de manger, quelque effort qu'il se fit par courtoisie & hõnesteté. De maniere, qu'il fut necessaire de luy apprester d'autres viandes à la façon du pays, du moins mal que nous peûmes, desquelles il mangea par apres auec bien de l'appetit, à sõ contentement, & au nostre. La diuine prouidẽce ne laisse pas de soulager en mille maniere la peine de ses seruiteurs à publier son S. Euangile, n'ayãt pas faute de moyens de recõpenser mesme dés ceste vie, ce qu'ils ẽdurent pour son amour. Ainsi qu'il arriue en ce qui est du viure, comme aussi bien en ce que nous auons dit d'aller nuds pieds, la nature s'accoustumãt peu à peu à ceste forme de vie du pays, à laquelle elle s'apprend, & fait si bien, que sa premiere nourriture luy semble par apres plus estrange, quand il luy faut reuenir. Ce que i'ay experimenté en moy mesme, depuis mon retour de ces pays là : car ie n'eusse desiré autre chose, que le ris de la Cochinchine, duquel ie me trouuois mieux, que de tout ce qu'on me pouuoit presenter icy.

Quand aux Medecins, & à leur façon de traiter les malades, i'ay à dire qu'il y en a grãd nombre, tãt Portugais, que naturels du pays : & on

& on voit ſouuent que beaucoup de maladies incogneuës, & ſans remedes aux Medecins d'Europe, ont eſté deſcouuertes, & aiſement gueries par ceux du pays. Et telle fois arriue que les Medecins Portugais, auront abandonné vn malade, le tenant pour expedié, qu'il ſera aiſement guery par vn Medecin du pays, ſi on vient à l'appeller.

La methode que tiennent ceux-cy eſt, qu'entrez qu'ils ſont dans la chambre de leurs malades, ils s'arreſtent quelque temps aupres de leur lict, pour ſe raſſeoir de l'eſmotion, qu'ils ont contracté en venant. Puis ils luy taſtent le pouls auec vne grande attention, & circonſpection: Apres cela ils luy diſent, vous auez telle maladie; & ſi le mal eſt incurable, ils luy diront ſincerement, ie n'ay point de medecine pour ce mal, qui eſt vn ſigne que le malade n'en peut réchapper. Que s'ils iugent que la maladie ſoit telle, qu'elle ſe puiſſe guerir par leurs remedes, ils vous diront, i'ay dequoy vous guerir, & en tel temps qu'ils diſēt, ie vous mettray ſur pied. Sur cela ils conuiennent du ſalaire qu'aura le Medecin en cas que le malade gueriſſe, lequel ils meſurent & proportionnent à la qualité & grãdeur de la maladie, & telle fois arriuera qu'ils en paſſeront vn contract entre eux. Apres cela

la le Medecin composé luy mesme la Medecine, sans recourir aux Apoticaires, aussi n'y en a il point, qu'ils font de peur de manifester le secret de leurs remedes, qu'ils cachent tant qu'ils peuuent, en partie aussi pour ce qu'ils ne s'osent pas fier à personne des ingrediens qu'ils prescriuent. Si le malade recouure sa santé au temps prefix dans le marché, comme il arriue ordinairerement, il est obligé de donner le prix dont ils s'estoient accordez par ensemble: si aussi ne se guerit, le Medecin perd & sa peine, & sa medecine.

Les medecines qu'ils donnent à leurs malades, ne sont pas comme les nostres qui donnent du degoust, ramollissent, & laschent le ventre, mais sont aussi agreables que le potage, & sont auec cela nourrissantes, sans qu'il soit besoin, de prendre d'autre aliment. D'où vient qu'ils en donnent plusieurs fois le iour au malade, comme nous ferions des boüillons de temps en temps. Et ces Medecines n'alterent point la nature, mais aident seulement ses fonctions ordinaires, desseichant les humeurs peccantes, sans trauailler le malade aucunement. Il se presente icy vne chose digne d'estre rapportee, en cet endroit. Vn Portugais tombé malade, fit appeller des medecins d'Europe, qui apres l'auoir traitté

traitté quelque temps le laisserent pour mort, sans le retourner voir. On appelle vn Medecin du pays, qui luy promit de le guerir dans certain temps, luy recommandant tres-estroittement que durant qu'il le traitteroit, il s'abstint des femmes, ou autrement que c'estoit fait de luy, & qu'il ne voyoit aucun remede en sa Medecine pour le pouuoir guerir, & le tirer du danger ou il estoit, qu'a ceste condition. Ils arrestent leur marché le Medecin se fait fort de le guerir au bout de trente iours. Le malade prend la Medecine qu'il luy auoit ordonné, & dans peu de iours se trouua si bien remis, qu'il n'apprehende nullement de faire ce que le Medecin luy auoit si expressement defendu. La dessus le Medecin vint visiter son malade, & du changement qu'il remarqua au pouls, s'apperçoit bien de son incontinence, & l'aduertit de se dispofer à la mort, parce qu'il estoit hors de tout espoir & qu'il ne sçauoit plus aucũ remede pour luy sauuer la vie. Que cepẽdant il ne laissast pas de luy payer l'argent, qui luy estoit deu par le marché, & que s'il mouroit ce n'estoit point sa faute. On plaida l'affaire, arrest donné, que le malade payeroit le Medecin, sur quoy il se mourust.

Ils ont encore l'vsage de la saignée, mais

ils eſpargnent vn peu plus le ſang qu'on ne fait en Europe, & ils ne ſe ſeruent point de lancettes communes : mais ils ont pluſieurs plumes d'oye, dans leſquelles ils agencent de petites pieces de porcellaine fort aiguës, & faites en forme de dents de ſcie, les vnes plus grandes les autres plus petites. Et quand il eſt queſtion d'eſuenter la veine, ils appliquent vne de ces plumes, qui ſoit porportionée à ſa grandeur, & donnans deſſus vn petit coup du doigt, ils ouurent la veine, la porcellaine n'y entrant qu'autant que beſoin eſt. Mais ce qui eſt de plus admirable, c'eſt qu'ayant tiré du ſang ſuffiſamment, ils n'ont que faire ny de bande, ny de compreſſe, ny de ligature quelconque: mais moüillans le poulce auec de la ſaliue, ils le preſſent ſur l'ouuerture, & font reuenir la chair en ſa place, le ſang s'arreſte tout ſoudain, & la playe ſe referme. Ce que i'attribue à leur façon d'ouurir auec la porcellaine endantée, qui fait que la veine ſe rejoint & reprend plus aiſement.

Ils ne manquent pas de Chirurgiens, qui ont de merueilleux ſecrets. Ie n'en veux donner autre preuue, que ce qu'ils ont pratiqué ſur moy-meſme, & ſur vn de nos freres mon compagnon. Eſtant tombé d'vn lieu fort haut,

haut, j'allay donner de l'estomach contre vn quartier de pierre, aussi-tost ie commence à ietter le sang par la bouche, & mesme la poictrine m'en demeura entamée. La dessus on me donne quelques remedes à nostre mode d'Europe, sans que i'en ressentisse aucun allegemét. Mais arriue à ces entre-faites vn Chirurgien du pays, qui prist quantité d'vne certaine herbe, semblable à la Mercurialle, & en faisant vn emplastre, me l'appliqua sur l'estomach, puis il fit boüillir de ceste herbe auec de l'eau, pour m'en faire boire, & m'en fit encore manger de toute cruë, & dans peu de iours me voila guery parfaitement. Pour en faire moy-mesme l'experience de nouueau, ie fis rompre la jambe à vne poule en diuers endroits, & apres faisant vne emplastre de ceste herbe, ie la fis appliquer sur les ruptures de la jambe, & en peu de iours elle fut remise saine & entiere.

Vn Scorpion auoit mordu au col vn de nos freres, que i'auois pour compagnon, qui est vne morsure mortelle en ce Royaume, aussi tout incontinent la gorge luy enfla, & nous estions pour luy donner l'Extreme-Onction, quand on appelle vn Chirurgien, lequel fit sur l'heure cuire vne potée de ris auec de l'eau simple. Et puis mettant le pot aux piez de

noſtre frere, il l'enuelopa de ſes draps à ce que la vapeur, & fumee chaude ne ſe perdit pas. D'où s'enſuiuit qu'auſsi toſt qu'elle fut montée iuſques au lieu de la morſure, ce bon frere ſentit ſa douleur s'alleger, ſa gorge ſe deſenfla, & ſe trouua auſsi gaillard, que ſi iamais il n'euſt eu aucun mal.

On pourroit adiouſter pluſieurs autres choſes ſemblables : mais ie diray ſeulement que les medicaments ont bien plus de force en ces quartiers la, qu'ils n'en ont icy. Et ie peux dire en particulier, que i'apportois auec moy de la rhubarbe, dans vn petit baril, qui eſtoit de la plus excellente qui fut, quand i'arriuay en Europe apres deux ans de voyage, ie trouuay ma rhubarbe ſi changée, que ie ne la cognoiſſois plus, tant les ſimples perdent de leur vertu au tranſport de ces pays la, aux noſtres.

---

## CHAPITRE VI.

### *DV GOVVERNEMENT POLITIque, & Ciuil, des Cochinchinois.*

I'En diray briefuemẽt ce qui ſuffit pour en eſtre inſtruit ſuccinctement. Parce que ſi ie voulois

voulois deduire bien au long, en m'estendant par trop. ie m'esloignerois du dessein que i'ay pris en ce mien court narré. En general leur Gouuernement à quelque chose de celuy, qui est gardé au Iapon, & de celuy de la Chine. Et pourtant comme les Iaponois prisent beaucoup plus les armes que les sciences, tout au contraire des Chinois, qui font vn estat nompareil des sciences, sans tenir beaucoup de conte des armes. Les Cochinchinois ne s'esloignâts pas tout à fait des vns, pour prendre le party des autres, tiennent le milieu, & portent esgalement l'esprit de leurs peuples, à s'affectionner aux armes, & aux sciences selon les occasions. A cest effet ils recompensent, & esleuent aux charges, & dignitez du Royaume, tãtost les Docteurs tantost les soldats, preferants & postposants tantost ceux-cy, tantost ceux-la, selon qu'il leur semble estre pour le mieux.

La Cochinchine a bon nombre d'Vniuersitez, dans lesquelles il y a des lecteurs des escoles, & des degrez ausquels on monte par voye d'examens, ainsi qu'il se pratique dans la Chine, enseignants les mesmes sciences, se seruants de mesmes liures, & Autheurs sçauoir du Zinfu, ou Confus, ainsi que parlent les Portugais. Autheur d'aussi sublime,

& profonde doctrine, & authorité chez eux, comme seroit parmy nous Aristote, & en effet il est plus ancien. Ces liures sont pleins d'erudition, de rares histoires, de graues sentences, de prouerbes, & choses semblables, toutes concernantes les bonnes mœurs, comme seroient entre nous Seneque, Caton, & Ciceron. Il se passe plusieurs années deuant que de pouuoir apprendre la proprieté de la phrase, characteres, & hierogliphes, auec lesquels ils sont escrits. La piece cependant dont ils font plus grand cas, & qu'ils ont en plus grande estime, c'est la Philosophie morale comprenant l'Ethique, l'Oeconomique, & Politique. Et c'est vne chose fort belle à voir & entendre quand ils estudient dans leurs sales, lisans & prononçans leurs leçons à haute voix, en maniere de chant. Ce qu'ils font pour s'accoustumer, & habituer à donner à chasque parole son propre accent, dont ils ont grand nombre, & auec lesquels ils signifient plusieurs choses, & fort diuerses, d'où il appert que pour pouuoir s'entretenir auec eux, la est de besoin de sçauoir les principes de la Musique, & du Contrepoint.

Le langage qu'ils parlent ordinairement est bien diuers de celuy, auec lequel ils enseignent, & qu'ils lisent en leurs estudes, & auquel

quel sont escrits leurs liures. Comme encore parmy nous, autre est nostre langue vulgaire, qui nous est commune à tous, autre la Latine qui n'a son cours, que dans l'Escole. En quoy ils different des Chinois, lesquels s'ils sont ou lettrez ou nobles, ne parlent iamais qu'vn mesme langage, qu'ils appellent des Mandarins, c'est à dire des Docteurs, Iuges & Gouuerneurs. Et les characteres dont ils se seruent pour escrire comme aussi pour imprimer leurs liures, passent le nombre de quatre vingt-mille tous differents les vns des autres. C'est pourquoy les Peres de la Compagnie de IESVS, demeurent les huict, & bien souuent dix années en l'estude de ces liures, deuant que de s'en rendre maistres, & deuenir capables de traiter auec eux. Mais les Cochinchinois ont reduit ceste grande multitude de characteres, au nombre de trois mille tout au plus, dont ils se seruent ordinairement pour coucher leurs discours, leurs lettres, leurs suppliques, memoriaux, & autres telles choses, qui ne regardent point les liures imprimez, qui de necessité doiuent estre composez en characteres Chinois. Les Iaponois ont esté encore plus ingenieux, lesquels encore bien qu'ils taschent en tout ce qui concerne les liures escrits, & imprimez, de se cōformer aux

 Chinois,

Chinois,ont si bien fait cependant,que pour ce qui concerne l'estat des affaires ordinaires, ils ont inuenté quarante huict lettres par la combinaison desquelles ils expriment, & declarent tout ce qu'ils veulent, ne plus ne moins que nous autres auec nostre A, B, C. Cependant auec tout cela les characteres Chinois, sont encore en telle estime dans le Iapon,que ces quarãte huict lettres,quoy que plus commodes pour exprimer leurs pensées sont peu prisées à comparaison,tellement que par mespris on les appelle lettres de femmes.

Ceste belle, & tout à fait ingenieuse inuentiõ de l'Imprimerie fût pratiquée en la Chine & Cochinchine, deuant que nous en eussions cognoissance en nostre Europe, encore bien que ce ne soit, auec tant de perfection. Pour autant qu'ils ne ioignent pas les lettres,auec les lettres, ou characteres, auec characteres: mais auec vn poinçon ou burin ils grauẽt, & taillent sur vne planche leurs formes, tout de mesme qu'ils les veulent imprimer dans leurs liures. Puis ils appliquent leur papier sur ceste table ainsi grauée, & entaillée, & le mettent sous la presse, tout de la mesme façon qu'on fait encore en Europe,quand on imprime sur vne lame de cuiure, ou autre chose semblable

Outre ces liures que nous auons dit qui trait-

traittent de la morale, ils en ont encore d'autres contenants, ainsi qu'ils parlent, des traitez des choses sacrées, comme seroit de la creation, & commencement du monde, des ames raisonnables, des demons, des idoles, & de leurs diuerses sectes, ces liures s'appellent d'eux *Sayc, Kim*, à la differẽce des autres profanes qu'ils nomment *Sayc, Chiu*. Nous parlerons de la doctrine sacrée, qui est comprise en ces liures en la seconde partie de ceste relation, ou le discours en sera plus à propos.

Bien que le langage des Cochinchinois, soit en cela semblable, à celuy des Chinois, que comme eux, ils ne se seruent que de paroles d'vne syllabe proferées, & prononcées auec diuersité de tons, & accents, si est ce qu'ils different grandement en ce que les Cochinchinois sont en outre plus feconds, & abondans en voyelles, & partant plus doux, & plus agreables: plus riches en accents, & en tons, & partant plus melodieux & harmonieux. De façon qu'ils ont l'oreille née à la Musique, & propre pour distinguer la varieté des tons, & des accents.

La langue Cochinchinoise, à mon sentiment, est la plus facile de toutes, parce qu'elle n'a ny coniugaisons de verbes, ny declinaisons de noms: mais auec vne seule voix ou

parole,

parole, y adjouſtant vn aduerbe ou pronom, elle fait cognoiſtre le temps paſſé, preſent ou futur, le nombre ſingulier, ou plurier, & ſupplée en ſomme à tous les mœufs, & à tous les temps, à & toutes les perſonnes, comme auſsi à la diuerſité, tant des nombres que des cas. Par exemple ce mot, Auoir, qui en langue Cochinchinoiſe, s'exprime par celuy de *Co*, ſans autre variation, qui adjouſtant vn pronom, ſeruira à tous vſages, & ainſi ce que nous dirions en coniugant, i'ay, tu as, il a. Eux ſe contentants du pronom, ſans varier le verbe, diroiét, Ie auoir, tu auoir, luy auoir. De meſme maniere pour ſuppleer la diuerſité des temps, ils diroient au preſent, ie maintenant auoir, pour le paſſé, ie deſia auoir, pour le futur ie apres, ou à l'aduenir auoir, & ainſi de l'vn à l'autre, ſans iamais changer leur *Co*. D'où il eſt aiſé à voir combien ceſte langue ſe peut apprendre aiſement, comme en effect en ſix mois que i'y fus, i'en appris autát qu'il m'en falloit pour traitter auec eux, & meſme entendre leurs confeſsions, quoy que ie n'en euſſe vne ſi parfaicte cognoiſſance: car à dire le vray, pour s'y rendre excellent, il faudroit bien quatre ans entiers.

Mais pour reprendre le fil de mon hiſtoire, ie diſois que la couſtume des Cochinchinois

estoit de ne faire pas seulement grand cas des hommes de lettres, recompensants leur grãd sçauoir, en les esleuants à de hauts, & honorables degrez de dignité, leur assignãts de bonnes rentes, & appointements: Mais qu'ils auoient encore en singuliere estime les personnes de courage, valeureuses, & excellentes aux armes. Ils s'y gouuernent cependant tout d'vne autre façõ, qu'on n'a pas accoustumé de faire icy. Car au lieu de donner à leurs grands & genereux Capitaines, comme on fait en ce pays vne terre, vn Conté, vn Marquisat, pour recognoistre leurs merites. Eux les recompensent, en leur sousmettants, tant de personnes, & vn nombre determiné de sujects & vassaux du Roy mesme, lesquels en quelque lieu du Royaume qu'ils soient, sont obligez de recognoistre pour leur Seigneur, celuy à qui le Roy les a donnez, auec obligation de le seruir de leurs armes, en tous les rencontres, où il en auroit besoin, comme aussi de luy payer tous les deuoirs, qu'ils souloient auparauant payer au Roy mesme. Et ainsi au lieu que nous disons, vn tel est Seigneur de telle place, Conte ou Marquis de tel lieu. Eux disent, celuy-cy est vn personnage de cinq cens hommes, cet autre de mille: le Roy a accreu le nombre de cestuy-cy

d'autre

d'autre mille, de celuy là de deux mille, augmentant de beaucoup leur grandeur, dignitez, richesses, & commoditez, en leurs donnant de nouueaux vassaux. De leurs guerres nous en parlerons au Chapitre suiuant. Reste à present de dire quelque chose plus digne d'estre sceuë, touchant leur gouuernemẽt ciuil. Premierement ils expedient les affaires plus promptement, ainsi qu'on fait dans les armées, & comme on dit *more belli*, que non pas dans les longueurs du barreau par voye de Iuges, Notaires, & Procureurs, auec toutes leurs procedures. Les Vice-Roys, & Gouuerneurs des Prouinces suppleãts à tous ces offices, lesquels donnent tous les iours Audience publique, quatre heures durant par chacun iour, dans vne belle & grande court, au dedans de leurs propres Palais, deux heures le matin, & deux heures de releuée. Là s'en vont tous ceux qui ont procez, representer leurs pretensions, & leurs plaintes, & le Vice-Roy ou Gouuerneur appuyé sur vne fenestre entend les griefs de chacun l'vn apres l'autre. Et d'autant que ces Gouuerneurs sont pour l'ordinaire, personnes de bon iugement, bien entendus, & experimentez dans les affaires, questionnants les parties à propos, & remarquants principalement, le sentimẽt des

assistants,

aſsiſtants, qu'ils conjecturent de leur contenance,& de l'approbation dont ils fauoriſent, ou le demandeur, ou le defendeur, ils rencontrent aiſement la verité de l'affaire,& ſur le champ, ſans autre delay prononcent la ſentence à haute voix, qu'on execute auſsitoſt ſans appel, ou autre forme de procez, ſoit qu'elle ſoit de mort, ou de banniſſement, ou de fouët, ou d'amende pecuniaire : chaſtiants le delit de chacun, ſelon les peines portées par les loix.

Les crimes dont ils s'accuſent pour l'ordinaire,& qui ſe chaſtient ſeuerement parmy eux ſont en grand nombre. Mais ſur tout ils puniſſent auec tout plein de rigueur, les fauſſaires, les larrons,& adulteres. Quand les premiers ſe trouuent conuaincus d'auoir chargé quelqu'vn à faux, d'vn crime dont il n'eſt pas coulpable, il eſt condamné ſans mercy, à ſubir le ſupplice qu'auroit merité l'autre, s'il auoit fait ce dont on l'accuſe. Et ſi le crime qu'on luy mettoit ſus, demandoit la mort, celuy qui luy a impoſé à tort ſera mis à mort. Et de verité la practique fait voir que céte façon de iuger eſt bien la meilleure, pour tirer la cognoiſſance certaine d'vne verité. Les larrons ſont chaſtiez à proportion de leur larrecins: car s'ils ont deſrobé quelque choſe

notable,

notable, on leurs couppe la teste, si vne chose de moindre consequence, comme par exemple vne poule on leur couppe vn doigt de la main, pour la premiere fois, s'ils y retournẽt, on leur en couppe vn autre, s'ils y sont surpris, pour la troisiéme on leur couppe l'oreille, si pour la quatriéme le col.

Les adulteres tãt hommes que femmes indifferemment, pour chastiment de leur crime sont exposez aux Elephans, qui les tuent en la maniere qui s'ensuit. On conduit le criminel hors de la ville dans vne plaine, & en presence d'vne infinité de personnes, qui y sõt accouruës, on le met au milieu de la place poings & pieds liez proche d'vn Elephant, auquel on lit la sentence de celuy qui doit estre supplicié, à ce qu'il l'execute de point en point. Et dont voicy l'ordre. Premierement qu'il le saisisse, l'empoigne, & l'estreigne auec sa trompe, & le tienne ainsi suspendu en l'air le monstrant à tout le monde, puis qu'il le jette en haut auec violence, attendant à le receuoir sur la pointe de ses dents, à ce que tombant de roideur, emporté de son poids, il s'y enferre, & que tout d'vn mesme coup il le rejette contre terre, & qu'en fin il le foule & pestrisse aux pieds. Ce que fait l'Elephant sans y manquer d'vn seul petit point, au grãd estonne-

estonnement, & terreur de tous ceux qui y sont presens, qui du supplice qu'ils voyent endurer à autruy, apprennent la fidelité qui se doit garder entre personnes mariées.

Il ne sera point hors de propos puisque nous sommes sur le discours des mariages, d'en dire icy quelques particularitez, auant que fermer ce chapitre. Il ne s'est iamais veu que les Cochinchinois, quoy que gentils ayẽt contracté des mariages dans les degrez qui sont defẽdus par les loix diuines, & naturelles, ny aussi peu dans le premier degré de la ligne collateralle de freres & sœurs. Es autres degrez le mariage est permis, à qui que ce soit moyennant qu'il n'ait qu'vne femme. Bien est vray que les plus riches, à tiltre de grandeur, & de liberalité, ont coustume d'auoir plusieurs concubines, taxants d'auarice & taquinerie ceux qui n'en nourrissent autãt que leurs rentes le peuuent permettre commodement. Celles cy s'appellent seconde, troisiéme, quatriéme femme, selon l'ordre de chascune, qui sont toutes suiuantes de la premiere, qui est estimée, & est veritablement & réelement leur femme, & c'est à elle de choisir les autres à sa fantasie, & les donner à son mary. Leurs mariages ne sont pas pourtant indissolubles, les loix de la

Cochin-

Cochinchine permettants le diuorce, quoy que non pas ſimplement à la ſeule volonté & plaiſir de l'vne, ou l'autre partie. Eſtant neceſſaire pour cet effect, qu'ils prouuent premierement ce pourquoy ils ſe veulent quitter, y ayant pluſieurs crimes determinez, leſquels eſtant bien auerez, il eſt loiſible de ſe retirer du premier mariage, pour en contracter vn autre de nouueau. Ce ſont les maris qui portent le doüaire, leſquels auſsi quittent leur propre maiſon, pour aller demeurer en celle de leurs femmes, des moyens deſquelles ils ſont entretenus, n'y ayant qu'elles qui meſnagent ſeules toutes les affaires de la maiſon, portants le fais du gouuernement de de la famille, tandis que le mary ſe tient au logis, ſans rien faire, & ſans ſe mettre en peine, s'il y a vn ſeul denier, ſe contentant d'eſtre pourueu de ce qui luy fait beſoin pour ſa table, & pour ſe couurir.

CHA-

## CHAPITRE VII.

### *DES FORCES DV ROY DE LA Cochinchine, & des guerres qu'il à dans son Royaume.*

IL a esté dict dés le commencemẽt de ceste histoire, que la Cochinchine estoit vne Prouince desmembrée du grand Royaume du Tunchim, que s'vsurpa iniustement le grand Pere du Prince qui regne auiourd'huy, qui en ayant eu le gouuernement, se rebella contre le Roy du Tunchim. A quoy faire il ne se trouua pas peu enhardy, quand il se vit muni en biẽ peu de temps de diuerses pieces d'artillerie, recouuertes, & recueillies du naufrage, & debris de plusieurs nauires, & galeons, tant Portugais que Hollandois contre ses escueils, lesquelles furent peschées de ceux du pays, dont il s'en voit encore auiourd'huy, dans le seul palais du Roy, bien soixante pieces, & des plus grandes. Les Cochinchinois s'estant rendus si adroits & experimentez à les manier, qu'ils surpassent en cela les Europeans mesmes, aussi ne faisoient-il,

quaſi autre choſe, que tirer tous les iours au blanc dont ils deuinrent ſi fiers, & ſi glorieux, & telle fut l'opinion qu'ils conceurent de leur valeur, que ſoudain qu'ils voyoient aborder à leurs ports les nauires de noſtre Europe, auſsi toſt les canoniers du Roy ſe preſentoient pour les deffier, mais les noſtres cognoiſſans deſia qu'ils ne leur eſtoient pas comparables, eſquiuoient tant qu'ils pouuoient ceſte lice, ſçachans tres-bien par experience, qu'il ſont plus aſſeurez de donner, ou ils veulēt auec leur artillerie, que d'autres ne feroient pas auec vne Arquebuze, qui eſt vn baſton, duquel ils s'aident encore fort bien pour autant qu'ils ſortent à toutes heures à la campagne à grandes bandes, pour s'exercer & accouſtumer à bien tirer. Ce qui ayda encore beaucoup à le faire reſoudre à ceſte reuolte, & à ſe bander contre ſon Prince, fut de ſe voir cent galeres & d'auantage, au moyen deſquelles s'eſtant rendu puiſſant ſur mer, comme il l'eſtoit deſia ſur la terre, à raiſon de ſon artillerie, il luy fut ayſé de conduire à chef ſon deſſein & entrepriſe contre le Roy du Tunchim ſon Seigneur. Ioint que le commerce continuel auec les Iaponois, auoit apporté dans le pays vne grande quantité de coutelas ou cimeterres, de la façon du

Iapon,

Iapon, dont la trempe eſt tres-excellente. D'auantage le pays luy fourniſſoit grand nombre de cheuaux, leſquels encore que petits, ſont toutefois bons & genereux, & ſur leſquels ils combattent auec des dards, en quoy ils ne ceſſent de s'exercer tous les iours. La puiſſance de ce Roy eſt telle que quand bon luy ſemblera, il pourra mettre ſur pié quatre vingt-mille combatans. Auec tout cela cependant, il ne laiſſe pas de craindre touſiours le Roy du Tunchim, dont les forces ſont quatre-fois plus grandes. Auſsi pour demeurer d'accord, & ſe tenir en bõne intelligence auec luy, il luy paye vn tribut de tout ce qui ſe peut tirer de ſon Royaume, pour la commodité de celuy du Tunchim, & particulierement d'or, d'argent, & de ris, luy fourniſſant en outre des ais, & autre bois pour baſtir des galeres. Et le ſeul ſujet qui le fit reſoudre de faire ligue, auec le fils du defunt Roy, qui a auiourd'huy le Gouuernement de la derniere Prouince du Tunchim, qui touche la Chine, fut que celuy-cy demeurant vainqueur, & ſe faiſant maiſtre de tout le Tunchim, la Cochinchine demeureroit deſchargée de ſon tribut.

Or pour mieux entendre ce qui en eſt, il faut ſçauoir que du temps que i'eſtois en la

Cochinchine, ce n'estoit pas le fils du feu Roy du Turchim, qui prist possession du Royaume, mais son Oncle, des mains duquel ce ieune Prince se desroba pour sauuer sa vie, & se refugia dans la derniere Prouince du Royaume, qui confine à la Chine. Ou ayant esté recogneu pour ce qu'il estoit, sçauoir est fils du Roy defunt, ces peuples le choisirent pour leur Prince, & par son bon gouuernement, il auoit desia si bië gaigné les cœurs, que le Roy du Tunchim, son oncle, ëtra en de tres-grandes apprehensions, qu'il ne se ligua auec le Roy de la Cochinchine, qui possedoit l'autre bout de ses terres, pour l'enfermer entre eux, & deposseder du Royaume qu'il s'estoit iniustement vsurpé. Sur ces defiances il cõtinua tous les ans de leuer vne grosse, & puissãte armée, pour aller contre ce Prince, & le defaire, mais ce fut tousiours en vain. Car son armée ayant à marcher par necessité durant cinq ou six iournées, par des chemins ou ne se rencontroit autre eau, à boire que de certains fleuues, qui descendoient du pays de l'ennemy. L'armée trouua que l'eau en estoit empoisonnée par les gens du Prince, auec vne certaine herbe. Si bien que venans a en boire hommes & cheuaux mouroient, dont force luy fut de se retirer, ayant fait vne grande despen-

despense, & pris bien de la peine sans effet.

La discipline militaire, & la façon de se gouuerner en guerre, est presque la mesme qu'en Europe. Ils gardent les mesmes ordres à dresser leurs esquadrõs, aller aux escarmouches, à l'assaut, & faire les retraites. Et ce Roy a d'ordinaire la guerre en deux endroits de son Royaume. Pource que premierement, il faut qu'il se tienne tousiours sur la defensiue du costé du Roy du Tunchim, lequel comme nous disions, le menace incessamment, & luy donne tousiours quelque attaque sur les confins. C'est pourquoy le Roy de la Cochinchine fait sa demeure, en Sinuua derniere Prouince de son Royaume, pour se tenir plus prest à porter ses forces sur la frontiere du Tunchim, qui est l'entrée d'vne Prouince fort puissante, & qui d'ordinaire est pourueuë de Gouuerneurs de longue experience, & bien entendus au fait de la guerre.

Il est en second lieu tousiours en alarme du costé d'Occident, au dernier endroit de son Royaume dit *Renram*, contre le Roy de Chiampa les efforts, duquel il repousse bien aisement, pour n'estre si puissant que luy & n'y a besoin d'autres forces, que de celles de la Prouince mesme : le Gouuerneur auec ses soldats suffisants pour la deffendre.

En outre il eſt en de continuels armements, & leuées de gens pour le ſecours du Roy de Cambogia, qui a eſpouſé vne ſienne fille naturelle, luy fourniſſant des galeres, & des gens contre le Roy de Siam. Si bien que de tous coſtez auſsi bien par mer que par terre ſe fait retentir le nom glorieux, & la reputation des armes des Cochinchinois.

En mer ils font la guerre ſur des galeres, comme il a eſté dit, chaſcune deſquelles à ſes pieces de canon, & eſt bien fournie de mouſqueterie. Et ne trouuera on point tant eſtrãge, d'entendre que le Roy de la Cochinchine, à touſiours plus de cent galeres, bien equipées, & en bon ordre, quand on ſçaura en quelle ſorte, il y pouruoit.

On doit donc ſçauoir que les Cochinchinois n'ont pas la couſtume d'auoir des chiormes de delinquants ou autres forçats, ſur leurs galeres. Mais quand ils ſont pour ſe mettre actuellement ſur mer pour combattre, ou pour quelque autre ſujet, à l'heure ils les fourniſſent d'autant de gens, qu'il faut en la maniere qui ſuit. On fait ſortir ſourdement force Sergeãts, & Commiſſaires, qui à meſme tẽps, ſans qu'on y pẽſe, vont par tout le Royaume, & auec des mandements qu'ils ont du Roy mettẽt auſsi toſt la main, ſur le colet, & ſe ſaiſiſſent

ſiſſent de tout autãt de perſonnes qu'ils trouuent propres à manier la rame, & les meinent indifferement aux galeres, n'eſtoit qu'a raiſon de leur extraction noble, ou pour quelque autre conſideratiõ, ils en fuſſent exempts, & priuilegiez. Et ne faut pas penſer que cela ſoit ſi difficile qu'on ſe l'imagine d'abord, d'autant que premierement ils ſont auſsi bien traittez dans les galeres qu'autre part, & mieux paiez. De plus leurs femmes, & enfants, & toute leur famille eſt entretenuë aux deſpẽs du Roy, de tout ce qui leur eſt neceſſaire, ſelon leur condition, & qualité, pour tout le temps que leurs maris, ſont abſents de leurs propres maiſons. Et ces perſonnes ne ſeruent pas ſeulement pour ramer, mais encore pour en venir aux mains, quand il en eſt queſtion, & combattent valeureuſement. A cet effet on donne à chaſcun ſon arquebuſe, ou mouſquet, auec des dards, coutelas ou cimeterres: & comme les Cochinchinois ne ſe feignent point, ſont hardis, & valeureux à l'abord, & aux aproches auec leurs rames, mouſquets, & iauelots, ils ne le ſont pas moins au choc, & à la meſlée, où ils font de rares preuues de leur valeur. Leurs galeres ne ſont, ny ſi grandes, ny particulierement ſi larges, que les noſtres, mais elles ſont ſi leſtes, & ſi bien releuées d'or &

 d'argent,

d'argent, qu'il les fait extrememẽt beau voir. La proüe nommément qu'ils tiennent estre le lieu plus honorable, est toute d'or. C'est la place du Capitaine, & des personnes plus cõsiderables, & la raison qu'ils en donnent, est celle-cy, que le Capitaine se deuãt tousiours trouuer le premier aux occasions, qu'il est bien raisonnable qu'à ceste fin, il soit en teste, & au lieu le plus hazardeux de la galere.

Entre autres armes defensiues, dont ils se seruẽt aux combats sont certains petits boucliers ou rondaches en forme d'ouale, toutes creuses, & de telle hauteur, que commodement elles peuuent couurir tout vn homme, & si legeres qu'ils s'en seruent sans peine, & sans en estre aucunement incommodez. Sert aussi grandement, pour la deffense des villes de ce Royaume, leur façon de bastir les maisons, qui n'estans que d'ais, & appuyées seulement sur des colomnes de bois, cõme nous auons dit, s'il arriue que l'ennemy vienne auec tant de forces, qu'ils se resoluent à ne point tenir contre luy. Chacun prend son petit mesnage, & s'en court refugier aux montaignes, mettans le feu à leurs maisons, & n'y laissant autre chose que les restes d'vn lamentable incendie. Si bien que ne demeurant rien ou les ennemis se puissent fortifier,

&

& maintenir, ils sont contraints de se retirer dans leurs pays: & eux retournans dans leur terre, rebastissent d'autres maisons, en fort peu de temps, & remettent la ville tout de nouueau comme elle estoit auparauant.

---

## CHAPITRE VIII.

### *DV COMMERCE ET DES PORTS de Mer de la Cochinchine.*

LA Cochinchine estant si abondante, cõme nous auons dit cy deuant, en toutes sortes de commoditez pour la vie humaine. Cela fait que son peuple se mõstre moins curieux, & enclin à voyager ailleurs, pour y trafiquer, aussi ne font-ils iamais leurs voyages sur mer si longs qu'ils perdẽt de veuë, les costes & riuages de leur chere, & bien-aymée patrie. Ils sont nonobstant fort faciles à donner entrée en leurs ports aux estrãgers, & prẽnent vn singulier plaisir à voir qu'on vienne pour trafiquer en leur terre, non seulement, des Royaumes, & Prouinces voisines, mais aussi des pays plus reculez. A ce sujet ils ne leur est pas besoin d'vser de grãds artifices, les estrangers y estans suffisammẽt allechez par la

la fertilité du pays, & portez par le desir des richesses qui y regorgent. Et pource non seulement ceux du Tunchim, de Cambogia, de Cinceos, & autres lieux voisins, s'y transportent: mais encore on y voit arriuer tous les iours des Marchands des contrées, les plus esloignées, comme de la Chine, de Macao, du Iapon, Manille, & Malacca, portans tous de l'argent en la Cochinchine pour en rapporter des marchandises du pays. Lesquelles ne s'achetent point, mais s'eschangent auec le mesme argent qui se debite comme marchandise, rehaussant ou diminuant de prix, selon qu'il y en a en plus grande, ou en moindre quantité, ne plus ne moins que la soye, & les autres denrées.

La monnoye dont on achete toutes choses est de leton, & toute de mesme valeur comme seroit d'enuiron vn double, dont les cinq cens feroient vn escu, ceste monnoye est parfaictement ronde, empreinte & marquée du coing, & des armes du Roy, & chasque piece est percée au beau mitan, par où elles s'enfilent par milliers chasque liasse ou cordon valant deux escus.

Les Chinois & Iaponois sont ceux qui font le principal negoce de la Cochinchine en vne foire, qui s'assemble tous les ans en vn de ses ports,

ports,& dure enuiron quatre mois. Ceux-là y apportent ſur leurs joncs, la valeur de quatre ou cinq millions en argent:& ceux-cy ſur certains vaiſſeaux qu'ils nomment des sõmes vne infinité de ſoyes fines, auec d'autres marchandiſes propres de leurs pays. Le Roy tire vn gros reuenu de ceſte foire pour les daces & impoſts qu'il y met, & tout le pays en reçoit vn gain indicible. Et comme d'vn coſté les Cochinchinois n'ont nulle ſorte d'ouurages,& manufactures, pour ne s'adonner aux arts mechaniques dãs l'oyſiueté, ou les plõge l'abondance,& fertilité du pays: & que d'ailleurs ils ſe prenent aiſemẽt des curioſitez, qui viennent des autres endroits, il arriue de là qu'ils les priſent beaucoup, & qu'en faiſant eſtat ils les veulẽt acheter à quelque prix que ce ſoit,& n'eſpargnent pas l'argẽt pour auoir des choſes, qui de ſoy ne sõt pas de grãd prix, comme par exẽple des peignes, des aiguiles, des bracelets, des pendants d'oreille de verre, & d'autres babioles, & meſnage de femmes. Et me ſouuiens d'vn Portugais, qui ayant apporté de Macao en la Cochinchine, vne boëtte pleine d'aiguilles, qui ne luy pouuoit auoir couſté plus de trente ducats, en gaigna plus de mille, vendant vne reale la piece en la Cochinchine, ce qui ne luy auoit pas couſté vn double

double à Macao. En fin ils achetent à l'enuy l'vn de l'autre, tout ce qu'ils voyent, pourueu qu'il soit nouueau & vienne de loing, à quoy ils deboursent l'argent sans difficulté. Ils sont desireux à toute reste de nos chapeaux, de nos bonnets, ceinturons, chemises, & de tous nos autres habits, pour estre grandement diuers des leurs. Mais sur tout ils prisent bien fort le corail.

Quant aux ports c'est asseurement chose digne d'admiration, qu'en l'espace d'vn peu plus de cent lieuës, on y en conte plus de soixante, tous lieux propres pour aborder, & prendre terre. Ce qui vient de ce qu'il y a en ces riuages plusieurs grands bras de mer. Le plus beau port où arriuent tous les estrãgers, & où se fait cette si renommée foire dont nous auons parlé, est celuy de la Prouince de Cacciam. On y ētre par deux ēboucheures de mer. L'vne s'appelle Pulluciambello, & l'autre Turon. Les embouchcures sont distantes trois ou quatre lieuës, l'vne de l'autre, par lesquelles apres que la mer ainsi diuisée en deux bras, s'est estenduë sept ou huict lieuës dans la terre, faisant comme deux fleuues tousiours separez, elle se rejoint en fin, & jette dans vn grand fleuue, où se rendent pareillement tous les vaisseaux qui y entrent

entrent des deux costez.

Le Roy de la Cochinchine permit autresfois aux Iaponnois,& Chinois, de se choisir là vn lieu & place commode pour s'y bastir vne ville, pour plus grande aylance de la foire dont nous auons parlé. Ceste ville s'appelle Faifo, laquelle est si grande qu'on peut bien dire qu'il y en a deux, l'vne des Chinois, l'autre des Iaponois. Chacun ayant pris leur quartier à part,& leurs Gouuerneurs separez, & viuans à leur mode: les Chinois selon les loix & coustumes particulieres de la Chine: & les Iaponois selon les leurs.

Et d'autant que comme nous auons dit, le Roy de la Cochinchine n'en refuse point l'entrée à pas vne nation, la laissant libre & ouuerte à toute sorte d'estrangers,les Hollãdois y estoient venus,aussi bien que les autres auec leurs nauires chargez de force marchandises. C'est pourquoy les Portugais de Macao prindrent dessein de despescher vn Ambassadeur vers le Roy,qui au nõ de tous le suppliast,que les Hollandois comme leurs ennemis iurez fussent exclus de la Cochinchine. A quoy fut employé vn braue Capitaine nommé Ferdinand de Costa, qui en vint heureusement à bout,quoy que nõ sans beau-

beaucoup de difficulté. Car il fit tant que le Roy defendit par Edit aux Hollãdois, de s'aprocher des terres de son obeyssãce sur peine de la vie. Mais cõme ceux de Macao apprehenderent, que cet Edit fut mal gardé, ils s'aduiserent d'enuoyer vne nouuelle ambassade à la Cochinchine, afin d'en obtenir la confirmation, & chargerent leurs deputez de faire entendre au Roy qu'il y alloit de son interest, & que si il n'y pouruoyoit , il y auoit à craindre, que les Hollandois auec le temps comme fort accorts, & rusez, qu'ils sont, ne s'essayassent d'enuahir vne partie du Royaume de la Cochinchine, ainsi qu'ils auoiẽt desia fait en quelque autre endroit des Indes Mais quelques personnes bien entenduës du mesme pays, leur donnerent aduis de ne parler de la sorte au Roy, d'autant que ce seroit le vray moyen de faire, que les Hollandois eussent la permission de venir trafiquer dans le pays, & d'y inuiter toute la Hollande. La maxime des Cochinchinois estant de ne tesmoigner iamais d'auoir la moindre apprehension d'aucune nation qui soit au monde. Tout au contraire du Roy de la Chine, qui craignant tout, ferme la porte aux estrangers, & ne leur permet le trafic en son Royaume . Et que pourtant il falloit que l'Ambassadeur se ser-
uit

nit d'autres raisons,pour obtenir ce qu'il demandoit.

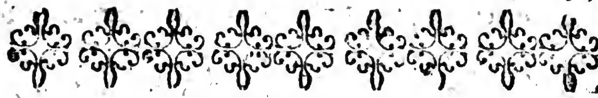
Le Roy de la Cochinchine a tousiours témoigné d'aymer extraordinairemẽt les Portugais,qui viennent pour trafiquer dans son Royaume.Et par plusieurs fois leur a offert, trois ou quatre lieuës de pays,dans l'endroit le plus fertile,& abondant qui soit aux enuirons du port de Turon,à ce qu'ils y bastissent vne ville,auec tout ce qui leur seroit besoin, de mesme qu'ont fait les Chinois & Iaponois. Et s'il m'estoit permis de dire mon sentiment sur cela au Roy Catholique, ie luy dirois qu'il feroit tres-bien de commander aux Portugais de vouloir accepter l'offre pleine de courtoisie,qui leur est faicte, & d'y bastir au plustost vne bonne ville, laquelle leur seroit vn lieu de seureté,& de refuge,& seruiroit de prompte deffense pour tous les nauires qui passent à la Chine. Ioint qu'on y pourroit entretenir vne flotte toute preste contre les Hollandois,qui vont à la Chine & au Iapon,lesquels bon gré,mal gré qu'ils en ayent sont obligez de passer par le milieu du canal,qui est dans la coste de ce Royaume, és Prouinces de Renram,& des Pulucambis, & les escueils des Pulusis.

Voila le peu qu'il m'a semblé bon de raconter,

ter, auec toute verité, de l'Estat tẽporel de la Cochinchine, selon la cognoissance, que i'en y peu prendre, durant le temps de quelques années que i'y ay demeuré, comme on le cognoistra mieux, en la seconde partie de ceste Relation.



SECONDE



# SECONDE PARTIE DE L'ETAT SPIRITVEL DE LA COCHINCHINE.

## CHAPITRE I.

*DE L'ENTREE DES PERES DE la Compagnie de IESVS en ce Royaume, & des deux Eglise: qu'ils bastirent, l'vne à Turon, & l'autre à Cacciam.*

AVANT que les Peres de la Compagnie de IESVS fussent allez dans la Cochinchine, la coustume des Portugais estoit, quand ils y alloient pour trafiquer, d'y mener auec eux de Malaca, & de Macao quelque Chapelain pour leur dire la Messe, & leur administrer les Sacremẽs pour tout le temps qu'ils y negotioient, qui estoit

d'ordinaire de trois ou quatre mois de suite; comme en cas pareil, les Castillans y en amenoient de Maniglia. Mais comme ces bons Prestres n'auoient autre obligation que de seruir les Portugais, ils se soucioient fort-peu de trauailler au bien, & aduancemēt spirituel des peuples de ce pays là, & ne se mettoient guerre en peine d'apprendre leur lāgue, n'apportans pas beaucoup de diligēce pour leur communiquer la lumiere du Sainct Euangile. Ce n'est pas neantmoins, qu'il ne s'en soit trouué quelqu'vn de ceux là, qui a bien eu le front, que de publier par l'Espagne, dans vn liure intitulé le voyage du monde, qu'il auoit catechisé, & baptisé l'Infante de la Cochinchine auec plusieurs Dames de la Cour. Estant cependant trés-asseuré, que iamais ny l'Infante, ny autre personne de ceste maison Royale, ne tesmoigna iusques à present la moindre enuie de se Christienner. Et combien que depuis nostre arriuée en ce pays, année aucune ne se soit passée, sans que nous ayons esté faire la reuerence au Roy, & traitté auec tous les Seigneurs de la Cour, cependant l'Infante n'a iamais monstré par aucun signe n'y qu'elle fut Chrestienne, ny mesme qu'elle sceut chose quelconque de ce qui concernoit le Christianisme. D'où il est

aisé

aisé de iuger, combien ce discours est farcy de mensonges, & remply de fables, semblables à celle qu'il va encore racontant en ce mesme lieu, de ceste mesme Infante, qu'elle demandoit à se marier à ce Chappelain, & vne infinité de pareilles bourdes. Seulement sçauons nous, que quelques Peres Religieux de l'Ordre de S François de Maniglia, & vn autre de l'Ordre de Sainct Augustin party de Macao vindrent à la Cochinchine, poussez veritablement du desir de la conuersion de ces pauures ames. Mais n'y ayant rencontré le succez qu'ils y esperoient, à raison d'vn nombre de grandes & diuerses difficultez, qui se iettoient à la trauerse, ils furent contraints de retourner sur leurs passans rien faire, & reprendre le chemin de leurs pays. La diuine prouidence en ayant ainsi disposé, pour reseruer la culture de ce champ, aux trauaux & labeurs des enfans de Sainct Ignace. Ce qui s'est effectué en la maniere qui suit.

Quelques Marchands Portugais firent venir l'enuie aux Superieurs de la Compagnie de IESVS à Macao, du grand fruict qui se pourroit faire à l'honneur & plus grande gloire de Dieu, en la Cochinchine, si quelques ouuriers de cette mesme Compagnie

courageux,infatigables, & ardens au zele de l'auancement des ames y estoient enuoyez. Et en particulier vn Capitaine homme zelé entreprit à dessein d'induire le Pere Prouincial, par les instances qu'il luy en feroit de ne vouloir abandonner sans secours, vn Royaume si capable d'estre instruit & enseigné des choses de Dieu. Le Pere Prouincial trouua ceste demande si conforme à l'esprit de nostre vocation, que sans luy faire plus long temps attendre sa resolution, il luy accorda ce qu'il demandoit,& destina pour ceste entreprise,le Pere François Buzome qui auoit leu la Theologie à Macao. Il estoit natif de Gennes, nourry pourtant au Royaume de Naples,où il fut receu en la Compagnie, & de là enuoyé aux Indes auec le Pere Iacques Carauaglio Portugais, qui deuoit essayer de passer au Iapon par la Cochinchine, ainsi qu'il fit.Ce fut celuy qui au milieu d'vn estang d'eau froide au cœur de l'hyuer exposé à la mercy des neiges, & des vents, rendit l'ame dans ceste eau gelée,mourant par la rigueur du froid,pour l'amour de nostre Sauueur : Comme le declare amplement le narré de son martyre. Le Pere Carauaglio estant donc party, le Pere Buzome qui resta seul dans la Cochinchine, auec vn de nos freres

Coad-

Cadjuteurs,ſe mit incontinent, tout ardent & embrazé qu'il eſtoit du deſir de lauuer les ames, à procurer leur conuerſion,par toutes les voyes poſsibles; pour ce faire, il commence ſa miſsion dans Turon, ſans ſçauoir encore la langue, & meſme ſans auoir perſonne qui luy ſeruit de truchement,ne trouuant ame viuante, qui ſceut dauantage de la langue Portugaiſe,que ce qu'il luy en falloit pour vendre, & acheter, & encore à toute peine. Sinon qu'auec cela quelques-vns auoient en outre apris certains mots, & manieres de parler,dõt les interpretes des Chapelains d'vn nauire, qui y vint deuant que la Compagnie y fut entrée, ſe ſouloient ayder pour demander aux Cochinchinois s'ils vouloient eſtre Chreſtiens; & en auoient deſia fait quelques vns de ceſte ſorte. Mais qu'on pouuoit bien pluſtoſt appeller Chreſtiens de nom,que de profeſsion,& qui encore ne ſçauoient pas meſme ce que ſignifioit le nom de Chreſtien. Et ce à raiſon de la façon de parler,auec laquelle les interpretes ſouloient demander à ces infideles,s'ils auoient enuie de ſe faire Chreſtiens. Pource que les mots dont ils ſe ſeruoient, ne vouloiẽt dire autre choſe, ſinon que ne vous plaiſt-il pas de deuenir Portugais. Dequoy le Pere François Buzome

s'apperceut par vn rencontre que ie m'en vay dire. Il se joüoit vne comedie en la place publique, en laquelle le Pere vit que pour entr'acte, ou entremets, ils faisoient venir vn certain personnage, en habit de Portugais auec vn ventre qu'on luy auoit fait à dessein, & par artifice si gros, qu'au dedans si cachoit vn petit enfant. Celuy-cy, deuant tout le monde, faisoit sortir ce petit enfant de sa grosse bedene, & luy demandoit s'il ne vouloit pas entrer dans le gros ventre du Portugais par ces paroles. *Con gnoo muon bau tlom laom Hoalaom chiã.* C'est à dire, mõ petit fils voulez vous entrer, ou non dans le ventre du Portugais, & le garçon respondoit qu'ouy, & celuy là l'y mettoit & l'en retiroit de nouueau, luy faisant la mesme demande à diuerses reprises, & repetãt souuent ces paroles de risée pour donner du plaisir aux spectateurs.

Le Pere s'apperceuãt, que les mots que disoit si souuent ce basteleur, *Muon bau, tlom, laom Hoaloam chiam,* estoient les mesmes q̃ ceux dont vsoient les interpretes, pour conuier ces infideles à se faire Chrestiens, pour lors il vit bie͂ la tromperie & abus qui s'estoit glissé iusques à lors dans la Cochinchine, & auoit pris pied dans l'esprit de ce peuple, qui croioit, que se faire Chrestien, n'estoit autre chose,

chose, que laisser d'estre Cochinchinois pour deuenir Portugais: Ce q̃ ce farceur representoit par gausserie en cete Comedie, où cet enfant deuoit entrer dãs le ventre de celuy qui faisoit le persõnage du Portugais. Aussi le P. mit-il bon ordre, autãt qu'il luy fut possible, qu'vn si damnable erreur s'ostast de l'esprit de ces peuples. Instruisant ceux qui seroient desia baptisez de l'obligation qu'ils auoient, & dõnant à entendre à ceux qui se presenroient à luy de nouueau pour se faire Chrestiens, en quoy cõsistoit le S. Baptesme, ce que c'estoit d'estre Chrestien, en procurant sur tout, que les interpretes en fussent bien informez, à ce que par apres ils le seruissent fidelement en l'instruction des autres, leur faisant changer de termes, & prendre ceux-cy en la place, *Muon bau dau Christiam chiam*, c'est à dire voulez vous accepter la loy des Chrestiens, ou non. Et fit si bien, par le soin extraordinaire qu'il y apporta, & par son ardante charité, qu'en peu de iours, il commença de iouir de ses trauaux, & fatigues, tant à reformer ceux qui n'estoient Chrestiens que de nom, qu'en conuertissant encore plusieurs autres à la foy. Ce ne fut pas seulement à Turon, où estoit sa demeure ordinaire, mais éco-re en plusieurs autres endroits qu'il laissa vne

tres-bonne odeur de son enflamée charité,& zele des ames infatigable, prenant tãt de peine à instruire les vns, conuertir les autres,& à les disposer au S.Baptesme, auec vne ferueur si vehemente,& tel concours de ces peuples, qu'en fort peu de temps ces nouueaux Chrestiens bastirent vne grande Eglise,& fort capable à Turon, dans laquelle se celebroit publiquemẽt le tres-sainct sacrifice de la Messe, & la doctrine Chrestiẽne s'y preschoit,& enseignoit auec vn indicible contentement, par le moyen des interpretes qui estoient desia tres-bien instruicts, & tous demeuroiẽt affectionnez au de là de tout ce qui se peut dire au Pere François Buzome, lequel outre qu'il estoit homme de grand,& profond sçauoir,& d'vne eminente vertu le gaigna tellemẽt l'affection de ces peuples gentils par sa grande douceur & courtoisie qu'ils couroient tous à luy,& se plaisoient vniquement en sa compagnie. Comme on le verra ẽcore plus particulierement en ce qu'il fit à Cacciam, qui est la ville où demeure le Roy, à six ou sept lieuës à costé de Turon allant par eau sur la riuiere.

Le P. Buzome remua si bien les cœurs en ceste Cour, qu'il n'y tarda gueres, sans qu'on luy eust destiné vne place, pour bastir vne Eglise laquelle fut esleuée en tres-grãde diligence,

gence, tous y contribuans du leur, tant à la despense qu'en y trauaillant eux mesmes, selõ leurs moyens, & pouuoir. On luy assigna encore vn bon logis, & fort capable, pour y fõder la residence des Peres, qui auec le temps y deuoient venir demeurer pour instruire ce peuple és mysteres de nostre saincte foy. Tout cela se fit principalement par l'assistance d'vne tres-noble Dame qui se cõuertit, & eut le nom de Ieanne sur les saincts fonds du Baptesme. Ceste-cy n'entreprist pas seulement la fondation de l'Eglise, & maison susdicte, mais dressoit de plus en sa maison plusieurs Autels & Oratoires, remerciãt incessãment l'vnique, & vray Dieu du Ciel, & de la terre, de la grace qu'il luy auoit faicte, de luy auoir ouuert les yeux, pour luy communiquer la lumiere de la saincte foy. Dieu opera toutes ces merueilles en moins d'vn an, par l'entremise de son seruiteur le P. François Buzome. Le bruit en estant venu iusques à Macao, il sembla bon au P. Prouincial d'y enuoyer l'an suiuant, vn autre Pere plus ieune d'âge auec vn frere Iaponnois, à ce qu'apprenãts la langue, ils peussent par apres prescher, sans qu'il leur fut besoin d'interprete. Et celuy qui y fut enuoyé, fut le Pere François de Pina Portugais, qui auoit esté escolier de

Theo-

Theologie, sous le Pere François Buzome. Or iaçoit qu'en ceste seconde année, Dieu ne leur fit pas la grace de remporter de si grands fruicts pour la conuersion des ames, qu'ils auoient fait l'année precedente, ils furent toutesfois plus grands quant aux trauaux, qui leur vindrent d'vne cruelle & furieuse persecution, suscitée par le semeur d'iurove, qui depitant de rage qu'il auoit de voir si heureusement germer, & pousser auec tant de succez ceste diuine semence, fit tout son effort pour la suffoquer en ces commencemens, comme se verra au Chapitre suiuant.

---

## CHAPITRE II.

*DE LA PERSECVTION QV'ENDURA ceste nouuelle Eglise de la Cochinchine, en ses commencemens, & comme i'y fus enuoyé de mes Superieurs, pour aider ceux qui y estoient desia.*

LA persecution commença contre les Peres, par vn accidēt ridicule d'abord, & de nulle consequence : mais qui par apres leur fut occasion de beaucoup de larmes. Il y eust

ceste année par tout le Royaume vne disette & sterilité tres-grande, d'autant que vint à manquer le desbord d'eau,& inondation,qui auoit coustume de venir en Automne, que nous auons dit en la premiere partie, estre si necessaire pour semer le ris,vnique entretien, & nourriture de ce pays. Ce qui fut cause que les Prestres de ces Gentils appellez Onsaïs, s'assemblerent en vn malheureux Conciliabule,pour rechercher, & resoudre entr'eux, quelle pourroit estre la cause d'vn si grand courroux de leurs Idoles, contre tout le Royaume, qu'il ne se peut flechir à la veuë de tant d'hommes,morts par tout de male faim,& ne se point toucher de compassion dans les extremitez d'vne si deplorable misere. Les aduis pris, il fut arresté du commun sẽtimẽt de tous, que n'estãt arriuée nouueauté aucune dãs le Royaume,qui allast plus directement contre l'honneur de leurs Idoles, que l'entrée qu'on auoit donné à certains estrangers en ce Royaume, auec permission de pouuoir publier vne loy du tout contraire au culte de leurs Idoles,que pour cela iustement irritez, ils s'en vengeoient asseurement, en soustrayant les pluyes, & deniant l'inondation si souhaittée à ceste terre. Ce point ainsi conclu,& resolu par entre-eux, auec

auec tout plein d'ignorance, ils allerent sur l'heure tous grommelans trouuer le Roy, & luy font instance, qu'il aye à chasser de tout son Royaume, les Predicateurs de céte nouuelle doctrine, & que c'estoit là l'vnique moyen d'appaiser le iuste courroux, & indignation des Dieux. Le Roy comme sage, & aduisé qu'il est, se prist à rire à ceste proposition, n'ignorãt pas, que c'estoit vne pure imagination, & chimere qu'auoient forgé ces Prestres, dont il fit d'autant moins de conte, que grande estoit l'estime qu'il auoit de nos Peres, & l'affectiõ singuliere qu'il portoit aux Portugais. Mais peu leur seruit ceste bonne responce du Roy, non plus que sa bonne volonté, pour se garantir de la rage de ces supposts du diable, qui firent si biẽ par leurs menées, & discours qu'ils esmeurent le peuple à demander au Roy, à toute instance, que les Predicateurs de l'Euangile fussent bannis du Royaume. Si que le Roy ne s'y pouuant opposer, sans grand danger de sousleuement, fit venir à soy les Peres, & leur dit auec tout plein de sentiment, qu'il cognoissoit bien la folie de ce peuple, & l'ignorance de ses Prestres: mais que ce seroit faire contre la prudence, que de vouloir s'opposer au torrent impetueux de ceste populace, ainsi mutinée,

& re-

& resoluë en vn affaire qui la touchoit de si prés, où il s'agissoit d'apporter quelque remede au mal cõmun de la famine qui les tenoit à la gorge, & que pourtãt pour destourner l'orage, ils souffrissent de s'absenter pour quelque temps de sõ Royaume, & d'en vouloir sortir au plustost. Les Peres pleuroient à grosses larmes à ce discours, tãt il leur faisoit mal de laisser ainsi à l'abandon ce tendre, & ieune plant de la Chrestienté. Mais comme obligez de se conformer tousiours en tout, & par tout au bon plaisir de Dieu, ils se disposerent à s'embarquer promptemẽt. Vray est, que quand ils furent entrez dans leurs vaisseaux, pour obeyr au commandement du Roy, iamais il ne leur fut possible de desmarer du port, parce que desia certains vents contraires souffloient, qui durent d'ordinaire trois ou quatre mois, les Portugais les nomment vents generaux. Ce que voyans les Cochinchinois, ils ne voulurent leur permettre de r'entrer dans la ville, mais les contraignirẽt de s'arrester dans vne plaine hors de tout secours humain, exposez aux continuelles ardeurs du Soleil, qui sont tres-cuisantes en ces contrées. Ce ne leur fut pas cependant vn petit rafraischissement parmy ces chaleurs si vehementes, de voir la constãce de quelques nou-

nouueaux Chreſtiens, qui furent bien ſi courageux, que de ne point pour tout laiſſer leurs Maiſtres, les ſuiuans par tout, ſans les abandonner, leurs tenans compagnie, & les aidans du mieux qu'ils pouuoient ſe rendans de leur plein gré, & franche volonté compagnons de leurs ſouffrances. Mais le P. François Buzome euſt icy vn nouueau champ pour faire preuue de ſon courage, & de ſa vertu, pource que dans les meſaiſes & miſeres d'vne vie ſi incommode, il luy vint vne apoſtume en la poictrine, qui s'eſtant ouuerte rendit quantité de pus, & de corruption, & qu'il garda long-temps, ſuppurant de ceſte ſorte, ce qui l'incommodoit extremement.

Cependant le diable n'en demeura pas là, il ne ſe contente pas d'auoir reduit les Predicateurs de l'Euãgile, dans les diſgraces & incommoditez que nous venons de dire, il paſſe outre & donnant plus auant, fait de nouueaux efforts pour oſter tout credit à leur doctrine, & deſcrier tout à fait la Religion Chreſtienne, ſe ſeruant à ceſte fin d'vn de ces Onſaïs, lequel d'autant qu'il menoit vne vie d'Anachorete, s'eſtoit acquis à ceſte occaſion vne grande opinion de ſainctete. Ceſtuy-cy eſtant vn iour ſorty de ſon hermitage ſe donna bien ceſte vanité deuant tout le peuple,

peuple,que de se promettre de pouuoir obtenir par ses prieres,que les Idoles leurs enuoyeroient incontinent de la pluye,& sans plus tarder, suiuy d'vne grande multitude de peuple,il va tout au haut d'vne montagne, & commença là d'inuoquer les diables,les conjurant par certains mots qu'il disoit,& frappant trois fois du pied la terre, & là dessus voila soudain le Ciel qui se noircit, & verse vne grande ondée de pluye, laquelle biẽ que petite,veu le tres-grand besoin qu'on en auoit:fut ce neantmoins assez forte pour accroistre le credit de ce suppost d'enfer,& faire auoir à mespris nostre Saincte Foy,chacun disant qu'il n'auoit point encore veu que ces Prestres estrangers en eussent autant fait par leurs prieres enuers le grand Dieu, dont ils se disoyent seruiteurs. Ce rencontre apporta encore plus de fascherie,& de regret aux Peres que n'auoient fait toutes les mesaises,& necessitez qu'ils auoient souffert iusques alors. Mais la diuine prouidence ne manqua point de les reconforter bien à point dans ceste detresse. Ce fut par l'entremise de Madame Ieanne, qui leur predit par vn esprit de prophetie,qu'ils ne deuoient s'affliger dauantage de ce qui estoit arriué. Pource que dans fort peu de temps Dieu feroit

voir

voir à tout ce peuple l'hipocrisie, & feinte sainčteté de cet Onsay, & de ses Idoles, luy faisant perdre tout le credit, qu'il se seroit acquis iusques là. Ce qui se verifia de point en point, comme elle l'auoit preueu. Car le bruit de la sainčteté de cet homme icy, s'estant espars par tout, vint mesme iusques aux oreilles du Roy, qui aussi-tost le fit venir à soy, & luy bailla vn departement dãs son Palais, là il s'amouracha d'vne Concubine du Roy qu'il luy fut aisé de faire condescẽdre à ses desirs. Mais la chose fut sceuë, & encore qu'en la Cochinchine ce peché soit estimé pour treshorrible, & que par les loix du pays, celuy là soit punissable de mort qui s'oublie de la sorte que de cognoistre vne femme qui auroit esté au Roy. On ne pouuoit pourtant proceder contre celuy cy, qui estoit personne tenuë entre eux pour sacrée, si ce n'est en la façon que commandent les mesmes loix. Le Roy doncques pronorça contre luy qu'il eust à s'absenter, mais qu'il n'allast, ny du costé de l'Orient, ny du costé d'Occident, ny vers le Septentrion, ny vers le Midy, ny en aucun endroit que ce fust de son Royaume; publié qu'on eust cet arrest il fust executé. De maniere que l'Onsay ne se monstra plus à sa grande confusion, & iamais ne fut plus veu

ny

ny dedans ny dehors le Royaume.

Mais le diable ainsi honteusement escorné ny vomit son venin, & deschargea sa rage, cõtre les seruiteurs de Dieu. Soufflãt aux oreilles de ce peuple de mettre le feu à l'Eglise de Turon, ce qui fut fait au grãd creuecœur des Peres, qui regardoient du lieu ou ils estoient, ce piteux spectacle, sans aucun moyen d'y remedier.

Ce pendant la disgrace des Peres se sçait de tous costez aux enuirons, & les Peres de Macao, en receurent l'aduis au grand regret de tous ceux du College, qui touchez de cõpassion des miseres de leurs freres, se resolurent d'y pouruoir au mieux qu'ils pourroient se seruans de l'occasion d'vn vaisseau Portugais, tout prest à faire voile en la Cochinchine. Et les superieurs iugerẽt, que le tout reussiroit auec plus de succez, si deux Peres s'y en alloient dont l'vn prendroit le tiltre de Chapelain, pour s'en retourner par apres dans le mesme vaisseau, de peur de donner occasion aux Cochinchinois de se fâcher, & de les aigrir dauantage contre nous, & l'autre qui estoit pour y demeurer, s'y en iroit en habit desguisé, & sans se faire cognoistre. Le P. Pierre Marquez Portugais fut choisi pour le Chappelain, & le bõ-heur voulût pour moy,

que ie luy fusse donné pour compagnon, la saincte obeissance en ayant ainsi disposé. Et quoy que ie fusse destiné de nostre R.P. Geral pour le voyage de la Chine, i'embrassay cependant bien volontiers & de toute l'estéduë de mon cœur, l'occasion qui se presētoit, de me dedier à nostre bon Dieu, pour la Cochinchine, & pour le soulagemēt de nos bons Peres si affligez. Ioint qu'à raison de la persecution esmeuë dans la Chine, ie m'en voyois tout à fait forclos. Ie partis donc de Macao en habit de seruiteur, & quelque temps apres arriuay en la Cochinchine, le propre iour de ma naissance en ce monde, & peu s'en fallut qu'il ne fut aussi celuy de mon entrée dans le ciel. Mais il pleust à la diuine prouidence d'en ordōner autrement, ou parce que mes pechez me rendoient indigne de ceste si grande faveur, ou par quelque secret iugement, qui n'est cogneu qu'a Dieu seul.

Comme nostre vaisseau approcha du rivage, ou estoient venus plusieurs gens du pays, il y eust par malheur, ie ne sçay quel different entre deux Portugais, dont l'vn ayant esté blessé à mort par son compagnon, l'autre apres son coup, se jetta dans la mer, pour eschapper des mains des amis du blessé, qui le poursuiuoient pour le tuer. Il nagea quelque

temps,

temps, mais en fin n'en pouuant plus & craignant d'aller à fonds, il s'approchoit de nostre nauire pour se sauuer, taschant en s'y agraffant de grimper dedans. Mais il s'efforçoit en vain en estant empesché par ses parties aduerses, qui estoient tout au haut auec halebardes, coutelas, & espées, à dessein de le mettre à mort. Cóme ie vis ce pauure hóme si en peine, ie fis mon possible pour l'aider, & tout en habit de seruiteur que i'estois, ie me iettay au milieu d'eux, & appellant cestuy-cy à moy, & repoussant les autres ie les pacifiay tous. Les Cochinchinois, qui estoient dans le nauire, s'aperceuans qu'a la veuë d'vn seruiteur, les Portugais s'estoient addoucis, songerent soudain à malice, & sçachans par leur propre experience, que quand les Portugais sont vne fois en cholere, ils ne se rapaisent pas si tost, si ce n'est que quelques Religieux s'y employent, se dirent entre eux asseurement que celuy la n'est pas vn seruiteur, encore qu'il le veule faire croire par son habit. Ce n'est non plus vn simple marchand comme les autres. C'est infailliblement vn de ces Religieux qui contre l'ordre du Roy veulent venir en cachette en ce pays. C'est pourquoy il nous le faut deferer & deceler au Roy à fin qu'il soit chastié cóme il merite. Les voi-

la donc au tour de moy, & encore bien que ie n'entendisse pas les discours qu'ils tenoient par entre eux, si m'aperceu-ie fort bien qu'ils me soubçonnoient. Et quoy que ie sceusse feindre pour n'estre point descouuert si ne peu-ie si bien faire, qu'ils n'en donnassent auis à la Cour. Quand ie vis cela, tenant ma mort pour toute asseurée, ie me resolu à vouloir mourir, cogneu de tous, pour ce que i'estois. A cet effet ie pris ma soustaine, à la façon de la Compagnie, & me reuestis d'vn surplis auec vne estole au col, & en cet habit ie commençay à prescher publiquement la Foy de IESVS-CHRIST, par le moyen des interpretes, & apres auoir dressé vn autel en la place ie celebray la saincte Messe, & communiay les Portugais qui s'y trouuerent. me tenant prest à tout ce que Dieu voudroit faire de moy, lequel n'eût pas pour aggreable de me faire tant de grace que de respandre mon sang pour son amour. Et cependant comme on traittoit de mon affaire, il vint à pleuuoir en si grande abondance nuit & iour, sans iamais cesser, que chascun se mit à labourer la terre, & semer du ris. Ayants donc remarqué par bon rencontre, qu'à mon arriuée ils auoient obtenu ce qu'ils souhaittoient depuis si long temps, prenants cela à bon augure, &
recog-

recognoissants que ce defaut d'eau ne venoit point du costé des Peres, Ils se repentirent du mal qu'il nous auoient fait, & ne nous trauerserent iamais plus, nous laissants aller en toute liberté par tout le Royaume.

Les choses s'estant ainsi calmées, ie pris resolution d'aller chercher le P. Buzome, & ses compagnons, la part où ils seroient. Mais tandis que ie faisois mes diligences, pour en apprendre des nouuelles, le bruit court par la ville de mon arriuée, aussi tost Ieanne ceste noble Dame s'en vint pour me trouuer, de la laquelle ie sçeu que le P. François de Pina auec son compagnon Iaponois auoient esté conduits secrettement par quelques Chrestiens Iapponois, dans la ville de Faifo chascun tenant pour tout asseuré que desia les Peres seroient sortis du Royaume.

Le P. Marquez qui sçauoit fort bien la langue Iaponoise ayant ouy cecy, voulut que nous nous en allasions à Faifo, où nous rencontrâmes le Pere François de Pina, lequel veritablement se tenoit caché, mais estoit caressé auec tout plein de courtoisie de ces bons Iaponois Chrestiens, ausquels il administroit les saincts Sacrements en cachette.

La ioye & le contentement que nous receûmes luy & nous, en cest entreueuë fut à

dire le vray incroyable : car outre ce lien commun de charité, qui vnit tous les Religieux par ensemble, nous auions encore esté compagnons, & amis bien particuliers dans le College de Macao. La courtoisie, & bienueillance encore des Iaponois, fut extraordinaire, lesquels nous traitterent magnifiquement durant quinze iours auec des tesmoignages d'amitié & contentemens non communs.

Là mesme i'appris aussi comme le P. Buzome par vne particuliere prouidence estoit encore en vie dãs ce Royaume, sa diuine Majesté le voulant conseruer pour le bien de ceste mission. Parce que tandis qu'il estoit dans ceste plaine, accablé de ces miseres, & tourmenté de cet apostume dans l'estomach, arriua par bon rencõtre à Turon, le Gouuerneur des Pulucambis, lequel ayant veu ce pauure homme en si piteux estat qu'on l'eust pris pour vn cadavre viuant, touché de compassion, voulust sçauoir qui il estoit, & par quelle disgrace il estoit deuenu si miserable. On luy raconte le tout comme il s'estoit passé, & que sur ce qu'on luy auoit attribué & à ces cõpagnons le manquement de pluye, le Roy auroit ordonné qu'il fût chassé du Royaume, & tout le reste de leur meladuenture.

Le

Le Gouuerneur bien émerueillé de tout cela se prist à rire, de ce que l'on chargeoit vn pauure Religieux estranger, d'vne chose qui n'estoit aucunement en sa puissance, & ne pouuoit dependre de luy. Partant il commanda qu'on le tirast de là, & l'ayant fait mettre dans l'vne de ses galeres, il le conduisit auec soy en sa Prouince, le logea dans sa maison mesme, & le fit traiter par les plus fameux, & experimentez Medecins du pays, le faisant seruir par ses propres enfãs durant vne année que continua sa maladie. Chacun restant tout estonné qu'vn Gentil porté seulement d'vne pieté & compassion naturelle, eust vsé de tant de courtoisie enuers vne personne incogneuẽ & estrangere.

Nous nous trouuâmes donc quatre Prestres de la compagnie en la Cochinchine, le P. Buzome aux Pulucambis à quatre vingt lieuẽs du port de Turon, le Pere Pierre Marquez à Faifo, où il demeura pour superieur, & pour aider les Iaponois, ayant le Pere François Pina pour compagnon, & moy qui m'en retournay à Turon, pour y seruir les Portugais, leur disant la Messe, leur preschant, & les confessant, aprenant par mesme moyen la langue Cochinchinoise. Ie taschois encore par l'entremise des interpretes de cõuertir tousiours

quelques vns de ces Gentils, & de les baptiser: Mais sur tout d'encourager, & confirmer dauantage, ceux qui estoient desia baptisez. Il m'arriua dans ces commencement vne chose digne d'estre sçeuë. Ie fus appellé pour baptiser vn petit enfãt, qui s'en alloit mourir ie le baptisay, & vn peu apres il expira. Ie me trouuois en peine du lieu, ou ie l'enterrerois: ce qui me donna occasion de pẽser à establir vn cimetiere qui seruiroit de la en auant, pour inhumer tous les Chrestiens, qui se mourroient. A ceste fin ie donnoy ordre, qu'on prit vn mas de nauire, qui estoit la à l'escart, & qu'on en dressat vne belle Croix, laquelle estant faite, i'inuitay tous les Portugais, & mattelots, à ce qu'ils nous aidassent à la porter au lieu que i'auois choisi, & moy-mesme auec vn surplis, & vne estolle, ie les soulageay comme ie pouuois. Ainsi qu'on estoit à creuser la fosse pour arborer la Croix, voila sortir du voisinage vne grosse trouppe de gens armez, qui auec leurs arquebuses, faisoient mine de me vouloir tuer, ce que voyant ie leurs fis demander par nostre truchement, ce qu'ils pretendoient en ce lieu, & i'appris qu'ils ne vouloient pas permetre que i'y plantasse ceste croix, d'autant qu'ils craignoient que les malins esprits ne les vinssent molester dans

leurs

leurs maisons, ie repliquay qu'ils esprouueroient tout le contraire, pource qu'vne des vertus de la croix estoit de donner la chasse aux diables, dôt ils demeurerent tellement satisfaits, que soudain ils mirent tous les armes bas, & accoururent à nous, pour nous aider, & ainsi au grand contentement de tous, l'estendart glorieux de la Croix fut arboré, & le cimetiere beny pour la sepulture. Le Gouuerneur des Pulucambis arriue en ces entrefaites, & ameine auec soy le P. François Buzome. Ainsi nous nous trouuâmes tous ensemble à Faifo, auec grande ioye, extreme allegresse quatre Peres que nous estions de la Compagnie, & deux freres, l'vn Portugais, & l'autre Iaponois. Et apres quelques courts, mais charitables accueils que nous nous entrerendimes, ce fut de deliberer aussi tost sur ce que nous auions à faire, pour le meilleur, & le plus à propos, à fin d'auancer le bien spirituel de ceste mission, & fut trouué bon, par auis commun que le P. Pierre Marquez demeureroit à Faifo auec le frere Iaponois, d'autant qu'il estoit bon Predicateur. Les autres trois auec le frere Portugais, suiuroient le Gouuerneur des Pulucambis, qui en faisoit grande instance, ce qui fût ainsi, comme il se dira tantost.

CHA-

## CHAPITRE III.

*Le Gouuerneur des Pulucambis introduit les Peres de la Compagnie de IESVS en sa Prouince, & leur bastit vne maison, & vne Eglise.*

NOus partîmes de Faifo le P. François Buzome, le P. François de Pina, & moy, pour les Pulucambis en compagnie du Gouuerneur de ceste Prouince, qui durant tout ce voyage la nous traita auec tant de courtoisie, & tant de tesmoignages de bien-veillance, qu'il ne se peut dire, il nous mit tousiours en mesme logis que luy, & se gouuernoit auec nous de telle sorte, que n'y voyans aucunes considerations humaines qui l'y peussent obliger, il estoit clair, & manifeste, que ces caresses estoient, comme autant d'effets de la prouidence diuine.

Il nous donna vne galere à part qui ne deuoit seruir pour autre que pour nous, & pour nos interpretes, ne voulant pas permettre, qu'on y mit mesme nos hardes, qui estoient portées dans vne autre barque destinée exprés pour cela. Nous marchâmes douze

grandes

grandes iournées portez ainſi commodement, prenans port matin & ſoir. Et d'autant que tous les ports eſtoient ſituez prés des meilleures villes, & citez de la Prouince de Quamguia, en laquelle, il auoit la meſme authorité que dans celle des Pulucambis, tous luy venoient au deuant pour luy faire la reuerence, & preſenter leur obeiſſance, & pour le recognoiſtre par de tres-riches preſents, où nous auions touſiours noſtre part, tous les premiers, par l'ordre du Gouuerneur qui le vouloit ainſi : Chaſcun s'émerueillant de nous voir tellement honorez, ce qui ſeruoit beaucoup à nous mettre dans l'eſtime de ces gens la, & leur faire prendre vne grande opinion de nous, ce que pretendoit iuſtement le Gouuerneur. A quoy aidoit tout à fait le cas tres-grand qu'il faiſoit de noſtre interceſsion, toutefois & quantes que l'occaſion s'ofroit de chaſtier quelque crime. Car nous n'auions pas pluſtoſt ouuert la bouche pour obtenir les graces, & pardons que nous demandions, qu'auſsi toſt il nous les accordoit. En quoy nous aquîmes le renom, de n'eſtre pas moins puiſſans auprés du Gouuerneur, que charitables, & pleins de compaſsion enuers tous; ce qui nous faiſoit cherir, & rechercher de tout le monde.

Il voulut outre cela que durant tout ce voyage on se gouuernast de telle sorte enuers nous que si nous eusſions eſté biẽ grands Seigneurs cõmandãt que par tout on fit des ieux & reſiouiſſances publiques, faiſant tantoſt eſcarmoucher les galeres, tantoſt les faiſant voguer l'vne à l'enuy de l'autre, mettant meſme des prix pour celles, qui remporteroient l'hõneur, de la courſe. Il ne laiſſa iamais paſſer vn ſeul iour, qu'il ne nous vint viſiter luy meſme en perſonne en nos galeres, teſmoignant de prẽdre vn ſingulier plaiſir de s'entretenir auec nous, principalement, quand nous luy parliõs du ſalut eternel, & de noſtre ſaincte foy. Nous arriuâmes de ceſte façon en la Prouince des Pulucambis, d'où il nous reſtoit encore à faire quelques iournées de chemin deuant que d'arriuer au Palais du Gouuerneur, qu'il voulut, que nous fiſiõs par terre, pour y auoir plus de plaiſir & de contentement. Il commanda qu'a cet effet on tint ſept Elephãs tous preſts, voulant pour plus grand hõneur, que chaſcun eût le ſien tout ſeul, nous faiſant de plus accompagner de cent hommes, partie de pié, partie à cheual. Or comme ce voyage ſe faiſoit par pure recreation, nous y employâmes huict iours, receus & traitez par tout ou nous paſsions à la Royalle: Mais particulierement en

en la maiſon d'vne ſienne ſœur, où on nous reçeut magnifiquement dans vn banquet tres-ſplendide, non ſeulement pour la multitude & varieté tres-grande des ſeruices : mais encore dauãtage pour les diuers aſſaisõnemẽts, & aſſortiſſements des viandes, les ayant fait toutes apprester à la façon de noſtre Europe, encore que ny le Gouuerneur, ny aucun de la maiſon ne fût pour en manger.

Nous voila en fin arriuez au palais, ou apres toutes ces reſiouiſſances & bonnes cheres du voyage, nous fûmes receus auec des accueils, honneurs & traitements, qui ne ſe rendoient ordinairement, qu'aux Princes & aux Rois. Nous tenant table ouuerte, & court planiere huict iours durant, & nous faiſant ſeoir en ſon troſne Royal. Luy meſme, ſa femme, & ſes enfants nous tenants compagnie, & mangeants, en public auec nous, auec vn tel eſtonnement de toute ſa Cour, que tous proteſtoient communement, qu'aſſeuremẽt on n'auoit iamais veu rendre tels honneurs qu'aux perſonnes des Rois. Ce qui donna occaſion à quelques vns de dire, & cecy courût par tout le Royaume, que nous eſtions ẽfans de Rois, venus en ces pays, pour des affaires de tres-grande importance. Ce qu'ayant eſté ſçeu du Gouuerneur, il y priſt vn extreme plaiſir, &

dit

dit en vne assemblée publique des principaux Seigneurs de sa Cour, qu'il estoit tout vray, que les Peres estoient enfans de Roys, ains qu'ils estoient Anges du Ciel venus en ces quartiers, non pour necessité aucune, ou besoin quelconque qu'ils en eussent, rien ne leur manquant en leur pays, ou ils abondoient de tout, mais simplement espoinçonnez du zele de sauuer les ames.

Et que pourtant ils entendissent bien volontiers les Peres, qu'ils embrassassent la loy qui leur seroit par eux mõstrée, qu'ils aprissent la doctrine qu'ils leur enseigneroient & receussent la foy, qu'ils preschoient. Pource adioustoit il, que i'ay discouru, & traitté fort souuẽt auec ces grands hõmes, & i'ay recogneu clairement, qu'il n'y à point de vraye loy que la leur, & qu'il n'y a point d'autre chemin, que celuy qu'il nous monstrent au doigt, qui cõduise au salut eternel C'est pourquoy prenez biẽ garde à ce que vous faites, car il vous faudra payer en l'autre vie dans l'Enfer, par des supplices qui ne prendront iamais fin, vostre negligẽce & infidelité, si vous ne vous portez promptement à embrasser ceste veritable doctrine, que moy vostre chef & Gouuerneur ie vous viens apporter par l'entremise de ces Peres. Ainsi parloit ce braue Seigneur qui encore

core tout gẽtil, eſtoit deuenu Predicateur du S. Euangile, ce que chaſcun, qui l'eſcoutoit admiroit d'autant plus, qu'on le tenoit par tout, pour homme de grand entendement.

Les huit premiers ious s'eſtant paſſez, nous fimes cognoiſtres que nous demeurerions bien plus volontiers dans la ville, pour eſtre plus à commodité de preſcher le Sainct Euangile, ce que nous ne pouvions pas faire auec tant de facilité, faiſans noſtre demeure dans le palais, pour ce qu'il eſtoit à vne lieuë & demie de la ville, dans la campagne à la mode du pays. Le Gouuerneur nous euſt bien volontiers retenu auec luy, veu la grãde affection qu'il nous portoit, & la peine qu'il auoit à nous quitter: toutefois preferant le bien public à ſon contentement particulier, il condeſcendit à noſtre deſir, & commanda incontinent qu'on nous choiſit vn lieu bien commode, pour noſtre demeure, dans la ville appellée Nouëcman. Il adiouſta de plus, qu'ayans veu ſon palais, qui comprend plus de cent maiſon, nous en choiſiſsions vne qui fut la plus auenante pour faire noſtre Egliſe & que nous luy fiſsions ſçauoir, & qu'incontinent il pouruoiroit à ce qui ſeroit de beſoin. Nous le remerciâmes bien humblement de toutes les faueurs qu'il nous auoit

faites

faites durant le voyage,& de celles qu'il nous alloit continuant à toute heure, & apres auoir pris congé nous montâmes à l'heure sur des Elephants,& allâmes auec bonne compagnie à Nouëcman,ville qui a bien deux lieuës de long,& vne & demie de large. Nous fûmes encore la receus auec toute sorte d'honneur, le Gouuerneur l'ayant ainsi ordonné. Mais ne pouuant pas supporter plus long temps nostre absence,dez le iour suiuant,il nous vint visiter en personne, & s'enquerir luy mesme, si la maison,qu'on nous auoit donnée,estoit commode. Il nous dit de plus, qu'il voyoit bien que nous autres, pour estre estrangers, ne pouuions pas auoir grand argent, ny estre pourueus, de ce qui nous failoit besoin, & qu'ainsi il se chargeoit de nous fournir de tout ce qui seroit necessaire. Et pour lors fit commandement que chasque mois on nous donnast bonne somme d'argent, & que de plus tous les iours on nous apportast de la chair,du poisson,& du ris,non seulement pour nous, mais encore pour nos interpretes, & pour nos domestiques. Et non content de cela, il ne se passoit iour qu'il ne nous enuoyast tant de presents, qu'ils pouuoient suffire, sans le reste, pour nous nourrir splendidement. Pour nous honorer d'auantage,& don-

ner

ner plus de credit aupres de tous, il voulut donner vn iour l'audiance dans la cour de nostre maison, en la façon que nous auons dit se pratiquer en la Cochinchine. La se vuiderent les causes de plusieurs criminels, chascun y estant traitté selon la qualité de son crime & forfait. Et entre autres, il y en eust deux, qui furent condamnez à passer par les armes, & deuoient estre tirez à coups de flesches. Mais pendant qu'on les lioit, nous nous interposames pour auoir leur grace, qu'il leur accorda aussi tost, & commanda qu'on les desliast sur l'heure: Protestant hautement que pour rien du monde, il n'eust accordé ceste faueur. Mais à ces saincts personnages, disoit-il, qui enseignent le vray chemin du salut des ames, ie ne leur dois rien refuser. Ie n'attens que l'heure poursuiuit-il, que dégagé de quelques affaires, qui me pressent à present, ie puisse moy-mesme, estant baptisé, receuoir ceste saincte loy, dont ils font profession, & vous tous deuez faire le mesme, si vous me voulez faire plaisir.

Puis retourné, qu'il fut à nous, il nous pressoit de prendre nostre resolution pour le lieu, que nous trouuerions propre pour vne Eglise, à celle fin de pouuoir donner ordre a ce qui seroit de besoin pour la mettre bien

tost sus pié, & en estat d'y pouuoir seruir Dieu. Nous luy fimes voir vn endroit qui sembloit estre tres propre & commode à ce dessein. Et luy mesme l'approuuant, il part de ce pas, pour s'en aller en son palais hors la ville. A peine trois iours s'estoient-ils escoulez qu'on nous vint dire que desia nostre Eglise nous venoit. A ceste nouuelle rauis d'aise, & de contentement nous sortîmes hors de la maison, pleins de desir de voir ceste nouueauté, & comment se pouuoit faire qu'vne Eglise vint à nous. Car bien que nous sçeussions qu'elle deuoit estre de planches de bois, selon le deuis qui en auoit esté fait, si sçauions nous aussi d'ailleurs qu'il failloit que l'edifice fut fort grand, & haut, ayant à estre posé sur de hautes, & grosses colomnes. Incontinent nous descouurîmes dans la campagne vne armée de plus de mille homme, qui venoient chargez des pieces de nostre Eglise. Chascune des colomnes estoit portée par trente hommes des plus forts, & plus dispots, les autres portoient les poutres, d'autres les panneaux, qu'on y deuoit enchasser, ceux cy les chapiteaux, ceux la les bases, qui vne chose, qui l'autre, & tous en belle ordonnance, s'en viennent dans nostre maison chargez chascun de sa piece. Nostre cour se trouua remplie de tous ces gens la,

la, que nous receuions auec la ioye que ie laisse à penser. Vne chose seule nous pouuoit mettre en peine, qui estoit de ne pouuoir trouuer dans la maison, dequoy donner pour le moins vn peu de collation, à ce grand nombre de personnes, qui bien qu'ils feussent bien payez du Gouuerneur, si nous faisoit-il mal cependant, & sembloit peu honeste de les laisser aller, sãs leur presẽter quelque rafraichissemẽt. Mais nous sûmes bien tost deliurez de ce soin, quand nous vîmes que chascun s'estant assis sur sa charge, qu'on leur auoit bien recommandé de garder, & de s'en tenir prés, tira de sa besace tout sõ petit mesnage, son pot, de la chair, du ris & du poisson, & se mit à faire du feu, & cuisiner eux mesmes tout doucement, sans bruit, & sans rien demander. Quand ils eurent mangé leur petit fait, vint vn maistre entrepreneur, qui prenant son cordeau, & mesurant le lieu compassa tous ces espaces, & entre-deux des colomnes, puis appellant à soy, ceux qui les auoient apportées, il les leur fit dresser chascune en sa place. Et cela fait, il les alloit tous appellant les vns apres les autres, pour auoir le reste des pieces, à ce que chascun dressast celle qu'il apportoit, & s'en retournast sur l'heure. Ainsi allans tous d'ordre sans con-

fusion, & trauaillans comme il falloit, toute ceste grande masse fût dressée à nostre grãd contentement, en vn seul iour. Mais soit que cela vint de la trop grande precipitation, qu'on auoit apporté à la besogne, ou de peu de soin de l'appareilleur, il se trouua qu'elle n'estoit si droite, qu'elle deuoit, & qu'elle panchoit vn peu d'vn costé. Ce qu'ayant esté rapporté au Gouuerneur, il fit venir à soy l'Architecte, & luy commanda, sur peine d'auoir les iarrets couppez, d'y remedier au plustost, & de rappeller autant d'ouuriers qu'il en faudroit pour ce faire. L'Architecte luy obeit, & la defaisant, auec autãt, ou plus d'habilité, la remit en estat, & rendit en fort peu de temps accomplie de tous points. Nous autres remercians sa diuine bonté, de ce que tandis que les Chrestiens se portent si laschement à ce qui est de son Sainct seruice, il prẽd plaisir de toucher le cœur de ces gentils, & les inspirer de bastir des Eglises, auec tant de ferueur à l'honneur de sa diuine Maiesté.

Et à ce qu'on cognoisse beaucoup mieux cõbien ce braue Gouuerneur prenoit nos affaires à cœur, & s'y portoit de grande affection, ie le feray voir dans vn fait particulier, auec lequel j'acheueray ce chapitre. Il y a certains vents meridionaux, & ardents, qui ont coustume

ſtume de s'eleuer & ſoufler continuellement, durant le mois de Iuin, Iuillet, & Aouſt, qui rendent vne ſi extraordinaire chaleur, qu'ils grillent, deſſeichent, & roſtiſſent tout à fait les maiſons, qui ſont toutes de bois, ſi bien que la moindre petite bluette de feu y venant à tomber, ou par inaduertence, ou autrement, le feu s'y prend auſsi toſt, comme a des allumettes, auſsi voit on arriuer de grands incendies par tout le Royaume, durant ces trois mois. Car depuis qu'vne fois le feu s'eſt pris à vne maiſon, les flammes vont gaignant en moins de rien, par toutes les autres qui luy ſont en droite ligne, du coſté que tire le vent, & les reduit miſerablement en cendres. Pour nous garantir doncques de ce danger, dautant que noſtre maiſon eſt au beau milieu de la ville, & encore principalement, à fin qu'on ſçeut en quelle eſtime nous eſtions aupres du Gouuerneur, il ordonna par Edict public, que toutes les maiſons, qui eſtoient en meſme ligne que la noſtre, du coſté de ces vents bruſlants, euſſent à oſter leurs toits durant ces deux mois la : Et les maiſons qui furent deſcouuertes, eſtoient en ſi grand nombre, qu'elles occupoient du moins l'eſpace de deux mille d'Italie. Et cela, il le commanda, en intention; que ſi le feu s'attachoit à quel-

qu'vne de ces maiſons, il fut plus facile d'y obuier, auant qu'il paſſaſt iuſques à nous. Ce que tous executerent bien volontiers, pour le grand honneur, & reſpect qu'ils luy portoient.

## CHAPITRE IIII.

### *DE LA MORT, DV GOVVERNEUR de la Prouince des Pulucambis.*

NOs affaires s'alloient acheminans d'vn bon pié en cette ville, & auoient de tres-bons ſuccez. Il eſtoit mes-huy temps, que ce grand Dieu ſelon le train ordinaire de ſa diuine prouidence, mit la main dans les trauaux qui ſont le contrepois, auec lequel il tient ordinairement ſes ſeruiteurs en balance. Ainſi vovons nous qu'il va leur meſlant la proſperité & aduerſité, en telle proportion l'vne auec l'autre qu'ils n'ayent occaſion, demeurans accablez ſous le fais de celle cy de perdre courage, & ramper par terre, ou bien que par trop eſleuez de celle la, ils s'en faſſent accroire, & viennent à s'enfler d'orgueil. Et tout ainſi comme l'Egliſe primitiue,

ue, au temps des Saincts Apostres, fut fondée sur ces deux colomnes, de la douceur des bons succez, & de l'amertume des disgraces. Aussi à il pleu à nostre bon Dieu, que ceste nouuelle Eglise de la Cochinchine, sous la conduite de ces ouuriers Apostoliques, y fut pareillement affermie. Ceste Mission eût de tres-heureux succez en ses commancemens, comme nous auons veu au second Chapitre de ceste seconde partie. Mais vn peu apres s'esleua ceste cruelle tempeste de persecution, qu'amena le manquement d'eau, & sterilité dans laquelle peu s'en fallut qu'elle ne perit entierement. A present tout paroissoit calme, & riant sous la faueur & protection du Gouuerneur des Pulucambis: Et ceste nouuelle vigne toute en fleurs, nous promettoit desia des fruits tres sauoureux; Quand il pleust à Dieu qui dispose de tout pour sa plus grande gloire, que la mort du Gouuerneur suruint la dessus, laquelle comme vn rude vent de Bize, pensa tout perdre & raffler tout d'vn coup tant de belles esperances. Voicy comme l'accident arriua. Ce Seigneur alloit vn iour à la chasse sur vn Elephant auec tout plein de plaisir, auquel il se laissa tellement emporter, que sans y prendre garde il courut tout vn iour dans vne grande pleine

tuë à plomb d'vn cuisant Soleil. La chaleur luy donna tellement dans la teste, que dés le soir il fut saisi d'vne fievre chaude. En ayans eu l'auis nous alâmes incontinent au palais pour le visiter, mais bien d'auantage pour le baptiser si nous le voyons en danger. Nous demeurâmes deux iours auec luy, le priant instamment de se resoudre à receuoir le S. Baptesme, comme par plusieurs fois il nous auoit tesmoigné de le vouloir faire, à quoy il respondit tousiours qu'il disposoit ses affaires à cela, sans rien resoudre. Au troisiéme iour il perdit iugement, & entra en frenesie. Dieu l'ayant ainsi permis par ses iugemens secrets, & nous pouuons croire, que sa diuine Majesté luy à donné le vain honneur, & gloire mondaine, dont il se monstra tousiours extrememẽt desireux, pour recompense de tant de bonnes œuures qu'il faisoit. Il continua dans ses resveries durant trois iours, iusques à ce que vaincu de la force du mal il expira sans Baptesme.

Chascun peut facilement iuger de la douleur sensible que nous apporta cet accident, nous voyans dans vn Royaume estrãger abandonnez & priuez de tout secours humain. Mais ce qui nous perçoit le cœur plus viuement, c'estoit de voir mourir de-

uant

uant nous sans baptesme vn homme qui d'ailleurs y sembloit estre bien disposé,& par l'assistance duquel nous nous prometions, sur des esperances fort bien fondées, que nõ seulement ceste prouince la, mais presque tout le Royaume seroit pour receuoir nostre saincte foy. Apres la mort de ce Gouuerneur, que nous assistâmes iusques au dernier souspir, suiuirent tout plein de choses concernantes leurs ceremonies,& superstitions, lesquelles si ie voulois toutes raconter par le menu, ce seroit pour n'en trouuer iamais la fin. I'en rapporteray deux ou trois, desquelles il sera aisé de coniecturer les autres, qu'ont coustume de pratiquer ces gentils, en pareils accidents.

En premier lieu comme il estoit en l'agonie, il y eust vn grand nombre de gens armez, qui ne faisoient autre chose, que tirer des coups d'estocades, & s'escrimer en l'air auec leurs cimeterres, lancer des iavelots, & descharger des arquebuzes par les sales du Palais Mais il y en auoit deux sur tous les autres, qui demeuroiẽt tousiours aux costez du moribõd, dõt le principal exercice estoit de battre continuellement l'air voisin de la bouche de l'agonizant à grands coups de cimeterres, Et comme on leur eût demandé, à quoy bon

tout

tout ce qu'ils faisoient les vns, & les autres: ils nous respondirent, que c'estoit pour donner l'espouuant aux malins esprits, à ce qu'ils ne fissent aucnn tort à l'ame de leur gouuerneur, cõme elle sortiroit du corps. Ces superstitions nous donnoient bien, à la verité, suiet de compatir à l'ignorance de ces pauures infideles, mais non pas d'y apprehender aucun mal pour nous, comme il arriua depuis, quand le Gouuerneur fut mort. Car à ceste heure la nous nous vîmes sur le point d'estre encore vne autre fois chassez de ceste Prouince des Pulucambis, comme de tout le Royaume, auec perte de tout ce que nous auions fait pour ceste Chrestienté, si pis ne nous arriuoit.

La Coustume est, que quelque grand personnage venant à mourir, les Onsais, ou Prestes du pays s'assemblent, pour discourir, & rechercher entr'eux, non pas la cause physique, & naturelle: mais bien la superstitieuse, & imaginaire d'vne telle mort. Et apres qu'ils se sont resolus sur cela, & qu'ils ont trouué par coniectures communes quelle peut estre, aussi tost on commande, qu'on mette au feu la chose, à laquelle ils ont iugé, que se deuoit attribuer, moralement parlant, la cause de ceste mort, soit maison, meubles, homme, animal, ou autre telle chose.

Comme

Comme donc tous ces Onſais, ou Preſtres, ſe fuſſent aſſemblez en vne grande ſale, ils commencerent à diſcourir la deſſus. Nous qui eſtions preſents, nous reſſouuenans de la perſecution, qui s'eſtoit eſleuée contre nous, pour le deffaut des pluyes. Et ne voyant pour l'heure, en ceſte Prouince la, aucune nouueauté plus grande que les bons accueils, & honorables receptions que nous auoit fait le Gouuerneur, nous ayant donné vne maiſon, baſty vne Egliſe dans la ville, auec pluſieurs autres grandes preuves de ſon affection à noſtre ſaincte foy. Nous tenions pour infaillible que nous monſtrans tous au doigt, ils ſeroient pour reietter ſur nous la cauſe de la mort de ce Seigneur: Et en ſuitte commander que nous fuſsions la bruſlez tous vifs, comme auſsi noſtre maiſon, noſtre Egliſe, & tous nos meubles auec nous. Nous demeurions cependant retirés dans vn coing de la ſale, nous recommandans à Dieu, & nous diſpoſants à receuoir de ſa tres-ſaincte main, tout ce qu'il permettoit qu'on fit de nous. Quand voicy qu'vn de ces Onſais, qui eſtoit le plus ancien d'âge, & le doyen par office, ſe leue tout droit, & dit à haute voix, qu'a ſon auis, la mort du Gouuerneur ne venoit d'autre part, que d'vne certaine poutre, tombée le iour d'au-

d'auparauant au palais neuf,& qu'il se tenoit d'autant plus arresté à ceste pensee.qu'ils s'apperceuoiẽt, que tout le mal,de ce grand personnage auoit esté à la teste, auec vn euident delire,signe tres manifeste,disoit il,du grand coup qu'il auoit receu de ceste poutre, iustement sur la teste.Il entendoit le tout par allegorie, & auec vne superstitieuse interpretation,laquelle cependant reuint tellement, & sembla si à propos aux autres Onsais,qu'ils en demeurerent la,& suiuirẽt cet auis. Surquoy sans autre forme de procés, se leuans de leur place, ils allerent mettre le feu à ce palais qui fut tout reduit en cendres. Et nous autres remerciâmes sa diuine Majesté, de ce qu'elle nous auoit tirez,& fait eschaper d'vn si manifeste,& euident danger.

Quand cela fut acheué certains autres Onsais,qui font profession de nigromantie vinrent au Palais,pour accomplir vne autre superstition,selon la coustume du Pays. Les parents du defunt,tiennent à grand faueur,qu'il se rencontre quelqu'vn d'eux en telle occasion qui soit saisi du malin esprit, & qui puisse discourir, & dire des nouuelles de l'estat de l'ame du trespassé.Or à cet effet on appella les Onsais nigromantiens,ausquels plusieurs demanderent à grande instance, & à l'enui l'vn

de

de l'autre, ceste faueur diabolique, l'ordinaire estant, qu'on l'enuie bien fort à celuy, qui l'obtient. Ces nigromanciens firent leurs cernes, employerent force coniurations de signes, & de paroles, à ce que le diable entrast dans le corps de quelques vns des parents du Gouuerneur, qui estoient la en posture de supplians, mais rien ne se fit. A la fin se presenta vne sœur du Gouuerneur, qu'il auoit cherie par dessus toutes les autres, pendant qu'il estoit en vie, laquelle demanda ardemment ceste faueur, Et incontinent on luy vit donner des signes euidents d'vne possedée. Car ne pouuant auparauant, à raison de son âge decrepit, mettre vn pié deuant l'autre, sans baston, elle fut veuë, au grand estonnement des assistants, sauter aussi gaillardement, & auec autant de dispositiõ, comme si c'eust esté vne ieune fille, & ayant ietté son baston, elle demeura esleuée en l'air, tout le temps qu'elle eût le diable au corps, parlant par elle auec beaucoup de rage, & de fureur, accompagnant le tout de plusieurs laides grimaces, elle dit de grandes absurditez touchant le lieu, & l'estât de l'ame de son frere, & mettant fin à ces discours impertinens, le diable l'ayant quitté, elle tomba par terre, demeurant l'espace de huict iours, tellement rompue,

puë, que de pure foiblesse, & debilité, elle ne se pouuoit mouuoir. Et ce temps pendant il y auoit presse entre ses parens, & amis à la visiter, & à se conioüir auec elle, de ce qu'elle seule, entre tous les parents du defunct, auoit esté choisie, & fauorisée d'vn priuilege, qui selon leur sentiment estoit si honorable, & si glorieux pour le mort.

En fin on commença de traiter des funerailles, & derniers deuoirs, qu'il faloit rendre à ce Seigneur. Et pource que, comme en l'Eglise Catholique, ceste coustume est gardée, d'honorer par vne solemnelle canonization la memoire des personnages, qui se sont rendus illustres, & remarquables par la saincteté de leur vie.

Pareillement comme le diable est par tout luy mesme, & tousiours singe des choses de Dieu, pour mieux entretenir ces pauures Cochinchinois en leurs erreurs, il a introduit parmy eux vne espece de canonization: Car la coustume est, qu'on y solemnise la mort de ceux, qui au iugement de tous auront vescu en gens de biẽ, sans faire tort à persone, & qui auront esté curieux d'acquerir les vertus morales. A cet effet ils leurs dedient, pour ainsi dire, des festes qu'ils celebrent auec des appareils, & magnificences tres grandes, pour immor-

mortaliser le nom de leurs morts, & en conseruer la memoire à l'eternité, par l'honneur, & le culte qui leur est rendu.

De la est, que le Gouuerneur des Pulucambis, ayant vescu dans la reputation publique, non seulement, en sa prouince, mais par tout le Royaume, à raison de tant de belles parties naturelles, dont il estoit doué, comme estant homme d'vn excellent iugement, d'vne incomparable prudēce, qui auoit la iustice, & l'integrité dans le gouuernement en singuliere recommandation, auec vn naturel bien faisant, & porté d'inclination enuers les necessiteux. Il fut conclu par ordonnance publique, qu'il ne luy falloit aucune pompe funebre, qui sentist sa douleur, & sa tristesse comme aux autres: Mais des resiouissances, & solemnitez de festes publiques, pour donner à entendre, qu'il estoit digne d'vn honneur sainct & sacré, & qu'il le falloit placer au rang de leurs autres Dieux. Ceste ordonnance ainsi faite, tous tascherēt de bannir bien loing d'eux toute sorte de tristesse, & d'essuyer toutes leurs larmes, reprenans vn visage gay & gratieux, tesmoignants tout plein de ioye, & de contentement. C'est pourquoy tous les parens du Gouuerneur defunct, firent des banquets tres somptueux à tout le peuple, ou

on

on ne faisoit autre chose que manger, & boire depuis le matin iusques au soir. Ce n'estoient que chants, que danses, que sons d'instruments de musique, que fanfares de trompettes, & tambours.

Ces huict iours expirez le corps fut porté dans vne chasse d'argēt, sous vn dais en la ville d'où il estoit natif, appellée Chifu, distante de trois iournées auec vne suitte tres-grāde de gens de toute sorte, & auec des tesmoignages d'vne ioye & liesse incōparable. Le Palais ou il estoit mort, demeura tout à fait inhabité, à ce qu'auec le temps, il se minast de soy mesme, & que les vestiges, & le resouuenir s'en estans perdus, on entendit, que la memoire de la mort du Gouuerneur se deuoit pareillement perdre, & enseuelir dans vn perpetuel oubly, tandis qu'il viuroit dans les esprit, & dans les bouches de tous, auec vn loz, & honneur perpetuel.

Arriuez qu'ils furent à Chifu, en vne grande plaine, separée de toute habitation, tous se mirent en deuoir de dresser vne autre Palais, autāt & plus somptueux, & magnifique, qu'estoit celuy où le Gouuerneur estoit mort. Et pour faire plus de parade des richesses du defunct, ils firent bastir autant de galeres, qu'il en souloit entretenir, lesquelles ils faisoient

marcher

marcher sur terre, par certains ressorts, & rouës artificielles. Ils firent faire pareillement des Elephants, & cheuaux de bois, & tout le reste de l'equipage, qu'il souloit mener auec soy, tandis qu'il estoit en vie, sans y pleindre la despense en façon du monde. Au milieu du Palais, ils esleverent vn temple fort magnifique, auec vn tres-bel autel, sur lequel fut placée ceste chasse, reuestuë & couuerte si artistement, & chargée de tant de beaux hierogliphes, emblemes, & peintures, qu'elle donnoit vn grand respect, & excitoit à ces pauures idolatres vne superstitieuse deuotion. A mesme temps se firent durant trois iours continuels, diuers sacrifices, & ceremonies, par le ministere de cinq à six cens Onsais tous vestus de blanc, qui employoient tout leur temps à chanter, sacrifier, & luy offrir du vin, des bœufs, & des busles en tres-grande quantité, sans oublier diuers banquets publics, qui se faisoient, durant ces trois iours, à plus de deux mille personnes, des plus qualifiées, ayant chascun sa table selon la coustume du pays, seruie de plus de deux cents plats. Apres ces trois iours, ils mirent le feu à toute ceste machine, bruslans, & le palais, & le temple auec tout son appareil, n'en reseruans rien que la chasse, & le corps du defunct, qui fut par apres

 enseueli,

enseueli, & transporté secretement, & cachément iusques à douze fois, de sepulture en sepulture. A celle fin que le peuple demeurant tousiours incertain, & douteux du lieu, ou il auroit esté laissé la veneration enuers ce nouuel Idole, en fût d'autant plus grande, & qu'il l'adorast en tous les lieux, ou il pourroit estimer que ces ossemens se retrouueroient.

Là prist fin ceste premiere ceremonie laquelle se renouuellast depuis apres quelques mois, sçauoir est selon leur façon de conter les temps, à la septiesme Lune, auec toutes les mesmes superstitions, preparatifs & appareils que nous venons de dire. Et depuis encore quelques mois s'estant passez elle fût solemnisée pour la troisiéme fois, ce qu'ils continuerent de faire de la sorte, à diuerses reprises durant trois ans. Le Roy ayant commandé que les trois ans du reuenu, qui se paye au Gouuerneur de ceste Prouince, fût employé pour fournir aux frais, & à la despence qu'il y falloit faire. Aussi durant ce temps là, ne nomma il aucun Gouuerneur, dans la persuasion, & creance, qu'ils ont tous, que l'ame du trespassé desia placée au nombre des Dieux, pouuoit conduire d'elle mesme ce Gouuernement pendant ces trois ans. En attendant,

son

ſon propre fils fût declaré vice-Gouuerneur & Lieutenant de la Prouince.

Nous nous trouuâmes preſents à ceſte ſolẽnité, trois Peres que nous eſtions de la compagnie en ceſte Prouince la, & combien que nous n'aſsiſtaſions point à leurs ſuperſtitieuſes ceremonies, ſi ne peûmes nous pas pourtant nous exempter, de nous trouuer à quelques banquets, de peur d'eſtre blaſmez d'ingratitude, & d'eſtre eſtimez peu courtois. Et cõme vne fois nous nous diſpoſions pour y aller, auis nous vint, que nous ſerions interrogez du lieu ou ſe trouuoit l'ame du Gouuerneur, & que nous priſsions bien garde de ne pas dire, qu'elle eſtoit dans les peines d'enfer, que ce ſeroit aſſez pour nous faire mettre en pieces & deſmẽbrer tous vifs. Et de fait on ne tarda gueres, qu'on ne nous eût ſeruis de ceſte queſtion, à laquelle nous reſpondîmes, que ſans Bapteſme il n'y auoit perſonne de ſauué: Mais que telle, & ſi grande eſtoit la bonté de Dieu, qu'il ſuffiſoit d'en auoir vn deſir efficace, quand on ne le pouuoit auoir autrement. Et que ſi le Gouuerneur l'auoit eu en ceſte derniere heure, comme il eſtoit bien probable, attendu l'affection qu'il portoit à noſtre Saincte Foy, ainſi que nous l'auons dit cy deſſus, & que ſans la violence de ſon mal,

il y auoit bien de l'apparence qu'il l'eust peu demander, on pouuoit croire qu'il estoit sauué, ou si non qu'il estoit damné.

Ils ne se monstrerent pas du tout mescontents de ceste response, nouuelle pour eux, & non attenduë, ains pour la plus grand part, ils en furent satis-faits, ce qu'ils tesmoignerent par l'offre qu'ils nous firent de quelques buffles entiers, bien apprestez, & rostis, du nombres de ceux qu'ils auoient immolez, à leur nouuel Idole, ie veux dire le Gouuerneur decedé. Mais sur le refus que nous leur en fîmes, leurs disans, que nostre loy nous defendoit de manger de ces viandes immondes, & souillées par leurs sacrifices. A l'heure mesme, au lieu de ces buffles tuez, & sacrifiez, ils commanderent de nous en donner de tous viuans. Et outre cela les parens du Gouuerneur nous enuoyerent des Elephants, pour nous en retourner aux Pulucambis, auec les mesmes honneurs que nous soulions receuoir du Gouuerneur.

C'est icy ou se terminerent, & aboutirent toutes les faueurs, & courtoisies, qu'on nous rendit en sa consideration. Et pourtant de retour que nous fûmes en nostre maison, nous demeurâmes comme pauures orphelins, & abandonnez de tous. Personne ne songeoit

desia

desia plus en nous. Desia l'argent qui nous auoit esté assigné, pour nostre entretien ne se donnoit plus. Et n'ayans plus que vingt escus de reste, nous fûmes bien tost reduits, à telle misere, & necessité, que si quelqu'vn de nous fût tombé malade, nous n'eussions pas mesme osé appeller le Chirurgien pour nous ouurir la veine, ne nous voyans rien dequoy le payer, Et iaçoit que nous nous trouuassions parmy vn peuple, grandement porté à secourir les necessiteux, particulierement pour le viure, comme iay desia monstré. Il n'estoit pas cependant à propos pour nous de demander chose aucune, de peur de perdre tout l'auantage, que nous auions desia gaigné, pour la conuersion des ames. Car ils eussent dit que nostre venuë en ces quartiers la, n'eust pas esté pour annoncer la loy de IESVS-CHRIST mais pour mandier du secours à nos necessités, soubs la faueur du Gouverneur. Personne ne venoit desia plus en nostre maison, nostre credit nous ayant manqué tout d'vn coup. Et tout ce que nous auions desia auancé dans la langue Cochinchinoise, ne nous seruoit de riẽ, ceux du pays ne tenans aucun conte de trois pauures hommes, qui restoient seuls au beau milieu de l'Idolatrie. Dauantage ils mesprisoient la

doctrine que nous leurs preschions; comme vne chose nouuelle par nous controvée, pour renuerser celle qu'ils professoient, & destruire leurs sectes anciennes.

Trois ans se passerent de la sorte, pendant lesquels nous ne ressentions pas si viuement le defaut de toutes sortes de commoditez, pour l'entretien de nostre corps, qui eust à souffrir des extremitez, que Dieu sçait, comme ils nous estoit fascheux de nous voir entierement dêcheus des belles esperãces, que nous auions prises, de pouuoir auãcer de beaucoup le nom, & la gloire de Dieu, parmy ces infideles, & mescreants, n'ayans peu durant ces trois ans, en conuertir que fort peu, & encore auec des peines & des trauaux indicibles

Voyant donc le train que prenoient nos affaires, nous entrâmes en quelque defiance, iugeans, que le temps destiné par sa diuine bonté, pour retirer ces peuples de leurs tenebres, ne seroit pas encore arriué, soit que nos pechez y apportassent quelque obstacle, soit pour quelques autres considerations à nous incognuës. Mais lors que nostre fragilité nous faisoit auoir moins de confiance en Dieu, voila que tout à propos pour nous donner de la confusion, sa diuine Majesté, fit esclatter sur nous les merueilles de sa toute puissan-

puiſſante miſericorde, à fin de nous apprendre que ceſte œuure heroïque, & ceſte noble entrepriſe de la conuerſion des ames, depend entierement de luy, & que nous ſoyons obligez d'auoüer, que ſans luy nous n'auons aucune force pour y auancer tant ſoit peu, la pratique nous manifeſtant que *Neque qui plantat eſt aliquid, neque qui rigat: ſed qui incrementum dat Deus*, peu ſert aux hõmes de planter & d'arrouſer vn verger pour Dieu, s'il ne luy plaiſt de le faire croiſtre, & profiter, comme il ſe verra par le chapitre ſuiuant.

---

## CHAPITRE V.

*COMME DIEV OVVRIST LA porte à la Chreſtienté en la Prouince des Pulucambis, par le moyen des perſonnes les plus illuſtres de ce pays.*

NOVS voyant reduits à ce point, dans la Prouince des Pulucambis, qu'il y auoit peu d'eſperance de nous y pouuoir entretenir, & d'y auancer beaucoup pour le ſalut, & conuerſion des ames. Noſtre deſſein fût d'en ſortir, & de nous departir en diuers endroits. Le P. François de Pina, s'en alla demeurer

meurer à Faifo ville du Iapon, comme nous auons dit, en intention, tant de s'y employer au seruice de ces Chrestiens, qu'il auoit desia gouuernez, comme Pasteur, que pour y estre entretenu de leurs aumosnes. Et comme il sçauoit fort bien la langue Cochinchinoise, & la parloit fort naturellement, il ne desista iamais d'y annoncer nostre saincte foy. Le P. François Buzome partit aussi pour aller deuers Turon, prenant auec soy nostre meilleur truchement, pour essayer s'il ne pourroit point auoir quelques aumosnes des Portugais, desquelles nous nous peussions entretenir pour le moins tous deux dans nostre maison de Nouëcman, en attendant qu'il nous vint quelque secours de Macao.

I'estois donc demeuré auec les Pulucambis autãt seul, & sans compagnõ, cõme affligé, & desconforté de me voit sans aucune esperance du salut de ces pauures ames, & conuersion de ces gentils. Quand voici qu'vn iour, estant en nostre maison, comme i'y pensois le moins, ie vois à nostre porte vn bon nombre d'Elephants, auec plusieurs Dames, & vne grande suitte de Gentils-hommes, apres lesquels venoit vne grãde Dame richemẽt vestuë, & plus chargée que couuerte de ioyaux, & pierreries à la mode du pays. Ie demeuray tout esmer-

ueillé

ueillé à la nouueauté de ce rencontre, & tout estonné de la majesté de ceste Dame, & surpris que i'estois, ne sçauois que pẽser de ceste visite extraordinaire. En fin estãt sorti pour la receuoir, i'appris que c'estoit la femme de l'Ambassadeur, que le Roy de la Cochinchine enuoyoit au Roy de Cambogia: Son mari estoit natif de Nouëcman, ou nous demeurions, & le premier homme de la ville apres le Gouuerneur, lequel pour lors estoit en Cour à Sinuua traittant des affaires de son Ambassade. Or apres les honeurs, & compliments rendus à la façon du pays, ceste Dame n'ayant point de temps à perdre en des choses, qui ne faisoient au sujet de sa venuë, Venons ce dit elle, à ce qui m'ameine icy. Mon Pere, i'ay sçeu vostre arriuée en nostre pays, & Prouince, & apris l'occasion, qui vous fait entreprendre vn si long voyage. Ie vois que vous tenez vne forme de vie, toute saincte, & sans reproche, ie sçay que vous preschez, & enseignez le vray Dieu. Et pource que ie m'apperçois fort bien, que tout ce que vous dites, est fort conforme à la raison, ie me persuade aussi que vostre loy, est la seule vraye loy, & qu'il n'y en a point d'autre: que vostre Dieu est le seul, qui doit estre adoré, & qu'il n'y a point d'autre chemin qui conduise à la vie eternelle que

celuy

celuy que vous nous monſtrez, C'eſt pourquoy ie ne viens point icy pour autre conſideration, que pour demander de tout mon cœur, que vous me veüeilliez lauer de vos ſainctes eaux, & me mettre au nombre des Chreſtiens. Voila le ſeul motif de ma venuë vers vous, voila ce qui me reſte pour le parfait accõpliſſemẽt de mes deſirs. A cela ie luy dis premierement que ie loüois vne ſi bonne, & ſi ſaincte reſolution, l'exhortant de rendre à Dieu les remerciemens, & actions de graces qui luy eſtoient deuës pour vn ſi grand, & ſignalé benefice, que de l'auoir appellée à la cognoiſſance de noſtre ſaincte foy, d'autant qu'il n'y auoit choſe aucune en ce monde, qui fût plus conſiderable, & de plus grande importance, que le ſalut de noſtre ame. Ie m'excuſay par apres, de ce que ie ne pouuois luy accorder ſi promptement vne requeſte ſi ſaincte, & ſi iuſte, que celle, qu'elle m'auoit propoſée, pource qu'encore bien que i'euſſe quelque cognoiſſance de la langue Cochinchinoiſe, ie n'en ſçauois pas cependant aſſez pour la pouuoir inſtruire comme il falloit des hauts, & ſouuerains myſteres de noſtre Religion Chreſtienne, & qu'ainſi, ie conſeillois à ſon Excellence, de vouloir patienter iuſques au retour du P. Buzome, qui reuiendroit en

bref

bref de Turon, & rameneroit auec soy le meilleur interprete, que nous eussions, au moyen duquel, elle seroit tres-bien instruite de tout ce qu'il falloit sçauoir, & qui luy donneroit toute la satisfaction que meritoient ses bons, & saincts desirs. Le grand feu, & ardant desir, repliqua elle, qui m'embrase le cœur ne peut pas souffrir vn si long delay, veu principalement, que i'attend d'heure à autre l'Ambassadeur mon mary, qui vient, de la Cour, & qu'il faut, qu'à son arriué ie m'embarque promptement pour aller auec luy au Royaume de Cambogia. Vous sçauez les dangers qu'il y à sur mer, & qn'à toute heure on y court fortune de se perdre. Ainsi il se pourra faire, que quelque tempeste s'esleuant sur mer, ie demeure enseuelie dans les eaux, perduë pour vne eternité. Ioint, me disoit elle, qu'il suffit pour me faire entendre les choses de Dieu, que vous m'en parliez, comme vous faites des autres, veu que i'entens assez bien tout ce que vous me dites. Ie me sentis obligé apres tant de demonstratiōs, & tesmoignages qu'elle me donnoit de son enflammé desir, & sainctes resolutions, de commencer à l'instruire au mieux, qu'il me seroit possible, & de luy donner quelque cognoissance des principaux mysteres de nostre saincte foy. Il pleust

à Dieu

à Dieu de nous enuoyer bien toſt apres le P. Buzome, qui demeura bien conſolé de ce bon & heureux rencontre, ne ceſſant d'en rendre des actiõs de graces à ſa diuine bonté. L'Ambaſſadrice en fut encore plus ioyeuſe, voyant en ſa compagnie, le truchement qu'elle attendoit, auec tant de paſsion. Car par ſõ moyen, & la tres-grande aſsiduité, diligence, & attention qu'elle apportoit à oüir le Catechiſme, deux heures le matin, & deux heures l'apreſ-diné, elle aprit dans quinze iours plus que ſuffiſamment la doctrine de noſtre ſainte loy. ce qui luy toucha le plus le cœur, de toutes les choſes qu'on luy appriſt, fût la cognoiſſance, qu'on luy donna du myſtere de l'Incarnation, d'vn Iesvs-Christ vray fils de Dieu, fait homme pour l'amour de l'homme. D'où vient que pour imiter en quelque façon, ceſte grande humilité du fils de Dieu, elle venoit en noſtre maiſon eſloignée de la ſienne, d'vne bonne demie lieuë, non ſeulement ſans tout cet attirail d'Elephants, & autre ſuitte, qu'elle traînoit ordinairemét apres ſoy: mais nuds piez à trauers la fange, & les caillous. Obligeans encore par ſon exemple ſes dames, & ſes courtiſans, à imiter ſa grande deuotion.

Quand dans les diſcours ſpirituels, & en expli-

expliquant le catechisme, on fut venu à parler le l'Enfer, expliquer ses tourments, representer au vif la durée de l'eternité, & la diuersité des peines, qu'on y souffroit, l'horrible compagnie des demons, l'obscurité de ces tenebreux cachots, & cauernes inhabitables, & finalement le tourment du feu. Elle, & ses dames demeurerenr, tellement esperduës, que n'ayant pensé toute la nuict à autre chose, qu'à ce qu'elles auoient ouy de ces tourments eternels, le lendemain pleines d'effroy elles reuinrent, disant qu'elles vouloient toutes se rendre Chrestiennes, pour euader ces prisons, & supplices qui ne deuoient iamais prendre fin. Mais comme nous leur eûmes respondu, que cela ne se pouuoit, estants cõme elles estoient compagnes, & concubines de l'Ambassadeur, suiuãt la coustume du pays que nous auons declaré en la premiere partie de ce narré. L'Ambassadrice dit aussi tost, ie n'ay donc pas cet empeschement. Il est vray, luy dîmes nous, n'y ayant que vostre Excellence, qui soit vrayemet femme de Monsieur l'Ambassadeur, vostre mary, c'est pourquoy rien ne vous empesche pour le present d'estre baptisée. A ceste nouuelle leuant les mains vers le Ciel elle donna de si grands signes de ioye, & de resiouyssãce qu'on eust dit q'uelle estoit

eſtoit hors de ſon bon ſens, quoy que iamais elle n'euſt eſté plus à ſoy, qu'à ceſte heure laquelle teſmoignoit par excez le grand plaiſir & contentemẽt, que luy apportoit la nouulle d'vne choſe, qui eſt la ſeule, qui deuroit dõner de la ioye aux hõmes. Au cõtraire ces dames plongées dans le deſplaiſir, de ſe voir hors du chemin de leur ſalut, crioient tout haut, que l'Ambaſſadeur ne les auroit plus pour Concubines, puiſque cela les empeſchoit d'eſtre Baptiſées. & menoit tout droit à leur grand dommage, à la damnation eternelle: leur maiſtreſſe les fortifia grandement en leur bon propos, prenant ſur ſoy la charge de les tirer de leurs pechez, & promettant de leur trouuer à chaſcun vn mary. Ainſi ces empeſchemens, & deſtourbiers eſtans oſtez par la promeſſe de l'Ambaſſadrice, & la reſolution ou eſtoient les autres de ne plus retomber dans leur peché, vn iour qui fut pour moy le plus beau que ie vis iamais de ma vie; Elles viennent toutes, auec vne fort belle grace, & vne rare modeſtie, admirablement bien veſtuës de leurs plus beaux habits, & parées de leurs plus riches atours, & pierreries, accõpagnées d'vne longue ſuitte de braue, & leſte nobleſſe, & entrerent dans noſtre Egliſe de Nouëcan, ou Madame l'Ambaſſadrice, qui comme

la

la premiere,& Maistresse de toutes les autres prist le nom d'Vrsule, fut Baptisée auec vingt cinq autres à la grande gloire de Dieu, & de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, qui auec ce peu de Dames, ouurit la porte au Christianisme en nostre mission de la Cochinchine.

Le Baptesme estant fait, nous allâmes en procession iusques au palais de l'Ambassadrice Vrsule, qui y auoit vn fort bel oratoire, ou se faisoient auparauant ses superstitieuses deuotions à vn Idole. Y estans entrez, toute la premiere chose que nous fîmes, fut de ietter de l'eau beniste par toute la chambre, & apres cest noble Dame, auec ses suiuantes, prist l'Idole, qui estoit la niché, & le iettant par terre d'vn courage extra-ordinaire, elles vous le mirent en pieces, & le foulerent aux piez, nous mîmes en sa place vne belle image du Sauueur du monde, que ces nouuelles & deuotes Chrestiennes adorerent auec tout plein de sentiment de deuotions, humblement prosternées, s'avoüans toutes pour ses tres fideles, & deuotes seruantes. Apres ces deuoirs rendus auec toute sorte de reuerence, & soumission, elles se mirent au col des Agnus Dei, des Croix, medailles, & reliquaires, dont elles faisoient plus de cas, que de toutes leur chaines d'or, cordons de perles,

&

& enseignes de diamants. Apres ceste victoire remportée sur les demons, ayants dit les litanies, & autres oraisons dãs cet Oratoire, ainsi repurgé, & sanctifié, nous retournâmes à nostre maison le P. Buzome, & moy auec ses cõsolations, & actions de graces à nostre bon Dieu, que chascun se peut aisement imaginer. Ceste Dame, & tous les siens ne manquerent pas du depuis, de venir tous les iours en nostre Eglise entendre la messe, ouir le Catechisme, & assister à tous les autres exercices de deuotion, ou elle tesmoigna tousiours tout plein de zele, de ferueur, & de pieté Chrestienne.

Bien tost apres l'Ambassadeur son mary arriue de la Gour, en dessein de partir incontinent pour son ambassade vers le Roy de Cambogia. Et comme c'est la coustume de ce pays, que le chef de la famile, ou maistre de la maison, venant de loing, sa femme, ses enfans, & autres de ses domestiques, aillent au deuant de luy, pour le moins vne demie lieuë dans le chemin. Vrsule manqua à ce deuoir, se tenant pour lors retirée à ses deuotions dans son oratoire. Son mari bien estonné ne sçachant que penser de ceste nouueauté, se craignant qu'elle ne fut peut estre malade, demanda comme sa femme se portoit, & comme on luy eust respondu, que sa santé estoit

estoit fort bonne, il en demeura encore plus esmerueillé que deuant, mais bien dauantage, quand arriué qu'il fut à la porte de son Palais, il ne la vit point se presenter, pour luy rendre les honneurs, & deuoirs accoustumez dans leurs compliments. Il se pensa donc qu'il y auroit quelque chose, & que sa femme pouroit bien estre en cholere contre luy. Surquoy il s'en va en fin à sa chambre, & à son Oratoire, ou il trouua Vrsule & ses autres dames, parées de medailles, & Agnus Dei, tenans des Chapelets en main, auec plusieurs autres marques de la religion qu'elles auoient embrassée, & toutes en oraison deuant l'image de nostre Sauueur. Qui fut bien estonné de voir tout cela, ce fut l'Ambassadeur, auquel sa femme dit, prenant la parole, qu'il ne s'esmerueillast pas, si elle auoit manqué à luy rendre les deuoirs, & honneurs ordinaire à son arriuée, d'autant qu'il la trouuoit en vn bien plus haut degré d'honneur, qu'auparauant, qu'elle & toutes ses suiuantes estoient deuenuës filles du vray Dieu, & Sauueur du monde, dont en mesme temps elle luy en monstra l'Image à son Oratoire, luy disant que c'estoit celuy qu'il deuoit luy mesme adorer, s'il desiroit s'esgaler à elle en dignité. L'ambassadeur esmeu des paroles de

de sa femme, & tout ensemble de la beauté de l'image, prosterné qu'il se fut par terre, l'adora les larmes aux yeux. Puis se releuant, il se tourna deuers sa femme, & vers ses dames, & leur dit, Est il bien possible que vous soyez Chrestiennes vous autres? Quoy me voudriez vous bien laisser? Ne sçauez vous pas que selon la loy, que preschent les Peres, il n'est pas permis d'auoir plusieurs femmes, & qu'il faudra necessairemēt, ou que vous vous trouuiez vn autre retraite, ou bien que vous laissant ceans dedans, ie me pouruoye d'vne autre maison. A cela Vrsule respondit, il ne sera pas besoin que vous sortiez d'icy, ny a nous autres de vous laisser, pource qu'il y a moyen de tout accorder, & de contenter tout le monde. Esquiuant pour lors, par vne prudence tout à fait cœleste, de luy descouurir la defence, qui est en la Religion Chrestienne d'auoir plusieurs femmes ensemble, y ayant bien à craindre qu'elle n'eust tout gasté, luy declarant trop-tost vne chose si rude, & difficile. A ces parolles l'Ambassadeur prist courage, & s'imaginant sur l'heure, que possible il ne luy faudroit pas abandonner ses femmes, ainsi sainctement trompé, il leur dit qu'aussi vouloit il estre Chrestien, & suiure la bonne resolution qu'elles, & ses dames auoiēt prise.
Le

Le lendemain de fort bonne heure, il s'en vint en nostre maison, & nous dit, que puis que nous auions fait sa femme Chrestienne, il auoit aussi enuie d'embrasser la mesme loy, si nous iugions que la chose fut faisable. Tres-faisable luy respondîmes nous, comblez de ioye, & de contentement, à vne si agreable requeste, & que quand il se seroit resolu, nous luy donnerions vne suffisante cognoissance, de ce qui seroit necessaire pour son baptesme. Il se contenta de cela, & pour autant que diuers affaires, qui le tenoient occupé sur iour, à raison de son ambassade, nous empeschoient de traiter auec luy si commodement. Nous prismes resolution, à la priere qu'il nous en fit de l'aller trouuer de nuict en sa maison, ou nous commençâmes à le catechiser, ce que nous continuâmes l'espace d'vne vingtaine de nuicts, y employans quatre ou cinq heures à chasque fois, l'informant des mysteres de nostre foy, depuis la creation du monde, iusques à l'Incarnation du fils de Dieu, & Redemptiõ du genre humain, de la gloire du Paradis, & des peines d'Enfer. Au demeurant ce n'estoit pas peu, qu'vn homme de sa qualité, & tellement occupé retranchast, tant d'heures de son sõmeil, pour ouir parler des choses de Dieu, & de son salut, y appliquant tout à fait son es-

prit,& nous propoſant pluſieurs doutes, & queſtions ſubtiles, qui faiſoient aſſez cognoiſtre la bonté, & grande capacité de ſon eſprit.

En tous nos diſcours noſtre principal but eſtoit d'imprimer biẽ auant dans l'eſprit de ce ſeigneur la verité de noſtre ſaincte loy, & de luy faire voir la conformité, qu'elle à auec la raiſon naturelle. A ce qu'eſtãt rendu capables d'apprehender l'importance de ſon ſalut, & la grauité des peines d'Enfer, & reſtant bien affectionné, & affermi en la certitude de noſtre ſaincte Religion, il trouuaſt par apres moins de difficulté dans le point, qui le trauailloit le plus, de la polygamie, ou multitude de femmes, que tout à deſſein nous taiſions iuſques à l'extremité. En fin ayans gaigné ce que nous pretendions le plus, & que nous poſions comme pour fondement de la conuerſion de de ce grãd, & noble perſõnage, nous paſsâmes à l'explication des commandements de Dieu, ou nous luy fîmes entendre, qu'entre les Chreſtiens, il n'eſtoit nullement permis d'auoir pluſieurs femmes.

A ceſte propoſition ſi peu attenduë, l'Ambaſſadeur demeura froid comme marbre, & ſa premiere ferueur s'eſteignit tout à coup, comme qui ietteroit beaucoup d'eau ſur vn fort peu de feu. De façon que nous congediant

diant pour lors;il nous dit que cest affaire n'estoit pas de petite importance, & qu'il meritoit bien qu'on prist du temps, pour y penser meurement. Ceste response nous donna bien auant dans le cœur, & n'en sçauions que penser, si bien que retirez que nous fûmes en nostre maison, nous employâmes le reste de ceste nuict la, en oraisons, penitences, & choses semblables, supplians sa diuine Majesté de la plus grande ferueur, & auec les plus chauds desirs, qu'il nous fut possible de vouloir benir & donner bonne issuë à l'œuure que sa diuine Bonté auoit encommencé. Le matin du iour suiuant vint à nous vn Onsai, des plus capables de la ville, que l'Ambassadeur nous enuoyoit, pour examiner les raisons, que nous auions de defendre la pluralité des femmes. Or entre autres raisons que celuy cy mettoit en auant, pour le party contraire, il pressoit fort, & faisoit grande instance sur celle cy, comme la plus forte à son auis, à sçauoir qu'il ne voyoit pas comme la multitude des femmes leur pouuoit estre deniée, la propagation du genre humain, & la naissance des enfans estant chose si parfaite, & si conforme à la nature: Et que sur tout, cas aduenant qu'vn mary eût rencontré vne femme sterile, ainsi comme l'Ambassadeur, qu'il y auoit peu d'ap-

parence, de luy en refuser vne autre, de laquelle il peut auoir lignée. Il nous fut aisé de luy respondre en bonne Theologie,ou on ne manque pas de bonnes solutions à ceste difficulté: mais voyant qu'ils ne s'en tenoient pas si satis-fait pour n'estre accoustumez aux intriques d'vne escole ; nous le payâmes en derniere lieu d'vne certaine raison, que nous tirions de la Saincte Escriture, dont nous auions desia donné quelque cognoissance à l'Ambassadeur, laquelle il pleut à Dieu luy imprimer si auant dans son esprit, qu'il en demeura tout à fait conuaincu, par l'assistance du Sainct Esprit qui fut de luy rameneuoir,que nostre Dieu estant si iuste, & la loy qu'il auoit donnée si conforme a la raison naturelle, comme luy mesme l'auoit cogneu & confessé, il deuoit sans aucun doute obeir aussi en cela, à ce mesme Dieu Et ce d'autát plus que sa diuine Majesté,en la creation de l homme, donna desiors à entendre que cela estoit tres conuenable, lors que la propagation du genre humain estoit plus necessaire, veu qu'il ne donna à Adam qu'vne seule femme, luy en ayant peu donner aussi aisement plusieurs, à ce que les hommes se multipliassent plus promptement. Ceste raison contentoit tout à fait l'esprit de l'Ambassadeur,

ſadeur, ſi ne laiſſoit il pas auec tout cela, d'auoir bien de la peine à ſe reſoudre, à l'obſeruance de ce commandement qui l'importunoit fort. N'y auroit il point, adiouſta, il quelque remede à cela ſoit par diſpenſe du ſouuerain Pontife, ſoit en quelque autre maniere: car il n'y aura rien que tres-volontiers ie ne face, pour tres-malaiſé qu'il puiſſe eſtre. A quoy nous luy reſpondîmes qu'en vain ſe trauailleroit l'eſprit, celuy la qui voudroit chercher quelque expedient à cet affaire. Et pourtant s'il auoit enuie de ſe ſauuer, qu'il luy ſeroit entierement neceſſaire de congedier toutes ces concubines, & demeurer auec ſa femme legitime. Alors ce bon ſeigneur leuant les yeux, & les mains vers le Ciel, & comme ſe faiſant force & violẽce à ſoy meſme par vne genereuſe reſolution, il ſe priſt à dire, cõtraint par la verité cogneuë. Puis dõc que la pluralité des femmes, ne peut ſubſiſter auec mon ſalut, qu'elles s'en aillent toutes à la bonne heure: Car ce ſeroit vne grande folie à moy, de vouloir faire perte, d'vne eternité de gloire dans le Ciel, à l'appetit de quelque mal-heureux plaiſirs, & contentemens paſſagers. Parquoy ſe tournant deuers ſes concubines, qui eſtoient la preſentes auec Vrſule ſa vraye femme, il les cõgedia toutes.

 Mais

Mais s'apperceuãt, qu'elles se prenoiẽt à rire du congé qu'il leur donnoit, comme d'vne chose qu'il ne pourroit iamais garder, pour monstrer qu'il parloit tout à bon & du meilleur de son cœur, il commanda a sa femme de les payer toutes sur l'heure, & que dez le soir mesme il ne s'en trouuast pas vne dans la maison. Puis s'addressant à nous, me voila tout prest, nous dit il, mes Peres, à faire ce que vous me commanderez. Apres que nous eûmes vne si souhaitée resolution, nous nous en retournâmes bien ioyeux au logis, pour en rendre les actions de graces, qui estoient deües à Dieu.

Mais voila incontinent le diable, qui se met à faire des siénes, pour arrester ce bon dessein se seruant de la tendresse feminine d'Vrsule, qui n'a pas le courage, ny la resolution de chasser d'aupres de soy, celles qu'elles a esleuées auec tant de soin, dez leur plus tendre ieunesse, qu'elle à tousiours aussi cherement affectionnées, que ses propres filles. Ainsi le mary, & la femme sont en different, l'vn presse qu'elles sortent, & au plustost, l'autre fait instance, pour les retenir auec soy. Surquoy l'Ambassadeur tout fasché, s'en vient à nous, pour se mettre dans son bon droit, & faire en sorte, que puis qu'il ne tenoit plus à luy, que

ces

ces femmes ne sortissent de sa maison, que l'empeschement estant osté, le Baptesme luy fût donné. Nous estions pour mettre la derniere main, à ce bonne œuure, voyants que son discours estoit fort raisonnable, & principalement nous faisant entendre, qu'elles ne demeuroient plus dans sa maison, comme concubines, mais comme suiuantes de sa femme. Quand ie bon Seigneur, apres s'estre arresté quelque temps, comme tout pensif, nous dit à la fin, qu'il nous vouloit proposer vn doute. Estant vray, nous dit-il, mes bons Peres, comme ie le crois, ce que vous m'auez enseigné, que Dieu va sondant iusques au plus profód du cœur des hommes, & qu'il ne peut estre trompé : Encore que mon desir ne soit autre que de laisser, & d'enuoyer de ma maison ces femmes, cependant ie vois fort bien, qu'elles y demeurant, ie suis en danger, & à raison de ma mauuaise habitude contractée de longue main, & de la fragilité de ma nature, de tomber de nouueau dans le peché. Et ainsi il ne me semble pas, que i'aille en cét affaire, auec toute la sincerité qu'il faudroit. Nous autres voyans bien en ce discours sage, & Chrestien de l'Ambassadeur, l'occasion prochaine de pecher qu'il preuoyoit nous nous mettions en peine de songer, &

trouuer

trouuer quelque bon expedient, pour leuer vne si puissante barriere : mais ne s'en offrant point à l'heure qui fut de saison, luy mesme, à qui l'affaire touchoit de plus pres, nous en proposa vn que nous prîmes comme le meilleur de tous. Mes Peres, nous dit-il, le meilleur, & plus asseuré moyen, que ie voye en cecy, est, que vous autres, comme nos Maistres, vous persuadiez efficacement à celles de ces concubines, qui sont Chrestiennes, car quant aux payennes, ie feray que ma femme les chassera sans mercy, que si d'auenture il m'arriuoit par ma fragilité, d'estre surpris de quelque tentation, elles me resistent fortement, ou plustost, qu'elles couchent dans nostre Oratoire. Car cela estant, l'honneur, & le respect que ie porte à l'image de nostre Sauveur, m'obligera à aimer mieux, qu'on me mette en pieces, que de me laisser aller a aucune lascheté, en presence de ce grand Seigneur. Et elles vivront en asseurance, iusques à ce que l'occasiõ de les marier se presente, & ie feray publier, que ie ne les tiens pas dans ma maison en qualité de concubines, mais de dames d'honneur de ma femme Vrsule, & toute la ville sçaura, que ie ne transgresse point la loy que Dieu me commande. Ce moyẽ fut trouué si a propos que rien plus, & fut mis aussi

tost

tost en execution. Vn iour apres, nostre Ambassadeur bien accompagné, richemẽt vestu, & en tres-bonne cõche, au son des tambours, fifres, & autres instrumens auec tres-grande alegresse, fut Baptisé en nostre Eglise, & auec luy autres vingt Gentils-hommes de marque, ses plus grands amis. Et eust le nom de nostre Pere Sainct Ignace. Puis ayant pris sa femme Vrsule par la main, ils renouvellerent leur ancien contract de Mariage, en forme de Sacrement, comme le demande l'Eglise. On ne sçauroit bien exprimer la double ioye qu'apporta à chascun ce Baptesme, & ces nouuelles Nopces.

Ces Festes furent suiuies du depart de l'Ambassadeur Ignace pour Cambogia, lequel commanda, qu'on eslevast dãs son principal nauire vn bel estendart, ou seroit vne tres-belle Croix, & l'Image du glorieux Pere S. Ignace son Protecteur, y faisant de surplus adiouster plusieurs enseignes, guidons, & autres deuises, qui faisoiẽt assez paroistre la religion qu'il professoit. Tous les Caualiers, & Dames Chrestiennes s'estans ainsi embarquez firent vn heureux voyage de Nouëcmã à Cambogia. A la veuë de ceste flotte qu'on cogneust bien estre celle de l'Ambassadeur, ceux de Cambogia demeurerent bien estonnez,

nez, voyans les estẽdarts, & enseignes Chrestiennes dans ce nauire, & se persuaderẽt aussi tost, que le Roy de la Cochinchine, au lieu de son Ambassadeur ordinaire, en auroit enuoyé quelque extraordinaire, Portugais de nation & Chrestien. Mais bien tost apres ils se virent esclaircis de leur doute, quand au desambarquement ils s'apperceurent de l'Ambassadeur ordinaire, qui portoit à son col des croix, medailles, & autres deuotions auec ses chaines d'or, & autres pretieux ioyaux. A cet agreable spectacle, on ouit d'vn costé des voix de ioye, & de loüanges, que rendoient à Dieu les Chrestiens tant Portugais que Iaponois, que leur trafic arrestent là ordinairement, se monstrans infiniment consolez, de voir ce nouueau fruit de la Cochinchine : de l'autre on n'entendoit qu'estonnement des Gentils, qui ne se pouuoient persuader, que l'Ambassadeur recogneu auparauant pour vn homme vain, superbe, & lascif, eût embrassé la loy Chrestiẽne, qui a la deshonnesteté en si grande horreur. Mais bien tost apres, il leur fit bien voir ce que peut la grace du sainct Esprit dans vne ame, pour fortifier la foiblesse humaine. Car si bien l'ambassadeur tenoit dans le Palais de Cambogia autant de cõcubines, que sa femme auoit de suiuantes, il comman-

da sur le champ, qu'on les licentiast toutes, sans que mesme il les daignast regarder. C'est pourquoy il gaigna incontinent par tout ce Royaume la reputation de tres grande vertu, & saincteté. Cet exemple au reste en vn homme tellement estimé, & en telle opinion d'homme capable, & fort entendu dans les affaires, fit que plusieurs des plus doctes, & lettrez de la Prouince des Pulucambis receurent le S. Baptesme.

## CHAPITRE VI.

*COMME DIEV OVVRIT VNE secōde porte au Christianisme, par le moyē des personnes doctes, de ceste gentilité.*

DE ceste fontaine inépuisable de misericorde, & enflammé desir, qu'à nostre grand Dieu, du salut des ames de tous les hommes, naissent diuers moyens proportionnez aux estats differents des personnes, qui sont tous autant de chemins, par lesquels, il addresse, & conduit les hommes à la fin pour laquelle, il les a creez. C'est pourquoy nous voyons qu'il appella son peuple immediatement par soy mesme, & s'accommodant aux inclina-

inclinations des personnes, il inuita les Mages, par l'entremise des estoilles, vn Denis Areopagite Astronome, fût conuerti, au moyen d'vne prodigieuse Eclipse: Vn Augustin, luy faisant voir clair dans les veritez de nostre saincte foy, & remarquer les confusions & horreurs des faussetez du Paganisme. Et enfin, il fait venir à soy le peuple ignorant, & grossier par les prodiges & miracles.

Ainsi est-il arriué en ceste nouuelle Eglise de la Cochinchine: Car apres que sa diuine Majesté, en eust appellé des plus qualifiez par elle mesme, comme nous auons veu, il appella consequemment entre les doctes du pays des habiles & sçauans Philosophes, & Mathematiciens à l'occasion de quelques Eclipses, cõme il se dira en ce chap. Puis des Onsais, ou Prestres fort obstinez en leurs erreurs, qu'il retira de leur fausse opinion, en leur donnant la cognoissance de la vraye foy, comme il se verra au chapitre suiuant. Et finalement en vn autre nous monstrerons, comme par le moyẽ de diuers effects miraculeux, il a ouvert la porte de la Chrestienté, à la commune populace de ces païs.

Or pour mieux entendre, ce que nous auons à dire sur ce qu'il a pleu à Dieu de conuaincre par les Eclipses, les plus doctes, & sçauans

Cochin-

Cochinchinois, tenus parmy eux, pour excellens Mathematiciens. Il faut tout premierement sçauoir certaines coustumes, qui ont cours en ce Royaume, touchant la science d'Astrologie, & particulieremẽt des Eclipses, pour autant qu'ils prisent tant ceste cognoissance, qu'ils ont dans leurs Vniuersitez de grandes, & amples sales, où ils l'enseignent publiquement, & qu'on assigne de bons gages, & reuenus particuliers aux Astrologues, qui sont constituez sur des terres, dont ils tirent vne espece de tribut. Le Roy a ses Astrologues, le Prince son fils a aussi les siens, lesquels employent tout leur soin, & industrie à auertir punctuellement du temps des Eclipses. Mais d'autant qu'ils n'ont pas le Calendrier reformé, & autres particularitez, qui concernent le mouuement du Soleil, & de la Lune, comme nous les auons, il leur arriue souuent de faire de grosses fautes au calcul des Lunes, & Eclipses, esquelles pour l'ordinaire, ils se mescontent de deux, ou trois heures, & par fois aussi, quoy que plus rarement, d'vn iour tout entier, combiẽ que d'ordinaire ils preuoyent veritablement, ce qui touche le principal de l'Eclipse. Au reste toutesfois, & quantes qu'ils la predisent au vray, & iustement, ils reçoiuent du Roy, pour recompense

compense vne terre, comme au cõtraire, s'ils se trompent en leur calcul, ils sont priuez de celles qu'ils auoient autres fois gaignées. Le suiet pour lequel on fait tãt de cas du pronostic des eclipses en ces pays, sont plusieurs superstitions qu'on garde en ces temps-là autour du Soleil, & de la Lune, ausquelles ils se preparent auec beaucoup de solẽnité, & d'appareil. Aussi auerti qu'est le Roy vn mois auparauant du iour, & de l'heure de l'Eclipse, il enuoye par toutes les Prouinces de son Estat, l'vne apres l'autre pour aviser, que tant les lettrez, comme le reste du peuple, ayent à se dispose pour ceste iournée, laquelle estant venuë, tous les Seigneurs de la Prouince, les Gouuerneurs particuliers, les Capitaines, & Caualiers, & le peuple par ses propres Officiers, s'assemblent tous en chasque ville, & terre particulier. Mais la principal assemblée se fait à la Cour, ou sõt lors tous les premiers du Royaume, lesquels sortent tous dehors auec leur armes, & estendars. Le Roy tout le premier, vestu en dueil, puis toute sa Cour, & regardant le Soleil & la Lune, qu'ils voyent s'eclipser, ils luy font vne, deux, & plusieurs fois la reuerence, & l'adorent, disants à ces planetes quelques paroles de compassion sur la peine, & le trauail qu'ils endurent. Parce que

ce que ils estiment que l'Eclipse n'est autre chose, sinon que le Soleil, & la Lune sont engloutis par le dragon, & au lieu que nous disons, la Lune est à moitié ou tout à fait Eclipsée, eux parlent ainsi, *Da an nua, Da an het*, qui vaut autant à dire comme le dragon en a desia mangé la moitié, il l'a desia deuorée toute entiere.

Or iaçoit que ceste façon de parler soit extrauagante, si fait elle voir cependant le fondement des Eclipses qu'ils tiennent prouenir du mesme principe que nous, qui n'est autre, que l'intersection de la ligne Eccliptique vraye voye, & chemin du Soleil, auec celle que fait la Lune en sa course, qui sont les deux points, que nous appellons la teste, & la queuë du dragon, comme sçauent les Astronomes, d'où il est aisé de conclurre, que la mesme doctrine, que nous auons touchant les Eclipses, est aussi parmi eux, auec les mesmes termes, & mesme noms, du dragon, ils ont aussi les mots d'Aries, Taurus, Gemini, & les autres pour signifier les signes du Zodiaque. Mais par laps de temps, le vulgaire ignorant, est allé controuuer des fables, qui passent pour choses vrayes. asseurant, que quand le Soleil, ou la Lune sont Esclipsez, ils sont deuorez du dragon, estãt vray cependant qu'ils

compenſe vne terre,comme au cõtraire, s'ils ſe trompent en leur calcul, ils ſont priuez de celles qu'ils auoient autres fois gaignées. Le ſuiet pour lequel on fait tãt de cas du pronoſtic des eclipſes en ces pays, ſont pluſieurs ſuperſtitions qu'on garde en ces temps-là autour du Soleil, & de la Lune,auſquelles ils ſe preparent auec beaucoup de ſolẽnité,& d'appareil. Auſsi auerti qu'eſt le Roy vn mois auparauant du iour,& de l'heure de l'Eclipſe, il enuoye par toutes les Prouinces de ſon Eſtat, l'vne apres l'autre pour aviſer , que tant les lettrez,comme le reſte du peuple, ayent à ſe diſpoſer pour ceſte iournée, laquelle eſtant venuë, tous les Seigneurs de la Prouince, les Gouuerneurs particuliers,les Capitaines, & Caualiers, & le peuple par ſes propres Officiers, s'aſſemblent tous en chaſque ville, & terre particulier. Mais la principal aſſemblée ſe fait à la Cour,ou sõt lors tous les premiers du Royaume, leſquels ſortent tous dehors auec leur armes,& eſtendars. Le Roy tout le premier, veſtu en dueil,puis toute ſa Cour, & regardant le Soleil & la Lune, qu'ils voyent s'eclipſer, ils luy font vne, deux, & pluſieurs fois la reuerence , & l'adorent , diſants à ces planetes quelques paroles de compaſsion ſur la peine,& le trauail qu'ils endurent. Parce que

ce que ils estiment que l'Eclipse n'est autre chose, sinon que le Soleil, & la Lune sont engloutis par le dragon, & au lieu que nous disons, la Lune est à moitié ou tout à fait Eclipsée, eux parlent ainsi, *Da an nua, Da an het*, qui vaut autant à dire comme le dragon en a desia mangé la moitié, il l'a desia deuorée toute entiere.

Or iaçoit que ceste façon de parler soit extrauagante, si fait elle voir cependant le fondement des Eclipses qu'ils tiennent prouenir du mesme principe que nous, qui n'est autre, que l'intersection de la ligne Eccliptique vraye voye, & chemin du Soleil, auec celle que fait la Lune en sa course, qui sont les deux points, que nous appellons la teste, & la queuë du dragon, comme sçauent les Astronomes, d'où il est aisé de conclurre, que la mesme doctrine, que nous auons touchant les Eclipses, est aussi parmi eux, auec les mesmes termes, & mesme noms, du dragon, ils ont aussi les mots d'Aries, Taurus, Gemini, & les autres pour signifier les signes du Zodiaque. Mais par laps de temps, le vulgaire ignorant, est allé controuuer des fables, qui passent pour choses vrayes. asseurant, que quand le Soleil, ou la Lune sont Esclipsez, ils sont deuorez du dragon, estãt vray cependant qu'ils

sont en ce temps-là, à la teste ou à la queuë du dragon astronomique.

Mais pour reuenir à la grande compassion, que prenent ces peuples, de ces planetes en leur trauail, ayans mis fin à leurs adorations, on n'entend qu'arquebusades, mousquetades, coups de canon, qu'ō lasche & descharge premierement au palais du Roy, puis par toute la ville, toutes les cloches se sonnent, les trompettes ioüent, on bat les tābours, bref on n'oublie aucun instrument, nō pas mesmes iusques aux chauderons, & autres vtensiles de la cuisine, qu'on ne remue en ce temps, auec vn merueilleux fracas, & tintamarre. Et cela se fait, disent-ils, à ce qu'on empesche par ce bruit, & chariuari, que le dragon n'engloutisse tout à fait le Soleil, & la Lune, ou pour le contraindre à rendre gorge, & vomir ce qu'il en a desia deuoré.

Tout cela presupposé, ce que i'ay maintenant à dire de particulier, est touchant l'Eclipse de Lune, qui auint l'an 1620. le 9. Decembre, à vnze heures astronomiques, c'est à dire vne heure deuant la minuict. Enuiron ce temps-là, ie me trouuay en la ville de Nouëcman de la Prouince des Pulucambis, où se trouua vn Capitaine de la ruë, ou quartier où nous auions nostre maison, le fils duquel s'estoit

s'estoit fait Chrestien, & encore que le Pere, comme lettré, & homme vain, mesprisast fort nostre saincte foy, & nostre doctrine, si en souhaitions nous pasionément la conuersion, dans l'esperance que nous auions, que s'il embrassoit la loy Chrestienne plusieurs du quartier, gens du commun, y seroient attirez par son exemple. Il vint vne fois pour nous visiter, quelques iours auparauant qu'arriua l'Eclipse de Lune, de laquelle il se trouua occasion de parler dans nos discours, luy, asseuroit que ceste Eclipse ne deuoit point arriuer, & nous le contestoit asprement, bien que nous luy en fisiõs voir la verité par nostre calcul, & mesme la façon comme elle deuoit arriuer, toute tracée dans nos liures. Cependant il ne fut iamais possible de luy faire croire, tant il estoit aheurté, & se tenoit fort, sur ce que, si telle Eclipse deuoit estre, le Roy en auroit donné l'auis, qui se donne en tels cas, selon la couſtume par tout le Royaume, vn mois deuant, & qu'il n'y auoit plus que huict iours, iusques au temps qu'il disoit, & que partant rien n'en ayant esté mandé par le Royaume, c'estoit vn signe euident, qu'elle ne deuoit pas estre. Et comme il persistoit tousiours opiniastrement, à maintenir le contraire, de ce que nous luy disions, il voulust faire

gajeure contre nous, à condition, que celuy qui perdroit, dõneroit au vainqueur vn Cabaia, qui eſt vne ſorte d'habit de ſoye. Nous nous y accordâmes bien volontiers, à tel ſi, toutesfois que ſi nous perdions, nous eſtions contens de luy bailler la robbe qu'il demandoit: mais auſsi que venans à gaigner, il fût obligé au lieu de la robbe, de venir durant huict iours ouir la doctrine Chreſtienne en noſtre maiſon, & ce qui appartient à noſtre ſaincte foy, I'en ſuis content, dit-il, & non ſeulement cela, mais encore à ce meſme tẽps que i'auray veu l'Eclipſe, ie me feray Chreſtien, d'autant diſoit-il, que ſi en choſes ſi cachées & cœleſtes, telles que ſont les Eclipſes, voſtre ſcience eſt ſi certaine, & aſſeuré, & la noſtre trompeuſe, infailliblement voſtre loy, & la cognoiſſance que vous auez du vray Dieu, ne ſera pas moins veritable, & la noſtre entierement fauſſe. Le tẽps de l'Eclipſe que nous auions predit eſtant, venu ce Capitaine vint ſur le ſoir en noſtre maiſon, ayant auec ſoy force eſcoliers, & perſõnes lettrées, pour eſtre teſmoins de ce qui arriueroit mais par ce que l'Eclipſe ne deuoit arriuer qu'a vnze heures aſtronomiques, ie m'en allay iuſques à ce temps-la dire mon office, tournãt cepẽdant vn horloge de ſable, à vn heure pres

du

du temps qu'il faudroit. Ces gens venoient souuent à moy, m'appeller, & m'inuiter, cõme par brauade, à voir l'Eclipse, pensant que ie me fusse retiré, non tant pour dire mon Breuiaire, que pour me cacher de honte que i'auois, de ce que veritablement elle ne deuoit point arriuer, ils ne laisserent pourtãt de se bien estonner, de ce que ie leurs respõdois, auec tant d'asseurãce, que l'heure n'estoit pas encore venuë, qu'ils eussent vn peu de patiẽce, iusques à ce que mon horloge, qu'ils contemploient, comme vne chose venuë de l'autre monde, se fût escoulé. Et alors sorti que ie fus dehors, ie leur fis voir, que desia le cercle de la Lune, n'estoit pas si parfaite à ce cõmencement d'Eclipse, qu'il deuoit estre, & puis s'obscurcissant peu à peu, il s'esclaircirent de la verité que ie leurs au ois predite. Le Capitaine, & les lettrez estonnez de la chose, cõmanderent aussi tost, qu'on courut par les maisons du quartier, & par toutes les ruës de la ville donner les nouuelles de l'Eclipse, à ce que chascun accourût pour rendre par leur tintamarre les deuoirs, & seruices accoustumez pour le soulagement de la Lune patissante, publians par tout, qu'il n'y auoit point d'autres hommes au monde, dont la doctrine fût plus asseurée, que celle des Peres, puis que

ils auoient predit si à point nommé l'Eclipse que pas vn de leurs Astrologues n'auoit pas mesme aperceuë. Et pourtant le Capitaine pour s'acquiter de sa promesse, se fit non seulement Chrestien, auec ceux de sa maison: mais encore plusieurs autres du quartier, & des plus doctes, & lettrez de la ville, & autres personnes de consideration.

Vn cas semblable arriua en mesme temps, bien qu'entre des personnes, & en vn lieu beaucoup plus considerable. Iaçoit que les Mathematiciens du Roy, n'eussent point aperçeu ceste Eclipse, ceux toutefois du Prince s'y estans employez auec plus d'estude, la recogneurent à Cacciam, mais auec vn erreur tres notable, ne s'estans pas mescontez de deux ou trois heures seulement, mais d'vn iour entier, qu'ils publierent qu'on auroit la pleine Lune, & par consequent l'Eclipse, vn iour deuant qu'elle deust venir. Le P. François de Pina qui estoit pour lors en Cour, en aduertit vn Courtisan, lequel approche de plus prés le Prince qu'aucun autre, se trouuant par tout auec luy, comme luy seruant de Maistre des ceremonies appellé pour ceste charge Omgné, & luy dit, que l'Eclipse ne pouuoit estre au temps qu'auoient dit les Astrologues du Prince, ains la nuit suiuante

comme

comme l'auoit dit le Pere Christophle Borri, qu'il donnast cet auis au Prince son Maistre, & luy fit sçauoir l'erreur de ses Astrologues. L'Omgné neantmoins ne prenant pas assés de creance au dire du Pere, & n'y adioustant vne pleine foy, n'en voulust point parler. Enfin l'heure venuë que les Astrologues auoient marquée, le Prince sort auec toute sa Cour pour contempler l'Eclipse à leur façon, & donner le secours à la Lune, qui auoit, comme ils pensoient, à s'eclipser. Mais le Prince trouvant par experience, qu'il estoit trompé s'indigna contre ses Mathematiciens, & commanda qu'on eust à leur retrancher vne ville du reuenu qu'ils auoient selon la coustume, dont nous parlions n'agueres, quand ils ont manqué. La dessus l'Omgné prist occasion de dire au Prince que le Pere European luy auoit dit cela, deuant qu'il aduint, & qu'elle deuoit arriuer la nuit suiuante. Le Prince monstra prendre grand plaisir, d'oüir que les Peres eussent asseuré, ce que ses Mathematiciens n'auoient peu deuiner.

Alors l'Omgné s'en vint au Pere, pour sçauoir asseurement le point de l'Eclipse, le Pere luy fit voir par horloges, & autres instrumẽs, qu'elle deuoit estre iustement à vnze heures de la nuit suiuante. Cependant il ne se tenoit

point encore asseuré, & dans son doute, il ne voulust point esueiller le Prince, qu'il n'eust veu clairement l'Eclipse se commencer : car pour lors il s'en court l'esueiller, & luy sortãt hastiuement, auec quelque siens Courtisans, se met à faire les reuerences, & adorations accoustumées en tels rencontres. Il n'en voulut point poutant publier l'euenement de peur d'oster tout à fait le credit à ses Mathematiciens, & à leurs liures, encore bien que tous prirent vne grande opiniõ de nostre doctrine, & particulierement l'Omgné, qui depuis ce temps la vint vn mois durant, ouir tous les iours le Catechisme, apprenant auec vn soin particulier, tout ce qui appartient à nostre saincte foy. Mais il ne fut pas baptisé, pour ne s'estre peu resoudre à franchir la difficulté, de s'abstenir de la pluralité des fẽmes, aussi bien que l'Ambassadeur Ignace. Il ne laisse pas pourtant d'aller publiant haut, & clair, auec vne grande ferueur, qu'il n'y à que la seule doctrine, que nous enseignons, qui soit vraye, & que toutes les autres estoient fausses, & disoit pour conclusion, qu'il ne deuoit mourir autre que Chrestien, desquelles paroles plusieurs furent portez à demander le Baptesme.

Apres auoir parlé de l'Eclipse de Lune, nous

nous acheuerons par vne autre du Soleil, qui arriua le 22. de May, de l'année 1621. laquelle les Astrologues du Roy predirent deuoir estre, & durer deux heures. Mais pource que on s'estoit formé vne tres-bõne idée de nous autres en ceste matiere, ils vinrent pour plus grande asseurance, sçauoir de nous ce qui en estoit. Ie leur respondis pour lors, qu'il n'y auoit rien plus vray, que de dire qu'il y auroit vne Eclipse, leur en faisant voir de plus la figure imprimée dans nos Ephemerides. Ie ne leur dis point cependant pour lors, tout à dessein, qu'à raison de la parallaxe de la Lune auec le Soleil, elle ne se pourroit point voir en la Cochinchine, ils ne sçauoient que c'estoit que parallaxe, d'où prouient le plus souuent leur tromperie, ne retrouuans pas punctuellement le temps, selon que disent leur liures, & calculs, afin que leur erreur estant publié, nostre doctrine fut plus prisée. C'est pourquoy ie leur demanday temps pour considerer le point precisement, leur disant en termes generaux qu'il estoit besoin de mesurer le Ciel auec la terre, pour pouvoir examiner si ceste Eclipse deuroit estre en leur Royaume, & de ceste sorte ie me defis d'eux, differãt la responſe, iusques à tant que le tẽps fut venu de la publication de l'Eclipse. S'estans

dre Si bien que pour se deliurer de ceste incertitude, il enuoye encore vne fois à moy, pour sçauoir ce que i'en disois asseurement, ma responce fût qu'ayant fait tous mes calculs, & supputations tres soigneusement, ie trouvois qu'infailliblement ceste Eclipse ne paroistroit en aucun endroit de son Royaume, & que par ainsi il fut hors de soucy de la faire publier, qu'au reste ie luy promettois auec toute verité, & a ses Mathematiciens en ceste occasion, la victoire sur son Pere, & sur ses Mathematiciens. Se fiant en fin sur ma parole, il ne tint conte de faire sçauoir ceste Eclipse dans son ressort, auec l'estonnement bien grand de toute la Cour, & des Astrologues Royaux, lesquels s'enquerãs de ce peu de preuoyance du Prince, n'eurent autre response, sinon que dans sa Cour, il y auoit de meilleurs Mathematiciens, qu'en celles du Roy son Pere. D'où ils entendirent fort bien qu'asseurement il y auoit la quelqu'vn de nos Peres, & qu'il auoit suiuy leur opinion, laissant celle du pays. Mais comme il n'estoit plus temps de contremander ce qui en auoit esté desia publié de leur part, on se disposa par tout, ainsi que porte la coustume, au iour donné pour l'Eclipse, lequel estant venu, & l'heure qu'ils disoient, l'experience publia

publia leur erreur, à toute le monde, qui se trouva deceu.

Ce iour fut beau, clair, & net, sans qu'il parust la moindre nuée dans le Ciel. Et iaçoit que ce fut au mois de may, ou le Soleil en ces pays bat à plomb dessus la teste, & enuiron les trois heures d'apres midy, qu'elle deuoit arriuer à leur conte, auquel temps tout le monde deuoit brusler de chaud. Le Roy neantmoins ne laissa pas de sortir de sõ Palais, auec ses courtisans, supportant fort long temps ceste fatigue, en attendant l'heure: mais se voyant depuis mocqué, esmeu qu'il estoit tant à cause du chaud du iour qu'il auoit souffert, qu'indigné de l'ignorance qu'il voyoit en ses Mathematiciens, il les tança bien vertement, & reprît tres-aigrement. Ils apporterent pour leur excuse, que l'Eclipse deuoit tres asseurement arriuer, mais qu'en leur supputation ils s'estoient trompez d'vn iour touchant la conionction de la Lune, & qu'il n'y auoit doute aucun, qu'elle ne deut comparoistre le lendemain à mesme heure. Le Roy les creut, & le iour d'apres à la mesme heure, il ne gaigna autre chose, que bien du chaud, comme le iour d'auparauant, au grand mespris, & confusion de ses Mathematiciens, qui n'en demeurerent pas là sans punition. Car il

ne

ne commanda pas ſeulement qu'on les priuaſt de toutes les terres, ſur leſquelles leur reuenu eſtoit aſsigné, mais outre plus pour les baffoüer d'auantage il ordonna, qu'ils euſſent à ſe tenir vn iour entier à deux genoux au beau mitan de la cour de ſon Palais Royal, teſte nuë expoſez au hale, & ardeur du Soleil, comme auſsi aux moqueries, & riſées de tous les Courtiſans, qui les alloient gabans. Noſtre Prince ſe voyant auoir le deſſus, & que la victoire luy demeuroit, eſcriuit vne belle lettre à ſon Pere, tout en riant, en laquelle il luy mandoit que n'eſtant que ſon fils, il n'auoit pas laiſſé de mieux rencontrer que luy, pour le fait de l'Eclipſe, & qu'il auoit de bien plus habiles gens que luy, en ſa Cour.

Il ne ſe peut dire combien ce rencontré releua noſtre credit, & authorité aupres des perſonnes doctes, & lettrées. Si bien que ces Mathematiciens, tant du Roy que du Prince nous vinrent trouuer, & demander à grande inſtance, que nous les voulusſions receuoir pour nos Eſcoliers, & nos Peres gaignerent par tout ſi vniuerſellement, vne telle reputation, qu'ils preferoient, non ſeulement noſtre Aſtronomie à la leur, mais auſsi la loy que nous leurs allions publians argumentans

des choses celestes aux sur-celestes, comme desia nous auons dit.

---

## CHAPITRE VIII.

*Comme Dieu ouvrit vne troisiesme porte au Christianisme par le moyen des Prestres, & Onsais de ceste Gentilité.*

DIEV voyant combien il estoit importât pour la conuersion de ces pauvres Idolatres, que quelques vns de leurs Prestres ou Onsais se conuertissent, à cause de l'authorité qu'ils ont aupres de tout le peuple, sa diuine Majesté voulut encore ouvrir ce chemin à la saincte foy. Vn Onsai nommé Ly, qui demeuroit presque tout contre nous, & auoit le soin & l'intendance d'vn temple d'Idoles, d'où vint que le voisinage luy dõna plusieurs occasions de traiter auec nous & de prendre beaucoup de cognoissance de nos façons de faire, & manieres de viure; ce qu'il en recogneust luy donna tant de satisfaction, que passant plus auant, il voulût estre instruit de la loy du Dieu que nous adorions, dont nous luy rendîmes côte tout du long, luy particularisant tous nos mysteres. Mais comme nous vîmes

vîmes à luy enseigner, que le fils de Dieu estois resuscité,afin de faire aussi que tous les hommes resuscitassent,au dernier iour,l'Onsay Ly eust tant de contentemẽt à ouir cecy, qu'illuminé de Dieu,il fit instance, qu'on luy dõna le Baptesme qu'il receut luy,& toute sa famille,la nuict de Noel qu'il passa à deux genoux,en vne longue oraison,arrousé de ruisseaux de larmes,qui couloiẽt de ses yeux, disant ces paroles *Tuiiciam Biet*, c'est à dire ie ne sçauois pas,cõme s'il eust voulu dire: Pardonnez-moy Seigneur, si i'ay demeuré iusques à presẽt ,sans vous cognoistre, & s'arrestant pour vn peu de temps comme en contemplation,il reprenoit de nouueau les mesmes paroles, qui rendoient vne douce, & agreable musique au petit enfãt nouueau né. Il demeura si affectionné en nostre endroit depuis le Baptesme, qu'il prist resolution d'amener chez nous tout son mesnage, pour viure sous nostre Regle , & direction. Mais comme nous luy eûmes fait entendre,que cela ne se pouvoit, veu qu'il auoit vne femme auec soy,il fit son dessein de loger au plus pres de nous qu'il pourroit, pour conduire, & regier ses actions,au son de nostre clochette, ainsi qu'il fist tres exactement, iusques la, que de dire les litanies des Saincts à mesme temps que

que nous, à son oratoire, selon que nous le pratiquons en nostre Compagnie, ou nous auons coustume de les dire en commun chasque iour. Et ce qui est de plus gratieux, c'est que s'estant apperceu, qu'en vne certaine heure, nous souliōs dire nostre chappelet en nous pourmenant, il se pourmenoit aussi a mesme heure, ce qui sembloit bien estrange à ceux du pays, qui trouuent fort ridicule de se pourmener de la sorte. Car ils ne feroient iamais vn seul pas, qu'en intention de faire quelque chose, ou de s'en aller a l'esbat, tenans pour action tout a fait oiseuse d'aller d'vn bout de chambre, de sale, ou d'allée à l'autre, sans autre dessein, que de retourner d'vn bout à autre, & reuenir sur ses pas, de maniere qu'on accouroit regarder ces pourmenades, auec beaucoup d'admiration, & à la veuë de ceste nouueauté, n'oyoit on que gens qui s'entredisoient, *Onsai dilay*, le Pere va & reuient, le Pere va & reuient. Mais cela n'empescha pas que nostre Onsaï Ly, n'allast tousiours son mesme train, & qu'il ne retint inuiolablement sa coustume, depuis sa deliberation prise, de se conformer en tout, & par tout à nous, en toutes ses actions. Il n'auoit qu'vne femme, & iusques à trente ans, qui estoit son âge, il auoit vescu auec tant de con-
formité

formité à la loy de nature, qu'ainsi qu'il disoit il n'auoit iamais iusques à cet heure deliberement fait chose d'importance, qui contreuint à ce qui luy sembloit estre de iustice, & raison. Et que s'il auoit adoré les Idoles, ç'auoit esté pource que par ignorance, il croioit que ce fût contre la raison de ne le pas faire. De la nous voyons combien est veritable, ce qu'enseignent les Theologiens, que Dieu ne manque iamais par sa prouidéce, à vn infidele qui vit morallement bien, & conformement à la raisó, & a la loy naturelle, & qu'il luy fera receuoir le baptesme, ou par le moyen des hômes, comme à celuy cy, ou bien par l'entremise d'vn Ange. Cet Onsaï Ly se consacra, & dedia tellement au seruice de Dieu, qu'osté le necessaire pour l'entretien de sa famille, tout son trauail, & de ceux de sa maisō s'employoit entierement au seruice de nostre Eglise, son principal soin estant de la tenir bien nette, & bien rangée, & d'en parer tres bien, & agencer proprement l'Autel. Dieu demandoit quelque chose de plus de ce sien bien aymé seruiteur, & ne se contentoit pas de ceste deuotion qu'il auoit, car il luy embraza le cœur, d'vn zele si ardēt, qu'il se mit à prescher publiquement la foy de IESVS-CHRIST. Il prenoit pour sujet plus ordinaire, de ses discours, le myste-

re de la glorieuse Resurrection, par lequel il attira, & conuertit non seulement plusieus du commun ; mais aussi plusieurs autres Onsaîs. Car encore bien qu'il ne fut pas des plus doctes, son zele ce neantmoins si ardant, suppleoit au defaut de doctrine, & il fit si bien, qu'entre les autres qui demanderent le baptesme, il y en eust vn des plus doctes, & renommez du Royaume, par l'authorité & à l'aide duquel refutant les sectes paganesque, il ne se peut dire combien grand estoit le fruict qu'il en retira. Pource que cet homme prît a tasche de rembarrer les obiections des autres idolatres, qu'il conuainquoit aisement, comme n'ignorant pas les fondemens, sur lesquels ils s'appuyoient, nous deschargeant d'autant, nous autres Peres, qui ne pouvions pas si aysement sapper par le pié les fondemens de leurs sectes, pour n'en auoir pas tant de cognoissance que luy,

Et en verité nous auions besoin d'vn tel homme pour nostre secours, d'autant qu'il y a vne telle varieté, & difference des Onsaïs en ce pays, qu'il semble que le diable à voulu faire entre les Gentils, cõme vn pourtrait de la belle, & agreable diuersité des Religions, qui se voyent en l'Eglise Catholique. Ils vont

vestus

vestus diuersement, selon leur diuerses professions. Car quelques vns sont vestus de blanc, les autres de noir, d'autre bleu, les autres d'vne autre couleur. Ceux cy viuent en commun, ceux la comme Chappelains, Chanoines, & Prebendez: les autres font profession de pauureté, & ne viuent que d'aumosnes: les autres vaquẽt aux œuures de misericorde, traittent les malades, ou auec medecines naturelles, ou par art magique, & ce gratuitement sans en retirer aucun profit, ny payement: les autres entreprennent des œuures pies, dont ils se chargent, comme seroit de construire des ponts, & autres choses semblables, qui vont au bien public, bastir des Eglises, cherchans à cet effet des aumosnes en des pelerinages, qu'ils font, iusques au Royaume mesme du Tunchim: les autres enseignans la doctrine de leur loy, & ceux la sont grandement riches, tenans escoles publiques pour enseigner tous ceux, qui les veulent ouir, comme Lecteurs publics pour tout le Royaume. Il se trouue encore de ces Onsaïs, qui exercent l'art des Mareschaux, & qui par compassion naturelle, prennent soin de penser les Elephans, les Bœufs, & les Cheuaux, sans prendre aucune recompense de ceux a qui ces animaux appartiennẽt, se con-

tentant seulement de ce qu'on leur veut dõner. Il y en a d'autres en fin, qui prennẽt charge des monasteres, & cloistres de femmes, qui viuent en commun, & ne donnent entrée à personne autre, qu'à cet Onsai, qui a soin d'elles, & qui sont toutes à luy.

Il y a de tres-beaux temples, auec de hautes tours, & clochers. Chasque terre, pour petite qu'elle soit, à son temple ou on adore les Idoles, lesquels sont des statuës fort grandes, pleines de richesses d'or, & d'argent enfermées & cõseruées, ne plus ne moins qu'vn thresor sacré dans la poictrine, ou ventre de la statuë, ou personne n'oseroit mettre la main, n'estoit qu'en vne extreme necessité, quelque larron foüillast dans le ventre de l'Idole, sans auoir esgard à la grandeur du sacrilege, qui se commet en tel cas, car c'est l'opinion qu'on à d'vne telle action parmy eux. Et qui est bien d'auantage, ils portẽt à leur col des chappelets, & rosaires, & font autant de processions, ez festes & solemnitez dediées à leur faux dieux, que nous en voyons faire entre les plus deuots Chrestiens. Il y a de plus entre les Onsays, quelques vns qui respondent aux Abbez, Euesques, & Archeuesques iusques à porter des bastons dorez, & argentez, fort peu differents de ceux, dont on se sert

parmy

parmy nous dans l'Eglise. Tellement que quelqu'vn venant de nouueau en ces pays, pourroit quasi bien croire, que la anciennement il y a eu des Chreſtiens, tant le diable s'eſt fait ſinge de nos actions.

A ceſte occaſion qui s'offre tant à propos, j'insereray en cet endroit vn chapitre des ſectes de la Cochinchine, pour donner quelque cognoiſſance du moyen, qu'on pourra tenir, pour tirer ce peuple des tenebres, ou il eſt enueloppé, & l'eſclairer de la belle lumiere de l'Euangile.

## CHAPITRE VIII.

### *BRIEFVE DECLARATION DES diuerſes ſectes de la Cocinchine.*

TOutes leurs ſectes n'ont pour autre but, que le Dieu qu'elles adorent, ou la gloire, & felicité à laquelle ils aſpirent, confeſſans tantoſt l'immortalité de l'ame, & tantoſt aſſeurans, que tout prend fin, auec la mort du corps. C'eſt ſur ces deux principes, que s'eſtabliſſent tous les gentils Orientaux, dont les ſectes ont puiſé cõme à leur ſource dans les eſcrits d'vn certain grãd Philoſophe, & excel-

lẽt Metaphysiciẽ, nõmé Xaca, natif du Royaume de Siam, bien plus anciẽ qu'Aristote, & qui ne luy cedoit en rien, pour la capacité, & cognoissance des choses naturelles. Celuy-cy auec la subtilité de son esprit, se mit à considerer la nature, & fabrique de l'vniuers, contemplant les principes, & la fin de toutes choses: Mais principalement de la nature humaine, dame, & maistresse de ce grand Palais du monde. A ce suiet il s'en alla gaigner la sime d'vne montaigne escarpé, d'ou il se mit à considerer bien curieusement l'Estoile du iour, laquelle naissant des tenebres obscures de la nuit, se haussoit tout bellement, & peu à peu sur l'horizon, pour puis apres sur le soir se replonger de nouueau dans les mesmes obscuritez. Il consideroit pareillement que le Soleil, apres nous auoir amené, & donné vn beau iour s'alloit cacher & enfoncer dans les ombres de la nuit. Ce que ruminant en son esprit, il vint à dire, q[illegible] toutes choses venoient de rien, n'estoient rien, & retournoient à rien. Et sur ceste pensée, reuenu qu'il fut en son logis, il se met à composer plusieurs liures, & gros volumes sur ce suiet, intitulez du neant de toutes choses, dans lesquels il monstroit que les choses du monde, eu esgard au temps, & à la mesure de leur durée, ne sont

rien,

rien, pource que deuant qu'elles fussent disoit il, elles n'estoient rien, pour l'auenir, elles ne seront rien, quant au preséť, qui n'est qu'vn instanr, que ce mesme instant n'est rien.

Il prenoit pour second fondement la composition de toutes choses. Mettons, disoit il, pour exemple vne corde, laquelle comme elle n'est pas naturellement distinguée de ses parties en tant que ce sont elles qui luy donnent l'estre, & dont elle est composée, aussi trouuera on, que la corde en tant que corde, n'est rien puisque en tant que corde, elle n'a rien de distingué d'auec les filets, dont elle est faite & ces mesmes filets, ne sont rien distingué d'auec le chanvre, dont ils sont faits, & le chanvre n'a point d'autre estre, que celuy des elemens, dont sa substance est composee, de sorte qne reduisant ainsi toutes choses aux principes des elements, & ceux cy comme à vne certaine matiere premiere, qui n'est que pure puissance, & par cõsequent riẽ d'actuel, Il concluoit à la fin que toutes choses, tant les celestes, que celles qui sont sous le Ciel, n'estoient veritablement rien du tout.

Des choses morales il en discouroit en ceste maniere. La beatitude naturelle de l'homme ne consiste point en vn amas positif de tous biens, qui à son auis estoit impossible, mais

pluſtoſt en vne negation, & eſloignement de tous maux, d'où il inferoit, qu'elle n'eſtoit autre choſe qu'vne exemption de toute incommodité & infirmité, & de n'auoir ny peine, ny triſteſſe, ny affliction, ou trouble quelconque, & que l'homme ſoit paruenu à vn tel eſtat, & à vn domaine ſi abſolu de ſes paſsiōs, qu'il ne ſente affection aucune, ou repugnance, à l'honneur, ou au deshonneur, à la diſette, ou à l'abondance, aux richeſſes ou à la pauureté, à la mort, ou à la vie, & que c'eſtoit là, la parfaite felicité, & vraie beatitude. De tout cela il concluoit, que toutes ces choſes n'eſtant rien, elles prenoient leur origine, d'vne cauſe non pas efficiente, mais materielle, & d'vn principe, qui n'eſtoit auſsi qu'vn neant, mais vn neant eternelle, vn neant immenſe, vn neant immuable, vn neant tout puiſſant, & finalement Dieu vn neant, & cauſe du neant.

Ce Philoſophe auant que d'eſtablir ſa doctrine, & donner cours à ceſte ſecte en ietta quelques commencemens, & comme eſſais expliquant la fabrique du monde ſous deux allegories l'vne que le monde eſtoit né d'vn œuf, lequel par apres ſe dilata tellement que de ſa coque ſe fit le Ciel, de la glaire ou du blanc ſe forma l'air d'où partirent les eaux, & finalement du moyeu ou iaune de l'œuf s'eſtoit

ſtoit faite la terre, & toutes les choſes terre-ſtres. Il prit ſon autre allegorie, d vn certain homme de grandeur enorme, qu'ils nomment entre eux, *Banco*, que nous appellerions Micrococſme, diſant que de ce Geant prodigieux eſtoit ſorty le monde, comme nous le voyōs, le Ciel s'eſtāt fait du teſt de la teſte, le Soleil, & la Lune de ſes deux yeux, ſa chair s'eſtoit conuertie en terre, ſes os en montagnes, ſes cheueux en herbes, & en arbres, ſon ventre eſtoit deuenu vne mer, adaptāt ainſi par le menu toutes les parties, & operations de l'hōme, auſſi bien que la forme de ſon corps, à l'eſtabliſſemēt, & atirail du monde. Il adiouſta encore que les pous de ce Geant, s'eſtoient chāgez en autant d'hommes, qui ſe diſperſerent par tout le monde. Et apres qu'il euſt bien ſpeculé ceſte doctrine du neant, il aſſembla quelques diſciples, au moyen deſquels il la ſema par tout l'Orient. Mais les Chinois qui recogneurent que ceſte ſecte qui reduiſoit tout au neant, eſtoit fort preiudiciables à l'eſtat, n'y voulurent point entendre, ny permettre qu'elle euſt cours parmy eux, ne pouuans tolerer ceſte opinion, qui oſtoit les peines pour les meſchans, & mettoit tout le bonheur des bons, en vne ſimple, & pure negation des peines de ceſte vie. Pluſieurs autres

la

la refuserẽt aussi, à l'exemple des Chinois, qui se sont acquis vn grand credit, & estime parmy tous les peuples voisins. Ainsi Xaca mal content, de voir sa doctrine ainsi delaissée, & sans sectateurs changea d'opinion, & en se retractant, composa de nouveau plusieurs grands & amples volumes, dans lesquels il enseignoit, qu'il y auoit vn principe reel des choses, qu'il y a vn Seigneur du Ciel, vne gloire, vn enfer, vne immortalité pour ses ames qui par vne metempsycose ou transmigration passent successiuement, en des corps ou plus nobles, ou plus mesprisables, conformement aux merites, ou demerites de chascun. Il ne s'oublia pas aussi d'assigner vne certaine sorte de gloire, & vn lieu de tourment pour les ames separées du corps, declarant le tout, sous la metaphore des choses corporelles, & de ce qu'il y a de desirable & de redoutable en ce monde.

Ceste autre doctrine icy ayant esté publiée par Xaca, fut receuë des Chinois, & sur tout des Bonzes, lesquels d'ordinaire sont gens cõtemptibles, & bien moins estimez que ceux du Iapon, qui estans toutes-fois grandement desireux de leur salut, receurent ceste doctrine, & la conseruerent en douze sortes de sectes differentes entre elles, quoy que la

plus

plus suivie,& mieux receuë, soit celle, qui tient l'opinion du neant des choses qu'ils nõment *Gensiu.* Ceux de ceste secte sont coustumiers de sortir tous ensemble, à certains iours à la campagne, pour oüir le discours de quelque Bonze, sur le sujet de la beatitude, car ils ne prenent gueres iamais d'autre matieres à traitter, le dessein du discoureur n'estant que de persuader à ses auditeurs, que la beatitude de l'homme est le neant, & que celuy la est heureux, qui ne se touche de rien, d'auoir des enfans, ou de n'en point auoir, d'estre riche, ou pauure: d'estre sain, ou malade: & choses semblables. Et ce Bonze discourt de cela, auec vne si grande force de raisons, & l'enseigne auec vne si grande vehemence de parole, que tous ses auditeurs en sortent conuaincus, & persuadez de ne tenir conte aucun de toutes choses, veu qu'elles ne sont du tout rien, & comme tous hors d'eux mesmes, ils se mettent à faire paroistre à l'exterieur, le contentement qu'il en sentent au dedans, & le bon-heur ou ils se croyent en la maniere, que voicy. C'est qu'ils crient par plusieurs fois à pleine teste, tant qu'ils peuuent, *Xin, Xin, Xin,* Neant, Neant, Neant, accompagnãt leur clameur du son de certains petits bastons passez ẽtre les doigts de l'vne des mains, qu'ils

vont

vont frappant de l'autre,& auec ce bruit, & tintamarre tres-grand ils perdent esprit,& iugement,comme gens yures,& quād cela leur est arriué, pour lors ils disent, qu'il ont faict vn acte de beatitude.

Or de ceste grande estime,& opiniō qu'ont les Iaponois,& autres peuples Orientaux de ceste doctrine du neant de toutes choses, aduint que l'autheur estant prest de mourir, fit appeller a soy ses disciples, & leur dit le mesme, que par le passé, & qu'au point ou il se trouvoit pour l'heure,il les aduertissoit que pēdant plusieurs années de son âge,dās les speculations cōtinuelles qu'il y auoit apportées, il n'auoit rien troué de plus vray,ny opinion mieux fondée,que la secte du neant, & qu'encore qu'il semblast qu'il eust changé d'auis à la seconde fois,& enseigné vne doctrine differente,ils deuoient pourtant sçauoir, qu'elle n'estoit point autrement contraire, ny vne retractatiō de l'autre,ains plustost vne preuue, & confirmation de la premiere. Que s'il n'y auoit pas discouru si clairement, elle n'estoit pas cependant moins belle,à raison de ses metaphores & paraboles,qui se peuvent toutes accommoder à l'opinion du neant, comme il leur seroit aisé de le remarquer en ses liures.

Mais il est desormais tēps de retourner à nos

Cochin-

Cochinchinois, qui ne reçoiuent point tout à fait ceste forte, & impertinẽte doctrine, qui nie la forme substantielle, & reduit toutes choses au neant. Ils confessent vniuersellement par tout le Royaume, l'immortalité de l'ame & par consequent la recompense eternelle, des bons, & chastiment perdurable des meschants, broüillãts ceste verité de tout plein d'absurditez, & de faussetez. La premiere desquelles est qu'ils ne mettent aucune distinction entre les ames des meschants separées du corps, & les malins esprits, leur donnans indifferemment le nom de Maa, & estimans, que non seulement ceux-cy: mais encore celles la, s'occupent à nuire aux viuans. La seconde est qu'vne des recompenses de l'ame qui a bien vescu, est le transport d'vn corps, à vn autre plus excellent & noble, comme seroit du corps d'vn du commun, dans le corps d'vn Roy, ou grand Seigneur. La troisiesme, que les ames des trespassez ont besoin de nourriture, & entretien corporel d'où vient que quelques fois dans l'année, ils ont coustume de faire des banquets magnifiques, & splendides, les enfans à leurs peres morts, les maris à leurs femmes, les amis à ceux qu'ils cherissoient icy, attendans longuement, que le mort, qu'ils ont conuié arriue,

arriue, & s'assoye à table pour manger. Nous argumentâmes vn iour contre ceste erreur, premierement par vne raison, que les Philosophes appelleroiēt *à priori*, car nous leur disions, ne voyez vous pas que vous vous trompez bien lourdement dans vostre pensée, que les ames mangent, n'ayans comme esprits qu'elles sont, ny bouche, ny aucun des organes materiels necessaires pour pouvoir manger. Puis discourans par les effets, & comme on parle dans l'escole, *à posteriori*, sans doute si elles mangeoient des viandes, que vous leur seruez, les plats ne demeureroient pas pleins, comme vous les voyez, deuant & apres que le mort a mangé. Mais leur responsе fût de se rire de nos raisons, se disans les vns aux autres, ces Peres ne sçauent rien, & puis pour satisfaire, à nos deux argumens, ils repartirent, qu'il y auoit deux choses à considerer dans les viandes, l'vne est la substance, & l'autre les accidens, de quantité, qualité, odeur, saueur, & autres semblables. Et que les ames des trespassez prenans pour elles la substance du manger, qui est immaterielle, & spirituelle, elle y auoient vn aliment bien proportionné à leur nature incorporelle, laissans dās les plats les seuls accidens, qui se perçoiuent des yeux & autres sens corporels, & qu'ainsi les morts

n'auoient

n'auoiét pas besoin d'organes corporels pour manger, comme nous leur voulions faire accroire. D'où qui que ce soit comprendra aisement dás la fausseté de ceste response, la merueilleuse subtilité des Philosophes Cochinchinois, encore qu'en la realité, & substance de la chose, ils errent totalement.

Ils ont encore vn autre erreur, touchant les mesmes ames, adorans celles de ceux qui pédant qu'ils viuoient entre les hommes, furent tenus pour saints, & les mettans au rang des Idoles, dont leurs temples sont remplis, les rangeans d'ordinaire aux deux costez, comme tuyaux d'orgues, les plus petites les premieres, les moyennes cósequemment, & puis les plus grandes, & toutes proportionnées au merite de ceux, qu'elles representent. Quant au maistre Autel, qui est la place la plus honorable de tout le temple, il demeure vuide tout à dessein, & on n'y void qu'vne niche profonde, & obscure, pour faire entendre, que le Dieu qu'ils adorent, & de qui dependent tous les pagodes, qui ont esté hómes comme nous, mortels, & visibles, est d'vne essence inuisible, & en cela consiste, à leur iugement, le plus grand honneur qu'il luy puissent rendre. Et comme à l'occasion de tant d'Idoles, qui passent être eux pour des Dieux,

nous

nous leur eussions voulu faire voir, qu'il n'y en pouuoit auoir si grand nombre, n'y ayant qu'vn seul Dieu. Ils respōdirent qu'ils estoient bien aussi de nostre auis : Mais que nous deuions supposer auec eux, que les idoles mises aux costez du tēple, n'estoient point les createurs du Ciel, & de la terre, mais hommes signalez en saincteté, à qui ils rendoient de l'honneur, comme nous faisions aux Saincts Apostres, Martyres, & Cōfesseurs, leur en deferant plus ou moins, selon les degrez de vertu, qu'ils recognoissent en eux, chose que nous pratiquions pareillement enuers nos Saincts, en suite dequoy, & pour mieux auerer leur dire, ils adioustoient que la partie du grand Autel, qui demeure obscure, & vuide, est le propre lieu du Createur vnique du Ciel, & de la terre, lequel estant inuisible, & tout à fait esloigné de nos sens, ne se pouuoit representer par des images, & figures materielles, ainsi que les Idoles, mais qu'il falloit sous ceste obscurité, & place vuide, luy rendre l'honneur, & le culte qui luy estoit deu, comme a vne nature incomprehēsible. Et qu'ainsi toutes ces Idoles qui estoient au tour de luy estoient comme autant d'intercesseurs, qui impetrent beaucoup de graces, & de faueurs à ceux qui employent leur credit enuers Dieu,

Dieu: Mais au bout du conte, i'açoit que conformement à ce qui a esté dit iusques icy, ils recognoissent vn seul Dieu, comme cause efficiente, & intelligente de tout l'vniuers. Cependant qui examinera bien leurs liures, il trouvera pour certain qu'ils n'adorent qu'vn element predominant.

---

## CHAPITRE IX.

### *COMME DIEV INTRODVISIT LE menu peuple au Christianisme, par la porte des miracles,*

RESTE que nous voyons pour conclusion comme Dieu s'accommodât à la portée, & à l'esprit du menu peuple de ce Royaume de la Cochinchine, accoustumé à voir des fantosmes, visions, & figures, dans lesquels les demons se faisoient voir fort souuent, a voulu operer quelques œuures miraculeuses, à ce qu'ayant decredité les illusions, & prodiges diaboliques, il se fit recognoistre pour l'vnique Seigneur, & ouvrier de vrayes merueilles. Les diables se monstrent si ordinairement parmy ces idolatres, qu'outre les oracles qu'ils rendent par la bouche de plusieurs

Idoles,desquels ces pauures,aueuglez Gentils font tres-grand cas. Ils vont encore si frequemment par la ville, en forme humaine qu'ils ne sont point redoutez, mais on se trouue bien volontiers auec eux, & ces priuautez passent par fois si auant,qu'ils se trouvẽt parmy eux plusieurs incubes,& succubes. Et entre les plus qualifiez, & honnestes, les maris se tiennent pour bien fortunez, quand ils sçauent que leurs femmes,( car il est à remarquer pour dire cecy en passãt qu'ils ne hãtent d'ordinaire, que les personnes mariées) sont aimées de quelques vns de ces esprits malins,louans tout haut la condition de celles qui meritent de traiter si priuement, auec vne nature d'vn ordre si excellent, & releué comme sont les demons. Et arriua de mon temps, qu'vne femme de qualité,mere de deux enfans Chrestiens,que les autres envioiẽt dauantage,pour cet infame commerce, qu'elle auoit auec le diable, que pour sa beauté, & bonne grace, & que pour neant nous tachâmes d'induire a receuoir le S.baptéme, mourut dans le part de deux œufs, dõt elle se deliura,de l'œuure du diable. Et d'autãt qu'ils tenoient pour tout asseuré, que ce demon son incube estoit le Dieu des fleuves, le corps de ceste femme morte, ne fût point enterré comme

me les autres en quelque grotte à la mode du pays, auec vne chappelle au dessus : mais fut porté en procession solennelle dans vn fleuve auec les deux œufs, qu'on i'etta, & enseuelit au fond de l'eau, auec ce corps, en disant que celle la, s'en aille au seigneur des fleuues, qui de son viuant a merité de conuerser si priuement auec luy. Le menu peuple ne se tient pas honoré de ces ordures, & vilenies, ains estime pour aussi grande maladie, quand leur femmes sont ainsi molestées du diable, comme seroit parmy nous, de les en voir possedées. C'est pourquoy ayans sceu que la loy des Peres estoit ennemie des diables, ils penserent, qu'ils auroient aussi quelque medecine contre ceste maladie, appellans medecines les choses benistes, ou sacramentales, comme seroyent l'eau beniste, l'Agnus Dei, & autres semblables deuotions. Ils s'en vinrent donc à nostre maison nous prier de leur donner de ces remedes, & par la grace de nostre Seigneur toutes les persõnes qui portoiẽt sur elles, quelque petite piece d'Agnus Dei, ne receurent plus aucune incõmodité du diable, auec ceste difference toutefois, que celles qui n'estoient pas Chrestiennes, voyoient venir le diable iusques à leur lict, mais ils n'auoyent pas le pouuoir de s'approcher d'elles, ny de

les toucher. Les Chreſtiens les voyoient venir iuſques à la porte de leur chambre, ſans pouvoir paſſer outre, ce qui fut cauſe que plusieurs vinrent pour receuoir le Bapteſme.

Et combien que ces demons incubes, qui ſe font voir en forme humaine, ſoient ſi courtois & effables qu'ils ne facent aucun tort aux corps, il s'en preſente cependant d'autres aucunesfois en figures ſi horribles, & eſpouvantables, qu'ils baillēt beaucoup de frayeur. Et les Cochinchinois, qui les voyent ſi ſouvent le depeignent à la façon que font les Chreſtiens comme ſeroit auec des ergots de coq, vne longue queuë, des aiſles de chauve-ſouris, auec vn viſage farouche, des yeux eſtincellās, rouges, & enflāmez, & lors qu'il ſe fait voir en ceſte figure, on le craint horriblement, ne venant pour lors que pour faire du mal aux hommes, qu'il porte par fois ſur le haut des toicts des maiſōs, pour les culbuter, & precipiter en bas. Vn iour nous entendîmes vn grand bruit de perſonnes attrouppées en noſtre quartier, qui crioient tant qu'ils pouvoient *Maqui Maquo*, qui veut dire, voila le diable en figure horrible. Et pourtāt quelques vns de ces pauures idolatres vinrent à nous, tous courans, & effarez, nous diſans que puis que nous auions des armes contre ces

malins

malins esprits, que nous prissions la peine d'aller au secours de ces pauures miserables, qui en estoient infestez, & trauaillez. Nous allâmes deux Peres que nous estions, apres nous estre recommandez à Dieu, armez de croix, d'Agnus Dei, & de reliques, au lieu ou estoit le diable. Mais comme nous en approchions si prés qu'il ne restoit plus qu'à tourner vn petit coing de rue pour le rencontrer, en moins de rien il disparût, laissant trois de ses pas, & vestiges bien imprimez sur le paué, lesquels ie vis, longs de plus de deux palmes, auec les marques des ongles, & ergots de coq. Quelques vns attribuerent ceste fuite du diable, à la vertu de la Saincte Croix, & reliques que nous portions auec nous.

Dieu à l'occasion des apparitiõs diaboliques, à attiré beaucoup de ces gentils à nostre saincte Foy, ne laissant pas d'en enuoyer encore de bonnes, comme il se verra és rencontres suiuans, qui sont arriuez en ma presence, tandis que i'estois en ce Royaume là. Le premier est que comme nous estions vn iour dans nostre maisõ, nous vîmes paroistre dãs vn chãp, vne fort belle procession de grande quantité de personnes, qui venoient droit à nous, ou estans en fin venus, nous leur demandâmes ce qui les amenoit en ce lieu, & ce qu'ils nous

vouloient. Ils nous respondirent, qu'ils auoiēt veu en leurs pays vne tres-belle dame dans l'air, en vn throsne de nuées resplendissantes, qui leur auoit dit qu'ils allassent en telle ville, ou ils rencontreroient les Peres, desquels ils seroient informez du droit, & asseuré chemin de la gloire, & auroient cognoissance du vray Seigneur du Ciel. Tellement qu'apres que nous eûmes rendu nos actions de graces, à la tres-saincte Vierge, comme tenans de sa main liberale ce grand benefice, ils furent instruits, & catechisez pour receuoir le Baptesme, & renvoyez contens dans leurs maisons.

Le second fut que nous en retournans vne autre-fois au logis, le Pere Buzome, & moy no° vîmes venir d'ũ autre ẽdroit vne sẽblable multitude de gens, lesquels nous ayans faits de grandes reuerẽces, & tesmoigné beaucoup de courtoisies, dirent au Pere François Buzome, qu'ils estoient venus, à ce qu'il leur enseignast ce que la nuit d'auparauant estant en leur pays, il leur auoit promis. Le Pere s'estonna à ce discours, estãt bien asseuré de n'auoir iamais esté en ce lieu là. Cepẽdant cõme i'eu bien examiné le tout de prés, ie trouvay que nostre Seigneur par sa grande bonté, & misericorde auoit fait, que quelque Ange en forme du Pere, ou bien en songe, auoit donné

à

à ces personnes cognoissãce de nostre saincte Foy.

Il se conuertit vn si grand nombre de personnes au bruit de ces merueilles, que l'Eglise, que nous auoit bastie le Gouuerneur, estãt demeurée trop petite, il fut besoin de l'agrandir, & augmenter. A quoy la femme du Gouuerneur, ses enfans, & parens, auec plusieurs Chrestiens nous aiderent beaucoup.

---

## CHAPITRE X.

### *DES EGLISE, ET CHRESTIENTE, de Faïfo, Turon, & Cacciam.*

LE Pere François de Pina estant allé à Faïfo, ville des Iaponois, comme nous auons dit cy-deuant, la il se ioignit au Pere Pierre Marquez, & tous deux ensemble firent vn grand profit en ceste ville la. Celuy cy comme sçauant en la langue Iaponoise, reforma dans peu de temps quelques vns des Chrestiens, qui estoient deuenus fort licentieux, & concubinaires, & amena de nouveau à la foy, beaucoup d'Idolatres. Celuy la aussi n'estant pas ignorant de la langue Cochinchinoise, en appella

appella encore plusieurs de ceste nation au Christianisme, & ayant conuaincu d'erreur quelques Bonzes,& Onsays, plusieurs autres se conuertirent à la foy à ceste occasion, tant des Iaponois,que des Cochinchinois,& marchoient tous d'vn tel pié, qu'on pourroit dire auec verité,que ceste Eglise alloit du pair, & pour le nombre, & pour les bonnes mœurs, auec celles d'Europe,tant la pieté,& religion, la frequance des saincts Sacremens, & autres bonnes œuures, y estoient sainctement pratiqués. Et quant à l'Eglise de Turon, dont il a esté parlé au second chapitre de ce naré, que les Gentils auoient bruslée durant la premiere persecution,il à pleu à Dieu qu'elle aye esté rebastie, par le moyen des Peres de la Compagnie, & qu'ils ayent plusieures Chrestiens en ceste ville la.

Plusieurs se sont conuertis pareillement à la saincte Foy en celle de Cacciã, l'Omgné y contribuant beaucoup lequel depuis qu'il eût veu, ainsi que nous auons dit au chapitre 6. de ceste seconde partie, ce que les Peres auoient asseuré de l'Eclipse,ne cessoit de publier par tout,qu'il n'y auoit loy plus certaine,que celle qu'ils enseignoient. Voila en quel estat estoiẽt les affaires en ces pays- la, quand i'en partis pour retourner en Europe l'annéee mil six

ſix cens vingt & deux.

Depuis, i'apprens par les lettres annuelles qu'en eſcriuent nos Peres mes compagnons, que le nombre des Chreſtiens, s'accroiſt tous les iours, & qu'on en baptiſe quelques milles tous les ans, & en particulier à Caccian, ou la Chreſtienté à pourſuiui de fleurir plus que iamais. Seulement auions nous ouy de nouueau, que le Roy auoit defendu, qu'il ne ſe fit plus de Chreſtiens, & meſme qu'il auoit menacé de chaſſer les Peres de tout ſon Royaume, & ce d'autant que les marchands Portugais, n'y venoient plus trafiquer auec leurs vaiſſeaux. Ce neantmoins noſtre bon Dieu a permis que ceſte perſecutiõ n'aye pas paſſé plus auant, & que le Roy ſe ſoit contenté, qu'vn de nos Peres s'ẽ allaſt à Macao, pour faire en ſorte que les portugais continuaſſent leur traffic, comme il appert qu'il s'eſt fait depuis, les choſes s'eſtans pacifiées, & les Peres continuans dans leur fonctions, & exercices ordinaires, faiſans des Chreſtiens comme auparauant.

CON-

## CONCLVSION.

IL n'eſt pas poſsible, que ceux la meſme qui ſont moins portez à la deſcouverte des nouveaux pays, & qui n'ont affectiõ que pour leur propre patrie & pour leurs maiſõs particulieres, ne ſe ſentent picquez par ce petit naré, de quelque deſir de voir, non ſeulement la varieté, mais encore la verité de tant de belles choſes, leſquelles bien qu'elles ne paſſent point la portée, & les bornes ordinaires des choſes naturelles, peuvent bien toutes-fois s'appeller miracles de nature. Car telles ſont celles que i'ay rapportées, comme les ayant veuẽ de mes yeux en la Cochinchine. Terre quant à ſon climat, & pour la varieté des ſaiſons tres-agreable en ſa demeure. Terre en outre foiſonante en ſes larges, & riches campagnes, en toute ſorte de viures, de ris, de fruits, d'oyſeaux, & d'animaux, & dont la mer abonde en poiſſons de pluſieurs eſpeces & d'vn gouſt tres-excellent. Terre, où l'air eſt ſi benin, que ce peuple ne ſçait encore que c'eſt que de peſte. Terre tres riche en or, en argent, en ſoye, en Calamba, & autres choſes

de

de tres-grand prix,& valeur, qui s'y retrouuent. Terre, marchande au poſsible à raiſon de ſes ports,& de l'abord de toutes ſortes de nations. Terre en fin ou les peuples ſont ſociables,affectueux, & liberaux à merueille, & auec leſquels on peut traiter, & viure en toute ſeureté, non ſeulement à cauſe de la valeur,& grandeur de courage des Cochinchinois recogneus pour tels dãs tous les Royaumes voiſins, & des munitions de guerre dons ils ſont biẽ pourueus, & de toutes ſortes d'armes,qu'ils manient auec vne addreſſe,& dexterité nonpareille: mais encore pour autant que la nature meſme,ſemble en auoir pris la defenſe, les ayant entourez d'vn coſté de la mer, qu'elle leur a baillée pour foſſé, & de l'autre des Alpes,& Pyrenees inaceſsibles des Kemois. Telle eſt ceſte partie de la terre qu'on appelle Cochinchine, à qui rien autre choſe ne manque, pour eſtre vne partie du ciel, ſinon que Dieu y envoye ſes Anges, ainſi S. Iean Chryſoſtome appelle les hommes Apoſtoliques, & Predicateurs du S. Euangile. O que la foy s'eſtendroit aiſement & promptement en ce Royaume de la Cochinchine,où les Peres de noſtre Compagnie, qui ſont eſpandus par tout l'Orient,n'ont pas à combattre les difficultez qu'ils eſprouuent

en

en tous les autres Royaumes, parce qu'il n'est pas besoin d'aller en ce pais en habit desguisé, & trauesti, ny de se cacher: Ces beaux naturels estans si faciles à receuoir bien volõtiers toutes sortes d'estrangers en leur Royaume, & estans bien aises que chascun y viue en sa loy, il n'est pas non plus necessaire d'estudier à fond leur sciences, & hierogliphes auãt que de les prescher, en quoy les Peres de la Compagnie qui vont à la Chine, sont contraints d'employer & consommer leurs premieres & meilleures années, car il suffit d'apprendre leur langue, laquelle est si aisée, comme nous auons dit, qu'en vn an on la peut parler auec facilité. Les personnes du pays sont encore accostables, elle ne s'ẽfuyent point à la veuẽ des estrangers, comme les autres peuples des Royaumes de l'Orient: ains ils les caressent, s'affectionnans aux personnes, prisans ce qu'ils apportent, louans, & estimans leur doctrine. D'abondant il n'ont pas parmy eux ce si puissant obstacle à la premiere grace de l'Euangile, ie veux dire, c'est abominable peché contre nature, qui regne auec plusieurs autres, presque par tout l'Orient, du nom duquel, & plus encore de la chose, les Cochinchinois ont vne horreur naturelle. En fin il ne sera mal aisé d'instruire les Cochinchinois

sur

ſur les principaux myſteres de noſtre ſaincte foy, puiſque comme il s'eſt veu deſia, ils n'adorent quaſi qu'vn ſeul Dieu, prenans les idoles pour interceſſeurs, enuers celuy qu'ils recognoiſſent pour vray Dieu. Ils auoüẽt l'immortalité de l'ame. Ils croyẽt vne eternité de peines pour les mal viuans, & vne beatitude perpetuelle pour les bons, ſe ſeruans de temples, ſacrifices, & proceſsions. De maniere qu'en changeant ſeulement les objects, il n'y aura point de difficulté à introduire la cognoiſſance de la vraye Religiõ, & culte diuin. Quant au myſtere de l'Euchariſtie, il ſe pourra prouver facilement, de la ſeparation qu'ils font des accidens, d'auec la ſubſtance ez viandes qu'ils ſeruent aux morts, dans les banquets qu'ils leur preparẽt, comme nous auons dit en ceſte ſecõde partie. Tout cela allumera encore dauantage les enflambez deſirs, & le zele ardant des Enfans de la Compagnie de IESVS, leſquels quoy que reſerrez dans les Colleges, & maiſons que nous auõs en Europe, eſtendent neantmoins leurs affections ſur tout l'vniuers, & bruſlent d'envie de ſe voir employez au loing, aux pays plus reculez, à la cõqueſte des ames. Car encore que quelques vns d'entre eux y ſoyent enuoyez de temps en temps, & s'y occupent courageuſement

aſsiſtez

assistez du Sainct Siege Apostolique, qui prend vn soin vrayement paternel de la mission du Iapon, & contribue largement à son entrretien, ce que fait aussi de sa part, le Roy Catholique pour les Indes Oriẽtales, & Occidẽtales. Toutes-fois il est impossible qu'ils fournissent suffisammẽt à tous les endroits, & pays, qui tous les iours se descouvrent, de nouveau. C'est pourquoy mõ esperãce est, q̃ Dieu ayant à son seruice, quantité de grandes & nobles ames, qui n'õt rien plus à cœur que l'auancement de sa gloire, sa diuine prouidence en suscitera quelques vns, qui seront tres aises de secourir d'vne partie de leurs biens, bon nombre d'hommes Apostoliques, qui ne demandent qu'vn simple & religieux entretien, pour aller porter le pain de la parolle de Dieu, à tant de pauvres affamez, non seulement dans la Cochinchine, mais encore dans le grand Tunchim, ou ils pourront fonder vne Eglise, & vne Chrestienté qui ne cedera en rien aux plus illustres, & celebres du monde.

FIN.

A LA PLVS GRANDE GLOIRE DE DIEV ET DE LA B. VIERGE MARIE.

## PRIVILEGE.

IE soub-signé Prouincial de la Compagnie de IESVS au Pais-bas suiuant le Priuilege donné à ladicte Compagnie, par lequel est deffendu à tous Libraires d'imprimer les Liures composez par ceux de ladicte Compagnie sans le congé des Superieurs, ay permis à Pierre de Rache Marchand Libraire à Lille d'imprimer la *Relation de la nouuelle mission des Peres de la Compagnie de IESVS au Royaume de la Cochinchine*, Traduite de l'Italien du R. P. Christofle Borri de la Compagnie de IESVS par le P. Antoine de la Croix de la mesme Compagnie. Et ce pour le terme de six ans. En foy dequoy nous auons signé la presente, & apposé le seel de nostre office le 28. d'Aoust 1631.

IEAN LOBBETIVS.


BIBLIOTECA